

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
NADIA ZUREK

ENTRE MARGINALITÉ ET LÉGITIMITÉ : LA POÉTIQUE DE
L'AMBIVALENCE D'YVONNE LE MAÎTRE

DÉCEMBRE 2014

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout d'abord ma directrice Mathilde Barraband et mon co-directeur Michel Lacroix. Merci pour votre temps, pour votre soutien moral et pour vos judicieux conseils, notamment ceux sur les études, la carrière et l'avenir. Vous m'avez tous deux offert des pistes de recherche et de réflexion qui m'ont poussée à me dépasser et à déposer (enfin!) un mémoire dont je suis fière. Je me compte privilégiée d'avoir fait partie de vos propres projets de recherche en tant qu'assistante étudiante. Merci de m'avoir fait confiance, en particulier Michel qui, même si c'est un peu par hasard, m'a fait découvrir le monde fascinant mais si peu connu de l'auteure du sobriquet « ma petite crotte en chocolat ».

Je tiens aussi à remercier mes parents et mes amis. Même en ne comprenant pas toujours ce en quoi consistaient mes études, vous avez su me soutenir et m'encourager tout au long de ce parcours.

Enfin, je remercie mon amoureux, sans qui ce mémoire ne serait possiblement pas venu à terme. Merci pour ta très grande écoute, ta générosité et tes jeux de mots qui me font toujours rire et qui sont salutaires lors d'une séance de travail acharné.

Ce mémoire a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
LISTE DES ABRÉVIATIONS	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION	7
CHAPITRE 1 : LES CHRONIQUES DE LE MAÎTRE DANS LA PAGE FÉMININE DE <i>L'ÉTOILE</i> (1902)	23
1- La chronique dans l'espace féminin	23
1.1. La page féminine	23
1.2. La chronique et la mondanité.....	28
2 – Un double-ethos.....	36
2.1. L'ethos de la modestie féminine	38
2.2. L'ethos d'une femme de lettres singulière.....	42
3 – Un projet collectif dans la sphère féminine	46
CHAPITRE II : LES RUBRIQUES JOURNALISTIQUES DE LE MAÎTRE DANS <i>LE TRAVAILLEUR</i> (1940-1954).....	53
1– <i>Le Travailleur</i> et les articles d'Yvonne Le Maître : un aperçu.....	53
1.1. <i>Le Travailleur</i> de Worcester (1931-1978)	53
1.2. Une classification du corpus	60
2 – Une déconstruction des formes sérieuses	67
2.1. Le coq-à-l'âne et le multiple	68
2.2. Le populaire et l'érudit	73
2.3. Fictionnalité et factualité	86
CHAPITRE III : LA POÉTIQUE POLYPHONIQUE ET CARNAVALESQUE DE LE MAÎTRE.....	95
1 – Le langage polyphonique.....	99
1.1. Le langage parlé populaire.....	102
1.2. L'influence de deux langues en tension	106
2 – Le rire : une subversion du sérieux	114
2.1. Les mécanismes du rire lemaîtreien.....	117
2.2. La subversion du sérieux dans le corpus intime.....	125
CONCLUSION	135
BIBLIOGRAPHIE.....	145

Corpus primaire	145
1. <i>L'Étoile</i>	145
2. <i>Lowell Courier-Citizen</i> (hors corpus).....	146
3. <i>Smart Set</i> (hors corpus)	148
4. <i>New York Times</i> (hors corpus)	148
5. <i>Le Travailleur</i>	148
6. Correspondances	163
Corpus secondaire.....	167
1. Hommages, commentaires des pairs et correspondance adressée à Le Maître	167
2. Études et biographies sur Yvonne le maître	169
3. Études sur l'histoire et le journalisme franco-américain.....	170
4. Autres études.....	171

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Abréviations du corpus primaire

ET : *L'Étoile*

LMD : Lettres à Marcel Dugas

LWB : Lettres à Wilfrid Beaulieu

TR : *Le Travailleur*

YLM : Yvonne Le Maître

Abréviations du corpus secondaire

AS : Michel Charles, *L'arbre et la source*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1985, 331 p.

LA : Hans-Jürgen Lüsebrink, « La littérature des almanachs. Réflexions sur l'anthropologie du fait littéraire », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 47-64.

LQ : Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, 400 p.

NR : André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p.

CEFR : Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* [1970], trad. d'Andrée Robel, Paris, Gallimard, 2010, 471 p.

SA : Chantal Savoie, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », *Voix et Images*, Montréal, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 238-253.

SJ : Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain. Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1994, 175 p.

WB : Armand-B. Chartier, « Wilfrid Beaulieu. L'homme et l'œuvre », dans Claire Quintal (dir.), *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française » 1984, p. 50-80.

YLM : Armand-B. Chartier, « Yvonne Le Maître, chroniqueuse franco-américaine », dans Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française ; 24 », 1987, p. 113-125.

RÉSUMÉ

Ce mémoire retrace le parcours singulier d'une chroniqueuse franco-américaine de la première moitié du XX^e siècle, peu connue aujourd'hui du monde littéraire francophone d'Amérique, et pourtant fort appréciée en son temps au sein de son milieu culturel. Cette femme de lettres, aux mœurs et à l'opinion parfois hors du commun, évoluant entre la marginalité que lui impose son double statut de femme et de francophone, et la légitimité que lui confère son parcours professionnel et ses réseaux internationaux, a élaboré une œuvre ambivalente et hybride. Ce mémoire propose d'en analyser les principales publications en français. En début de carrière (1902), Le Maître choisit en effet de publier en français dans les pages féminines de *L'Étoile*, un hebdomadaire franco-américain de Lowell. Dans ces chroniques presque mondaines se met en place, déjà, un ethos complexe, fait de complicité féminine et d'autorité intellectuelle. La principale production journalistique en langue française de Le Maître paraît cependant beaucoup plus tard, soit entre 1940 et 1954, dans *Le Travailleur*, un journal franco-américain de la ville de Worcester. Le Maître y tient alors des rubriques qui désarticulent les formes sérieuses, confondant le populaire et l'érudition, la fictionnalité et la factualité. Dans une perspective sociocritique, nous nous attachons à montrer qu'au fil de cette écriture kaléidoscopique se dessine une poétique que nous qualifions de « carnavalesque », en référence aux travaux de Bakhtine et de Belleau. La chroniqueuse désamorce en effet le sérieux monologique et exploite les mécanismes du rire dans un jeu subversif qui n'est pas sans rappeler la lutte de pouvoir – ou plus modestement la lutte pour la « survivance » – dans laquelle se construit la culture franco-américaine en cette première moitié du XX^e siècle.

INTRODUCTION

« Qu'est-il advenu de ce vocable pompeux, *étatsunien*, autrefois à nous appliqué par nos cousins du Québec ? J'ai parcouru plusieurs revues et journaux sans l'y voir. Notre carrière Zéta-Zunien[ne] serait-elle close sur les bords du Saint-Laurent¹ ? »

L'auteure de ces lignes, une Franco-Américaine née au Canada français, était moderniste et audacieuse, mais aussi, à ses moments, conservatrice et méfiante à l'égard des changements naissants, comme le féminisme. Figure haute en couleur et pétrie des contradictions de son temps, femme de lettres au parcours original et aux écrits singuliers, qui a fait partie intégrante du réseau littéraire et culturel francophone d'Amérique du Nord et des cercles avant-gardistes parisiens au début du XX^e siècle, Yvonne Le Maître est pourtant restée inconnue et n'a été l'objet que de très peu de recherches. Non seulement les renseignements biographiques sur Le Maître sont peu nombreux et peu fiables, mais de plus très peu d'études ont été réalisées sur ses écrits.

Puisque Le Maître est peu connue du monde littéraire comme des universitaires, il nous semble pertinent de présenter tout d'abord un résumé de nos recherches sur la vie de cette femme de lettres. Le portrait de son parcours intellectuel et littéraire servira de prémisse aux réflexions développées dans ce mémoire et permettra de constater que la culture (la langue, la littérature, les arts,

¹ Yvonne Le Maître, « Aux quatre vents », *Le Travailleur*, Worcester, 22 décembre 1949, p. 3.

etc.) tient une place prépondérante dans le cheminement de Le Maître. Par le biais d'une analyse des textes et de leur inscription socio-historique, nous voulons démontrer que Le Maître, inscrite aux confluent des cultures française, canadienne-française et américaine, porte un regard singulier sur le monde.

Cousine germaine du poète Charles Gill, Yvonne Le Maître est née à Pierreville au Québec en 1876 de parents canadiens-français. À l'âge de dix ans, elle s'établit avec sa famille à Lowell, aux États-Unis, où son père, Joseph Le Maître, pratique la médecine. Après son arrivée au Massachusetts, Le Maître a reçu une éducation dans des écoles publiques de langue anglaise et c'est de son propre chef qu'elle se serait intéressée à la langue française et aux grandes œuvres de la littérature de l'Hexagone. Même si Réginald Hamel² laisse entendre que le côté maternel de la famille Le Maître, celui des Gill, jouissait « d'une fortune considérable grâce à Louis-Adélard Sénécal », les sources biographiques ne précisent pas quel fut le niveau de vie de Le Maître et n'invoquent pas plus la transmission d'un héritage important. Yvonne Le Maître eut une carrière journalistique des plus diversifiées. À ce sujet, les sources sont souvent discordantes, mais il est possible de reconstituer les grandes lignes de l'itinéraire de Le Maître. Selon l'anthologie de Richard Santerre³ notamment, elle a commencé sa carrière journalistique en tenant, à partir de 1902⁴, une chronique féminine à *L'Étoile*, un hebdomadaire franco-américain de Lowell. Parfaitement bilingue, elle choisit alors

² Réginald Hamel, *Charles Gill*, Montréal, Lidec, coll. « Biographique », 1997, p. 12.

³ Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 10-66.

⁴ Il est à noter qu'on ne répertorie qu'un article signé Le Maître dans l'*Étoile* en 1903, et il ne fait pas partie de la page féminine du périodique. Voilà pourquoi nous l'excluons de notre corpus.

d'écrire en français, langue qu'elle affectionne particulièrement. En 1904, elle s'occupe des rubriques consacrées aux Franco-Américains dans un quotidien, le *Lowell Courier-Citizen*, et rédige en anglais. Elle écrira dans cette langue jusqu'en 1914⁵, mais, parallèlement, elle continuera de travailler en français, puisqu'un article de 1908 de Léon Kemner⁶ indique qu'elle aurait été directrice du *Franco-Américain*, journal français de Lowell. Dans ces mêmes années, Le Maître a entrepris deux voyages en terres européennes en travaillant comme reporter pour le *Lowell Courier-Citizen*⁷. Selon Alexandre Bélisle⁸ et Richard Santerre, elle a visité la France, l'Allemagne et la Hollande en 1905, puis l'Écosse et l'Angleterre en 1908⁹. Nous pouvons supposer que ce genre de mission journalistique était rare dans le monde de la presse locale de Lowell, Le Maître semble ainsi y avoir occupé une place à part. D'ailleurs, rien n'indique que ces voyages avaient un soutien financier « externe » : employeur ou mécène. Le Maître a ainsi peut-être défrayé elle-même ces deux séjours outre-atlantiques.

Selon nos recherches, ses « récits » de voyage envoyés au *Lowell Courier-Citizen* n'ont été publiés qu'entre 1911 et 1913, à l'occasion d'un nouveau séjour en France. Ce sont alors pas moins de 56 articles, la plupart sous le titre « Mlle

⁵ Richard Santerre (« Yvonne Le Maître », art. cité, p. 10-66) a laissé entendre que Le Maître continuait d'écrire jusqu'après la guerre, mais nous n'avons pas trouvé de traces de ces écrits.

⁶ Léon Kemner, « Revue des faits et des œuvres. Le protestantisme et les Franco-Américains : Opinion de Mlle Yvonne Lemaitre », *La Revue franco-américaine*, 1^{er} juin 1908, t. 1, n° 3, p. 185-188.

⁷ Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, Ateliers typographiques de « L'Opinion publique », 1911, p. 332 ; Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 10-11. Ces auteurs font référence au *Courier-Citizen* de Lowell (ou au *Lowell Courier-Citizen*), mais nos dépouillements n'ont pas permis de retrouver de traces de ces reportages à l'étranger entre 1905 et 1908. Toutefois, elle fut bien la rédactrice de la page des actualités franco-américaines.

⁸ Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », art. cité, p. 333.

⁹ Aux retours de ces voyages, elle a aussi écrit dans deux journaux francophones de Lowell : *Le Clairon* et *Le Franco-Américain*. (Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », art. cité, p. 332 ; Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 10-11.)

Lemaitre's Paris Letter », qui paraissent et abordent différents thèmes comme le cubisme, le futurisme, la Closerie des lilas, le féminisme, l'Académie française, l'opinion parisienne, mais aussi les courses de chevaux, la mode féminine, les dramaturges françaises, etc. Ces « lettres de Paris » évoquent la présence de Le Maître dans les cercles intellectuels et artistiques parisiens, ainsi que ses liens avec quelques personnalités importantes de ces milieux. Livrant un témoignage personnel sur la capitale française, « pittoresque¹⁰ » et en pleine modernisation, comme de ses citoyens, elle tente, dans ces récits de voyage, de se définir elle-même : mi-américaine, mi-française, elle compare, critique et admire les mentalités des deux côtés de l'Atlantique. Le Maître rencontre et raconte le Paris du début du siècle, sans oublier les visites mythiques des grands artistes d'avant-garde comme Jean Metzinger¹¹ ou Filippo Marinetti. Elle a aussi noué des liens avec des littéraires canadiens-français, dont Marcel Dugas. Ses chroniques agrègent entrevues, critiques, discussions de groupe, descriptions de l'ambiance des cafés ou des réactions du public, micro-récits (d'une ballade dans les rues ou d'une journée d'automne, par exemple), etc. Tout chercheur qui s'intéresse à la vie artistique – littéraire, picturale, sculpturale, théâtrale – de Paris des années 1911 à 1913 aurait avantage à observer de plus près ces articles chargés à la fois d'impressions et d'anecdotes.

Ces voyages ont nettement façonné l'ambivalence culturelle, voire identitaire, qui caractérise Le Maître et ses textes. Toujours suivant Bélisle et

¹⁰ « Quaint » est un terme récurrent dans ses « Paris letters ».

¹¹ Son interview avec Jean Metzinger a été reproduite dans l'ouvrage de Mark Antliff et Patricia Dee Leighton, « Yvonne Lemaitre », *A Cubism Reader : Documents and Criticism 1906-1914*, Chicago, University of Chicago Press, 2008, p. 550-554.

Santerre, la chroniqueuse a donc vécu de 1911 à 1914 à Paris en étant correspondante pour le *Lowell Courier-Citizen*, mais aussi pour le *Boston Transcript*¹², le *Sunday Telegram* et pour « de grands journaux américains à tendance littéraire¹³ ». Effectivement, elle a collaboré au célèbre magazine *Smart Set*¹⁴, en écrivant deux articles, et peut-être au *New Yorker*¹⁵. Dans sa thèse *The Smart Set Magazine and the Popularization of American Modernism 1908-1920*, Sharon Hamilton indique que les années 1911 à 1913 furent des années de transition pour le magazine, qui est passé « d'une revue mensuelle populaire de divertissement à un organe avant-gardiste porte-parole de l'écriture moderniste pour un public de masse¹⁶ ». La participation de Le Maître à ces revues imprégnées de l'esprit frivole du « tongue-in-cheek¹⁷ » des années d'avant-guerre a sans doute influencé son écriture, que caractérisent la légèreté comme le rire. À son retour aux États-Unis, provoqué par le début de la guerre, Le Maître a publié au moins un article dans le *New York Times*, « The Old, Heroic, Unchanged France¹⁸ », et peut-être d'autres

¹² Rares étant les articles signés dans ce périodique, aucun de Le Maître n'a pu être identifié lors de nos recherches dans les archives de la Boston Public Library.

¹³ Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », art. cité, p. 333.

¹⁴ En effet, nous n'avons trouvé que deux articles de 1913 : un entretien avec un comédien nommé Villandrè, à propos de la pièce *Le Soleil*, présentée à Paris (Yvonne Le Maître, « The Sins of the Sons », *The Smart Set : A Magazine of Cleverness*, janvier 1913, vol. 38, n° 5, p. 115-118) et une rencontre avec l'écrivaine Anne Barnstable (Yvonne Le Maître, « The Dazzling Misery », *The Smart Set : A Magazine of Cleverness*, juin 1913, vol. 40, n° 2, p. 124-127).

¹⁵ Armand-B. Chartier, « Yvonne Le Maître, chroniqueuse franco-américaine », dans Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française ; 24 », 1987, p. 114. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle YLM, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

¹⁶ « The magazine's history [...] would aid its transition, between 1911 and 1913, from a popular entertainment monthly into an avant-garde organ of modernist writing for a mass audience. » Sharon Hamilton, *The Smart Set Magazine and the Popularization of American Modernism, 1908-1920*, thèse de doctorat, Halifax, Université de Dalhousie, 1999, p. 35. (Nous traduisons).

¹⁷ Sharon Hamilton, *The Smart Set Magazine*, ouvr. cité, p. 211.

¹⁸ Yvonne Le Maître, « The Old, Heroic, Unchanged France », *New York Times*, 9 septembre 1915, p. 10.

dans des journaux de Lowell. Toutefois, hormis ces articles épars, nous possédons peu de détails sur sa pratique journalistique au cours de ces années.

Bien que Le Maître collabore vraisemblablement à quelques journaux dans les années 1920, les renseignements biographiques des années 1914 à 1934 demeurent très flous. Il semble y avoir une coupure dans sa trajectoire de femme de lettres, puisqu'elle exerce plusieurs occupations disparates, dissociées du domaine littéraire ou journalistique : elle est tour à tour affectée à la Croix-Rouge, au Sanatorium de Greenwich dans le Connecticut comme assistante, ainsi que dans une fabrique de munitions pour un travail de bureau¹⁹. En 1934, en raison de la maladie de sa sœur, Le Maître est contrainte de déménager de nouveau à Lowell où elle deviendra une « recluse irréductible » (YLM, p. 115) pour le reste de ses jours. Au bonheur de ses lecteurs, elle reprendra publiquement la plume dans *L'Étoile* en 1940, pendant quelques années, puis elle se consacrera entièrement à ses articles et à ses critiques littéraires dans *Le Travailleur*, un journal franco-américain de la ville de Worcester. Dirigé par Wilfrid Beaulieu, avec qui Le Maître entretiendra une longue correspondance amicale et professionnelle, *Le Travailleur* adoptera la chroniqueuse jusqu'à la fin de ses jours²⁰. Ce retour au journalisme en français va l'amener à produire un corpus massif, extrêmement intéressant, et traversé, du fait

¹⁹ Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 10-11.

²⁰ Grâce aux lettres échangées avec Beaulieu, nous avons pu constater que Le Maître utilisait des pseudonymes, comme le faisaient beaucoup de collaborateurs au *Travailleur* (L'Illettré, Flis, Si, Grain de sel, etc.) : « Si par hasard vous vouliez publier les sept premières lignes de cette lettre, au milieu d'autres louanges de votre beau numéro-centenaire, signez-les PNYX. Ou YVONNE LE MAÎTRE après tout si vous le préférez. Cela n'a pas d'importance. » (Yvonne Le Maître, Lettres à Wilfrid Beaulieu, « Sortie enfin de l'état comateux [...] », *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library, [3 août 1949], f. 2.) Désormais, les références aux lettres d'Yvonne Le Maître adressées à Wilfrid Beaulieu seront indiquées par : YLM, LWB, « Début de la lettre », la date et la page.) Nos recherches confirment que le choix d'écrire sous un autre nom est occasionnel chez Le Maître, signant déjà maints articles « YLM », « Yvonne Le Maître » ou encore, particulièrement dans ses chroniques de langue anglaise, « Yvonne Lemaitre », « Yvonne Le Maistre » ou « Yvonne Lemaistre ».

même de sa trajectoire et de sa situation sociolinguistique, par de multiples enjeux liés à la langue et à l'écriture de l'époque.

Le Maître a trouvé la mort d'une mystérieuse façon dans une noyade le 29 mai 1954, alors qu'elle luttait depuis longtemps déjà contre une maladie. La tentation du suicide transparaissait déjà dans ces phrases de 1945 de la chroniqueuse, qui contrastent avec son ton habituellement léger :

Il est fou qu'un beau jeune homme de trente-deux ans [...] disparaisse, [...] quand deux vieilles femmes malades comme ma sœur et moi, qui ne demandons qu'à s'évanouir dans le néant, persistent comme de sots chênes, victimes de la malédiction des Le Maître, la longévité. Le monde est plein de Le Maître qui ne savent pas quand partir. Mais qui désirent tout de même s'en aller. Il nous manque le tact de la mort.

[...]

M'engloutir dans la nuit qui n'aura point d'aurore,
Au grondement immense et morne de la mer²¹!

En un peu plus de 50 ans de publication, Yvonne Le Maître a marqué la société franco-américaine par des textes d'où émergent une verve inclassable, une personnalité extravertie et un style singulier. Entre modestie et force de caractère, ses chroniques et ses critiques ont en quelque sorte fait d'elle « la Cerbère des lettres franco-américaines²² », selon l'expression d'Adolphe Robert. Son réseau de correspondances imposant comprend, pour ne nommer que ceux-ci, André Thérive, Adolphe Robert, Harry Bernard, Rosaire Dion-Lévesque, Wilfrid Beaulieu, Marcel Dugas, et même Jack Kerouac, dont elle a critiqué le premier roman, *The Town and*

²¹ Yvonne Le Maître, Lettres à Adolphe Robert, « Lowell, 15 mai 1945 », *Archives Adolphe Robert*, Bibliothèque Lambert, Association Canado-Américaine, Manchester, N. H., reproduites dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 65-66.

²² Adolphe Robert, « Correspondance avec Yvonne Le Maître », Worcester, *Le Travailleur*, 29 juillet 1954, p. 1, reproduit dans le *Bulletin de la société historique franco-américaine*, Manchester, New Hampshire, Imprimerie Ballard Frères, 1956, p. 90.

*the City*²³. Réginald Hamel suppose même que la chroniqueuse aurait été, pour un temps, « l'égérie » du poète Albert Lozeau²⁴. Bref, la légitimité de Le Maître parmi les agents culturels importants de la communauté franco-américaine est incontestable. Non seulement elle a été récipiendaire d'une médaille « Grand Prix » de la Société historique franco-américaine en 1951²⁵, mais un prix a même été créé en son honneur par la Fédération féminine franco-américaine²⁶. Par contre, cette reconnaissance ne semble pas s'être étendue au-delà de la communauté franco-américaine. En somme, Le Maître a rayonné dans une société restreinte qui, aujourd'hui, n'est plus, et reste quasi-ignorée de l'histoire des lettres, tant canadiennes-françaises que françaises. L'objectif de ce mémoire est de contribuer à une redécouverte de son œuvre.

Si quelques historiens se sont penchés sur la carrière de la chroniqueuse, aucun n'a tenté de rassembler toute sa production journalistique. L'œuvre de Le Maître ne tient ni dans un livre tangible, ni même dans un dossier d'archives. Éphémère et évanescence à cause de la nature de son média, elle se compose en réalité d'une panoplie de courts textes dispersés sous microformes conservés à

²³ Jack Kerouac, *The Town and the City*, New York Harcourt, 1950, 499 p. La traduction française sera publiée sous le titre *Avant la route*. Kerouac a écrit une lettre à Le Maître en 1950 en réponse à son article. Cette lettre a été publiée dans le recueil de correspondances de Kerouac : Ann Charters (éd.), *Jack Kerouac : Selected Letters (1940-1956)*, New York, Viking, 1995, p. 227-229 et, traduite en français, dans *Lettres choisies (1940-1956)*, Paris, Gallimard, 2000, p. 211-213.

²⁴ Réginald Hamel, *Charles Gill*, ouvr. cité, p. 12. À ce propos, elle écrit, dans une de ses lettres à Rosaire Dion-Lévesque : « Je publierai un jour dans le *Travailleur*, un amusant pastiche du sonnet d'Arvers que m'envoya un jour Albert Lozeau [...]. Je ne veux pas laisser entendre que Lozeau fut peut-être un tantinet amoureux de moi. Ciel, non! Il avait toute une cour de bécasses sentimentales qui raffolaient de lui [...]. Simple histoire de m'ajouter à sa collection. » (Yvonne Le Maître, Lettres à Rosaire Dion-Lévesque, « Si je me permets [...] », *Fonds Dion-Lévesque*, Québec, Archives nationales du Québec, reproduites dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 57-58.)

²⁵ *Bulletin de la société historique franco-américaine*, Imprimerie Ballard Frères, Manchester, New Hampshire, 1952, p. 21.

²⁶ « Chronique 1954 », *Bulletin de la société historique franco-américaine*, ouvr. cité, 1956, p. 141.

différents endroits. Un des enjeux de notre étude a d'ailleurs été de constituer la bibliographie exhaustive des écrits de Le Maître, qui se trouve à la fin du mémoire. Pour ce faire, nous avons dépouillé minutieusement des centaines de pages de journaux sur microfilms, à la Collection nationale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Montréal, ainsi qu'à la Boston Public Library. Il faut remonter à 1987 pour trouver la seule véritable trace d'une analyse d'un corpus de Le Maître : un article d'Armand-B. Chartier, « Yvonne Le Maître, chroniqueuse franco-américaine²⁷ ». Le chercheur traite du rapport à la langue française et à la littérature, du style rigoureux et original de Le Maître, mais surtout, de sa pensée moderne forgée par de nombreux échanges culturels :

Comment ne pas voir là un refus d'accepter le rôle traditionnel dévolu à l'écrivain, celui même que lui donnait l'Église, dès l'époque de l'abbé Casgrain, et même avant ? Comment ne pas comprendre qu'Yvonne Le Maître réclame ici une certaine liberté pour la littérature, un affranchissement de la tutelle cléricale ? Et dire que cette réclamation, Yvonne Le Maître a réussi à la faire passer dans *Le Travailleur*, journal catholique et conservateur. [...] Que l'une des nôtres ait été en secrète harmonie de sentiments avec les penseurs québécois les plus originaux, les plus avant-gardistes de l'époque, vaut d'être souligné. (*YLM*, p. 117)

Dans la continuité de ce qu'a décrit Chartier, notre recherche propose une analyse des éléments caractéristiques qui font de Le Maître une « marginale », au plan linguistique, littéraire et idéologique, par rapport aux autres acteurs littéraires de sa communauté, et même du Canada français. Comme Chartier, nous travaillerons sur un corpus issu du *Travailleur*, dans lequel Le Maître a signé de très nombreux articles, portant sur des thèmes extrêmement variés (dans les seules années allant de 1940 à 1945, elle en publia plus de 250). Nous avons élargi ce corpus et y avons

²⁷ Armand-B. Chartier, « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 113-125.

joint les 21 articles publiés dans *L'Étoile* en 1902 ainsi que les correspondances entretenues avec Marcel Dugas et Wilfrid Beaulieu. Ce choix se base sur la nécessité de traverser les époques et les tribunes pour permettre une observation de plus d'une facette des textes lemaîtriens de langue française, tant les pages féminines et les chroniques mondaines que les critiques littéraires et le corpus intime. De fait, nous excluons les articles de *Le Maître* en langue anglaise, non seulement afin d'éviter de décontextualiser le corpus – si la langue de rédaction change, il en est de même pour le journal, la forme journalistique, le lectorat, l'image de la chroniqueuse, etc. –, mais aussi parce que ce corpus restreint mérite à lui seul de faire l'objet d'un examen méticuleux.

Nous ne pouvions étudier ces textes journalistiques sans avoir, au préalable, pris connaissance des enjeux propres à la société dans laquelle les périodiques sont publiés. En effet, la société que décrit *Le Maître* et dans laquelle elle s'inscrit est une société particulière dont les caractéristiques spécifiques (l'immigration, la survivance, la dichotomie Américains/Canadiens français, la lutte pour la préservation de la langue, etc.) constituent une des loupes à travers lesquelles l'analyse sera effectuée. De fait, certains ouvrages importants sur l'histoire culturelle de la société franco-américaine ont servi de guides à notre étude, comme ceux d'Éloïse Brière²⁸, de Claire Quintal²⁹, d'Yves Roby³⁰, de Simon Langlois³¹, de Jean

²⁸ Éloïse Brière (dir.), *Les Franco-Américains et leur héritage québécois*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française. Perspectives », 1986, 132 p.

²⁹ Claire Quintal (dir.), *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française », 1984, 162 p.

³⁰ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : 1776-1930*, Québec, Éditions du Septentrion, 1990, 534 p.

³¹ Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales : l'Amérique française en mutation*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1995, 377 p.

Morency³² ou encore de Denis Bourque et Anne Brown³³, pour ne nommer que ceux-ci. Ces collectifs brossent un portrait d'ensemble de la communauté franco-américaine, ou parfois même, plus globalement, des sociétés francophones minoritaires d'Amérique qui mettaient la survivance au cœur de leur idéologie nationaliste. Plongés dans un pays majoritairement anglophone, protestant et résolument moderne, en particulier dans les villes industrialisées comme Lowell, les Franco-Américains (ou du moins, leur élite intellectuelle) avaient développé une doxa qui reposait sur la préservation de la langue française, de la religion catholique et des traditions canadiennes-françaises, par le biais entre autres d'une importante production journalistique. Selon Robert Perreault³⁴, 330 journaux franco-américains auraient été créés entre 1869 et 1984 en Nouvelle-Angleterre francophone. Le média du journal constituait, pour les Franco-Américains, une tribune de choix afin de garantir l'héritage des traditions canadiennes-françaises, mais aussi de préserver la cohésion sociale : « [...] tant qu'il y aura un peuple franco-américain, il y aura une voix franco-américaine, une voix qui ne cessera jamais de s'exprimer. Et cette "voix du peuple", c'est la presse franco-américaine³⁵. » Notre étude s'inscrit donc plus spécifiquement dans la lignée des recherches sur la littérature franco-américaine,

³² Jean Morency et coll. (dir.), *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2005, 552 p.

³³ Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*, Moncton, Éditions d'Acadie et la Chaire d'études acadiennes, coll. « Mouvances », 1998, 348 p.

³⁴ Robert-B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », dans Claire Quintal (dir.), *Le journalisme*, ouvr. cité, p. 10.

³⁵ Robert-B. Perreault, « Survol », art. cité, p. 28.

telles celles de Richard Santerre, Alexandre Bélisle, Armand-B. Chartier et Yves Frenette³⁶.

En parallèle, cette étude participera aussi des recherches sur la condition et l'histoire des femmes de lettres en Amérique francophone, dans la continuité des travaux de Chantal Savoie³⁷ et de Lucie Robert³⁸. Afin d'expliquer les oppositions entre différents discours de *Le Maître* et les institutions journalistiques, nous devons saisir la spécificité de *Le Maître* elle-même et ainsi voir en quoi elle se distingue des autres femmes de lettres de son époque ou s'y associe. D'importants collectifs comme *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*³⁹, *Féminité, subversion, écriture*⁴⁰ ou *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*⁴¹ ont constitué pour notre projet des outils théoriques essentiels. Ce mémoire a donc notamment pour objectif de contribuer à définir la place de la femme de lettres dans la société franco-américaine au cours de la première moitié du XX^e siècle. Autrement dit, notre analyse des textes d'une femme dont la trajectoire est singulière tente de générer à la fois un apport direct aux études franco-américaines et un questionnement nouveau sur l'écriture féminine.

³⁶ Yves Frenette, Marcel Martin et John Willis (dir.), *Envoyer et recevoir : lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2006, 298 p.

³⁷ Par exemple, l'article de Chantal Savoie : « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », *Voix et Images*, Montréal, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 238-253.

³⁸ Par exemple, l'article de Lucie Robert : « D'Angéline de Montbrun à "La Chair décevante" : la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, Québec, printemps-été 1987, vol. 20, n° 1, p. 99-110.

³⁹ Josette Brun (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 243 p.

⁴⁰ Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1983, 286 p.

⁴¹ Dominique Fougeyrollas-Schwebel et coll. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, 234 p.

Peu utilisée dans les études sur la Franco-Américanie⁴², l'approche sociocritique constituera la ligne directrice de notre recherche. Elle a cependant fondé l'analyse de nombreux ouvrages issus des littératures française, québécoise, acadienne ou franco-ontarienne, avec lesquelles dialogue notre corpus. Nous empruntons ainsi à Mikhaïl Bakhtine⁴³ et à André Belleau⁴⁴ des théories qu'ils ont appliquées à des textes français et québécois, mais qui nous ont paru fort utiles. Pour identifier l'ambivalence et la subversion qui informent les écrits de Le Maître, les notions fondamentales de la sociocritique, comme le dialogisme, la polyphonie et le carnavalesque⁴⁵, se révèlent tout à fait pertinentes et éclairantes. À partir de ces notions, nous proposerons d'étudier la dynamique de la poétique de Le Maître, qui jongle avec différents ethè et avec plusieurs tonalités, conservatrice ou moderniste, traditionnaliste ou féministe, sérieuse ou humoristique, etc. Selon nous, la chroniqueuse, grâce à son écriture kaléidoscopique, entre en dialogue avec elle-même, avec ses lecteurs ou, comme le propose Tzvetan Todorov reprenant les propos de Bakhtine, avec une société donnée :

Il existe bien sûr des cas [...] où le discours intérieur s'exprime par deux voix contradictoires, mais sans que l'une d'entre elles soit dominante [...]. Les situations de ce genre, caractéristiques de certaines époques, témoignent de l'existence d'un conflit entre deux classes sociales de force égales, et qui luttent pour être chacune la

⁴² D'après nos recherches, il n'y a que le collectif dirigé par Denis Bourque et Anne Brown (*Les littératures d'expression française*, ouvr. cité, 348 p.) qui expose quelques cas spécifiques du carnavalesque en milieu franco-américain.

⁴³ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* [1970], trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 2010, 471 p. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CEFR*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

⁴⁴ André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *NR*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

⁴⁵ Nous parlons ici de la dimension dichotomique du sérieux/non-sérieux propre au carnavalesque, et non de l'aspect « grotesque », donc le bas corporel, propre aussi au carnavalesque.

figure dominante au sein du devenir historique. Un tel conflit se trouve alors transféré dans l'arène de la conscience individuelle⁴⁶.

Autrement dit, dans ces voix qui se confrontent et qui s'associent parfois, nous voyons non seulement un conflit entre les discours, mais aussi un brouillage des frontières et des hiérarchies entre ceux-ci. Cette tension, cette hésitation, caractérise les textes de Le Maître et, plus largement, la communauté franco-américaine.

Notre recherche a pour but de démontrer que l'ambivalence, c'est-à-dire l'oscillation entre deux ordres de discours, deux tonalités, deux postures, informe tous les écrits de Le Maître. Nous tenterons de prouver qu'il existe bel et bien, dans ces textes, des positions différentes et des voix qui se répondent, se comparent et se complètent. La chroniqueuse franco-américaine qui se situe, dans la vie et dans ses textes, en marge de la norme journalistique, voire sociale, est pourtant légitimée par la société et par la microsociété des gens de lettres. Ce tiraillement entre deux positions, qui peut se comparer à celui de l'avant-garde en voie de légitimation, fait des textes de Le Maître les reflets d'une société en plein changement, celle des Franco-Américains.

Dans la première partie de ce mémoire, intitulée « Les chroniques de Le Maître dans la page féminine de *L'Étoile* (1902) », nous observons de plus près les premières chroniques de Le Maître, qui reflètent déjà un double discours. Nous dressons d'abord un portrait de ces chroniques, qui s'inscrivent dans une forme très spécifique et sont fortement orientées vers le lecteur – ou, devrait-on dire, la lectrice. Le discours des pages féminines est construit sur le mode de l'échange, de la conversation mondaine, du « papotage » et, de fait, leurs thèmes électifs se limitent à

⁴⁶ Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique, suivi des Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1981, p. 296.

la sphère privée et féminine. Cette forme encourage l'élaboration d'une image de soi spécifique, d'un ethos de chroniqueuse, et Le Maître joue sur l'instance d'énonciation, présentant tour à tour deux portraits d'elle-même. Ce faisant, Le Maître soulève des questions relatives au rôle des femmes dans la société puisque, à travers des propos anodins, elle utilise la page féminine comme outil d'éducation, d'éveil de la conscience, voire d'action sociale.

La deuxième partie de ce mémoire, qui a pour titre « Les rubriques journalistiques de Le Maître dans *Le Travailleur* (1940-1954) », se consacre à l'étude des formes de ce corpus, des plus banales aux plus sérieuses. La chroniqueuse joue de paradoxes formels et brouille les cartes : elle consacre le « potin » et la chronique mondaine, elle rend familière la critique littéraire érudite et elle institue des rubriques hétérogènes et fragmentées, à mi-chemin entre la fiction et le récit factuel. Cette analyse montre que la singularité de Le Maître trouve une répercussion jusque dans ses choix de rubriques et, d'autre part, elle donne à voir comment la chroniqueuse déconstruit les types de textes journalistiques et leurs critères pour provoquer une circulation libre des discours du média. À l'instar de Pierre Zima, qui reprend les idées directrices de *La méthode formelle en science de la littérature*, publié en 1929 par P.N. Medvedev, nous croyons que :

[...] les *genres* littéraires doivent être situés par le sociologue dans un contexte *dialogique* ou *communicatif*, [et que] chaque genre acquiert une fonction sociale particulière et articule des intérêts de groupe qui se manifestent dans le processus de communication⁴⁷.

⁴⁷ Pierre V. Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, p. 44-45.

Ainsi, Le Maître, en ne respectant pas les attentes formelles propres à certains vecteurs sociaux, tels le populaire et l'érudition, instaure une ambivalence dans un discours qui se fait à la fois sérieux, désinvolte et léger.

Dans la dernière partie de ce mémoire, qui s'intitule « La poétique polyphonique et carnavalesque chez Le Maître », tous les corpus de langue française recueillis, soit les pages féminines de *L'Étoile*, les critiques et les chroniques du *Travailleur*, ainsi que les correspondances avec Marcel Dugas et Wilfrid Beaulieu, sont analysés à la lumière de deux notions empruntées à Bakhtine et Belleau : la polyphonie et le carnavalesque. La langue de Le Maître est profondément hybride ; les passages fréquents de l'anglais au français, les archaïsmes, les anglicismes et la transcription de l'oral mettent en scène une langue en mouvement, dans une société qui se questionne sur son passé et son avenir et sur son rapport à la culture anglophone. Les chroniques lemaîtriennes témoignent par ailleurs d'une continuelle subversion du sérieux par le rire. Les multiples mécanismes employés (des boutades, des jeux de mots, des histoires comiques, des propos ironiques et dérisoires, des signes de nonchalance et de réflexivité) cherchent tous, d'une part, à unir les lecteurs dans le rire, et, d'autre part, à désarticuler, critiquer et dénoncer tout sérieux grave, dominant, officiel, monologique.

CHAPITRE 1 : LES CHRONIQUES DE LE MAÎTRE DANS LA PAGE FÉMININE DE *L'ÉTOILE* (1902)

Un journal sans chronique, c'est une jolie femme qui n'a pas de dents¹.

1- La chronique dans l'espace féminin

1.1. La page féminine

C'est en 1902 que Yvonne Le Maître, âgée de 26 ans, amorce sa carrière de chroniqueuse, après avoir enseigné trois ans dans des écoles de sa ville d'adoption, Lowell². Cette municipalité du Massachussetts réunissait plus de 24 000 francophones au tournant du XX^e siècle³ et le surnom de « Petit Canada » avait été attribué au quartier francophone de la ville⁴. Le Maître s'initia à la pratique journalistique dans les pages d'un quotidien de langue française de Lowell, *L'Étoile*. Ce journal d'environ huit pages, qui a existé de 1886 à 1957, renfermait une page féminine intitulée « Féminineries » paraissant tous les samedis. C'est dans cette page que Le Maître intervenait et bien qu'elle n'y ait contribué que peu de temps, entre le 18 janvier 1902 et le 6 mai 1903⁵, ses chroniques « furent beaucoup remarquées et

¹ *Le Gaulois*, [1868], cité par Marie-Ève Thériault, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 252. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LQ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

² Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », art. cité, p. 10-11.

³ Yves Roby, *Les Franco-Américains*, ouvr. cité, p. 63.

⁴ Yves Roby, *Les Franco-Américains*, ouvr. cité, p. 61.

⁵ Le 7 juin 1902, *L'Étoile* annonce l'absence de Le Maître pour quelques semaines ; elle « doit entreprendre une promenade au Canada ». À partir de cette date, elle ne rédigera à *L'Étoile* que deux chroniques : le 6 décembre 1902 (« Les fleurs menteuses ») et le 6 mai 1903 (« Cercle de couture Saint-Antoine »). Cette dernière chronique, bien qu'elle traite d'un sujet féminin, n'est pas publiée dans la page féminine et donc n'est pas considérée dans notre étude. Toutefois, mentionnons que dès 1936, et plus régulièrement en 1940, elle reprend la plume pour ce journal jusqu'en 1941 ; quelques-uns de ces articles seront reproduits dans *Le Travailleur* de Worcester.

reproduites par les autres journaux⁶ », selon Alexandre Bélisle. Ce succès n'a sans doute pas été étranger à son accès rapide à la rédaction de journaux plus importants, comme le *Lowell Courier-Citizen*. En effet, les articles de Le Maître dans *L'Étoile*, écrits par une femme et pour les femmes dans une forme journalistique qui leur était destinée, mettent en œuvre une rhétorique complexe qui rend leur morale, leur fonction et même leur sens ambigus. Dans une plus large mesure, ce corpus constitue un témoignage essentiel sur la place des femmes dans le milieu journalistique de l'Amérique francophone du début du XX^e siècle.

Avant d'observer en particulier l'écriture lemaîtrienne, il nous faut cerner la spécificité et l'histoire de cette tribune journalistique particulière que l'on nomme la « page féminine », et à laquelle se rattachent les « Féminineries ». Il nous est difficile de connaître le contexte de création des pages féminines et le développement de celles-ci, principalement à cause de la rareté, voire de l'inexistence d'études sur la communauté féminine franco-américaine. Toutefois nous savons qu'au Canada français, la page féminine apparaît dans les grands quotidiens au tournant du XX^e siècle pour répondre à une nécessité commerciale⁷, celle d'attirer davantage de lectrices. Cet espace consacré uniquement aux intérêts féminins a bien rempli ses fonctions dans un premier temps, mais peu à peu, les chroniqueuses canadiennes-françaises ont voulu s'émanciper de ce cadre trop étroit, contraignant et, selon Chantal Savoie, sans possibilité d'ascension hiérarchique (*SA*, p. 246). Celles qui connurent un grand succès, comme Françoise (pseudonyme de

⁶ Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », art. cité, p. 332.

⁷ Chantal Savoie, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », *Voix et Images*, Montréal, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 245. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *SA*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Robertine Barry), fondèrent même, dans leur ambition d'investir davantage l'espace social, leurs propres périodiques. Étant donné que ces périodiques, exclusivement destinés aux femmes, touchaient un public moins large que celui des quotidiens populaires généralistes, on peut supposer que leur équipe était plus petite et qu'ils constituaient donc une tribune où les journalistes n'étaient pas restreintes à occuper des postes inférieurs dans la hiérarchie symbolique et effective du média. Chantal Savoie explique d'ailleurs que la création de la presse féminine canadienne-française n'est pas le seul signe à l'époque d'une émancipation intellectuelle féminine : elle coïncide en effet avec la naissance de plusieurs cercles et associations de femmes, comme le Conseil national des femmes du Canada en 1893, qui « [favorisaient] autant qu'[ils reflétaient] les interactions des femmes de lettres » (SA, p. 245). Ainsi, le Canada français connaît son premier périodique féminin en 1893, *Au coin du feu*, fondé par Joséphine Marchand-Dandurand (SA, p. 245). Puis apparaissent plusieurs autres périodiques féminins, comme *Le Journal de Françoise*, créé par Robertine Barry en 1902 (SA, p. 247), *La Bonne Parole*, fondé en 1913 par Marie Gérin-Lajoie et Caroline Béique (SA, p. 249), ou encore *La Revue moderne*, créé en 1918 par Madeleine Huguenin⁸. Le tournant du siècle a offert à la chroniqueuse canadienne-française la possibilité d'obtenir plus de responsabilités, en agissant notamment comme éducatrice et conseillère, par exemple par ses propositions de lectures, et en faisant de ses articles des lieux de sociabilité féminins, des réseaux d'échanges culturels⁹.

⁸ Sonia Sarfati et Sandra Martin, « Magazines », *Encyclopédie canadienne*, [en ligne], consulté le 20 octobre 2012, URL : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/magazines>.

⁹ Chantal Savoie, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX^e siècle », *Tangence*, n° 80, hiver 2006, p. 125-142.

Cependant, malgré cet engouement pour les projets d'intérêts féminins, la page féminine restait tout de même circonscrite à un domaine réservé. Effectivement, si les chroniqueuses du Canada français avaient acquis davantage de légitimité, de visibilité et d'autorité, elles étaient néanmoins cantonnées à un cadre défini : celui de la page féminine ou du périodique féminin. Et en réalité, il leur était difficile de s'éloigner de l'univers assigné de la femme, autrement dit de la sphère privée et de ses thèmes quotidiens – mode, cuisine, enfants, etc. –, puisque historiquement les femmes n'ont jamais été les principales actrices de la sphère publique¹⁰ :

L'écriture féminine demeure ici soumise à un projet de société élaboré sans les femmes, qui sont exclues du champ politique à l'intérieur duquel on leur attribue cependant une fonction [rôle d'éducatrice, de compagne, de gardienne de valeurs traditionnelles]. Les femmes qui arrivent à l'écriture dans ces conditions sont donc porteuses de préoccupations d'ordre parfois contradictoires. Écrivaines, donc partie prenante du projet social élaboré dans la sphère publique, elles écrivent des textes qui contribuent à fixer l'image privée de l'univers féminin, à destination d'un public composé de femmes et d'enfants enfermés le plus souvent dans l'espace familial¹¹.

Comme l'explique Lucie Robert, les chroniqueuses canadiennes-françaises étaient aux prises avec un projet contradictoire : investir la sphère sociale et s'affirmer collectivement en tant que femme – et individuellement en tant qu'intellectuelle –, tout en traitant nécessairement de stéréotypes féminins, comme la cuisine et la mode.

À la lumière de ce qui précède, nous pouvons maintenant observer le cas franco-américain. Nous savons qu'il a existé seulement deux publications franco-

¹⁰ Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1992, vol. 5, 647 p.

¹¹ Lucie Robert, « D'Angéline de Montbrun », art. cité, p. 101.

américaines réservées aux affaires féminines, *Le Journal des Dames* créé en 1875¹² et *Le Bulletin* de la Fédération féminine franco-américaine, fondé 78 ans plus tard¹³. Plusieurs journaux francophones de la Nouvelle-Angleterre contenaient une rubrique ou une page féminine au début du XX^e siècle, sans compter le grand nombre de poèmes, de romans-feuilletons ou de critiques rédigés par des femmes comme Anna Duval-Thibault, Camille Lessard-Bissonnette, Alberte Gastonguay-Sasseville, Corinne Rocheleau-Rouleau ou Hermance Morin, pour ne nommer que celles-ci. Selon Éloïse Brière, 40 % des romans franco-américains des années 1930 étaient signés par des femmes¹⁴, ce qui s'explique par le fait que, dans un cadre urbain, ces dernières travaillaient en grande majorité dans les usines de textiles et « se trouv[ai]ent libérée[s] des travaux de la campagne et du mariage précoce¹⁵ ». De cette façon, elles avaient accès plus facilement que leurs consœurs canadiennes-françaises des milieux ruraux à l'instruction et aux perspectives d'emploi dans le journalisme, par exemple.

Même si, selon Louise Péloquin-Faré, la presse franco-américaine ne cherchait pas avant tout à maximiser ses profits¹⁶, les objectifs économiques et communautaires ou politiques se rejoignaient tout de même dans la recherche du lectorat le plus vaste possible, grâce notamment à la création d'une page féminine. Ainsi, les journaux constituaient « l'un des principaux agents de la survivance

¹² Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », art. cité, p. 331.

¹³ Robert-B. Perreault, « Survol », art. cité, p. 16.

¹⁴ Éloïse Brière, « Littérature et mentalités populaires : le cas des Franco-Américains », dans Éloïse Brière (dir.), *Les Franco-Américains*, ouvr. cité, p. 116.

¹⁵ Éloïse Brière, « Littérature et mentalités populaires », art. cité, p. 116.

¹⁶ Louise Péloquin-Faré, *L'identité culturelle : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, Paris, Didier, coll. « Essais », 1983, p. 79.

culturelle¹⁷ », à qui revenait la « tâche considérable de ralliement du groupe ethnique¹⁸ ». Aussi posons-nous comme hypothèse que les deux groupes de chroniqueuses, franco-américaines et canadiennes-françaises, cherchaient, à leur façon, à communiquer aux lectrices un projet collectif dépassant les préoccupations stéréotypées comme strictement féminines. Le chapitre qui suit montre que Le Maître y est arrivé, notamment en exploitant sa forme journalistique de prédilection, la chronique, qui lui a permis d'user d'une écriture qui se conforme aux conventions des pages féminines reçues, tout en mettant en œuvre une singularité qui s'éloigne des idées communes.

1.2. La chronique et la mondanité

Dans la page féminine de *L'Étoile*, dont le titre « Féminineries » évoque, ironiquement peut-être, la connotation péjorative des sujets futiles réservés aux femmes, on retrouve régulièrement une ou deux chroniques de Le Maître, de longueurs variées. De la nécessité de savoir coudre au mode de vie des femmes turques¹⁹, en passant par une promotion de l'Alliance française et une saynète convoquant quatre petites filles jouant à la maman, la chroniqueuse aborde une multitude de thèmes, la plupart liés au monde féminin.

Ses sujets hétéroclites et sa grande liberté d'écriture caractérisent la forme de la chronique, telle que conçue dès le XIX^e siècle. Elle n'a « aucun compte à rendre à personne, si ce n'est à son public » et elle « [traite] de tout et de rien », comme le

¹⁷ Louise Péloquin-Faré, *L'identité culturelle*, ouvr. cité, p. 80.

¹⁸ Louise Péloquin-Faré, *L'identité culturelle*, ouvr. cité, p. 29.

¹⁹ Notons que ce corpus, bien qu'éclaté, comporte une série de trois chroniques sur les « Femmes d'Orient » et plusieurs chroniques intitulées « Par-ci, par-là » traitant de différents thèmes.

note Kenneth Landry²⁰. Notons d'emblée que maintes caractéristiques de la page féminine font écho à la mondanité, et que le parallèle entre la presse, particulièrement celle écrite par des femmes, et le salon littéraire est facilement concevable, comme le constate Chantal Savoie : « Les pages féminines des journaux au tournant du XX^e siècle peuvent en effet être envisagées comme un avatar moderne, populaire et public, du salon littéraire²¹ ». De surcroît, la forme de la chronique, y compris celle publiée ailleurs que dans les pages féminines, est elle aussi liée à l'univers mondain ; de ce fait, Marc Angenot la décrit comme « un simulacre de la conversation mondaine "à bâtons rompus"²² ». Ainsi on peut affirmer qu'un discours mondain se met en place dans les chroniques de pages féminines, si l'on définit la mondanité comme un lieu de socialités et d'échanges, fondé sur la conversation à la fois futile et intellectuelle²³ ou, pour citer Mauriès, « un microcosme, réduction du monde²⁴ ». Guillaume Pinson, dans son étude sur la mondanité en contexte français, explique le processus de la médiatisation de celle-ci :

Toute la question est en effet de savoir ce que l'on peut voir et ce que l'on laisse voir d'un salon, corollairement ce que l'on en dit et laisse dire : la relation voilement/dévoilement (et ses dérivés, privé/public, intérieur/extérieur, etc.) est au cœur de la mondanité²⁵.

En l'occurrence, nous considérons que les affaires féminines et même les histoires personnelles de la chroniqueuse constituent précisément un univers clos, décrit,

²⁰ Kenneth Landry, « L'essai ou la prose d'idées au Québec avant le XX^e siècle : un survol », *Québec français*, Québec, automne 2006, n° 143, p. 49.

²¹ Chantal Savoie, « La page féminine », art. cité, p. 128.

²² Marc Angenot, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 547.

²³ Patrick Mauriès, *Le mondain*, Paris, Seuil, 1984, p. 24.

²⁴ Patrick Mauriès, *Le mondain*, ouvr. cité, p. 125.

²⁵ Guillaume Pinson, *Fictions du monde : de la presse mondaine à Marcel Proust*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, p. 25.

publié et lu par un groupe de lectrices restreint, celui des Franco-Américaines. L'amour, par exemple, sujet abordé à nombreuses reprises dans les pages féminines et qui relève de la sphère privée, donne lieu à un traitement public.

La chronique est articulée par une première personne très affirmée – dans notre cas, une personnalité féminine –, donnant un rendez-vous de lecture fixé et périodique, à ses lectrices, tout comme les salonnières, qui, d'après Cindy Béland, « sont le pivot de ces sociétés restreintes, au sein desquelles elles font figure d'autorité²⁶ ». Si la relation dialogique chroniqueuse-lectrice est intrinsèque à toute chronique, elle l'est aussi dans les salons mondains, puisque la conversation est l'activité principale de ces événements. De plus, étant publiées dans une section destinée à une microsociété féminine, les lignes de *Le Maître* développent davantage la forme journalistique de la chronique, instiguée par Delphine de Girardin au XIX^e siècle (*LQ*, p. 241) et qui « se construit sur le modèle de la lettre ou de la conversation entre gens du même monde, avec, par exemple, des effets d'interlocution à la première personne du pluriel » (*LQ*, p. 242). Ce discours conversationnel, aussi appelé « bavardage », se remarque tout d'abord par une parole décousue, désorganisée. Marc Angenot donne une définition du style d'écriture propre à la chronique et celui-ci correspond tout à fait aux articles lemaîtriens :

[...] il ne faut pas que [le chroniqueur] traite [du sujet], du moins pas avec ordre ni sérieux : il faut que le chroniqueur « promène son jugement », [...] qu'il digresse, qu'il fasse un plaisant coq-à-l'âne, deux rapprochements spirituels, une perfide allusion, qu'il laisse vaguer son imagination et son esprit, qu'il « brode²⁷ ».

²⁶ Cindy Béland, « Salons et soirées mondaines au Canada français : d'un espace privé vers l'espace public », dans Pierre Rajotte (dir.), *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Séminaires ; 13 », 2001, p. 76.

²⁷ Marc Angenot, 1889, ouvr. cité, p. 547.

Les textes de Le Maître débordent de digressions. La femme de lettres interrompt son propos pour commenter ses propres mots ou réagit à ses écrits avec éclat : « mais j'oublie que c'est à ces dames que je parle²⁸ », « mais je m'égare ; j'oublie encore une fois que ce n'est pas à ces messieurs que je m'adresse²⁹ », « qu'on me pardonne cet anglicisme stupide³⁰ », « [...] et un certain nombre... j'allais écrire : un certain nombre attendent et épousent le Prince Charmant rêvé, mais il est entendu, je crois, qu'on ne l'épouse jamais³¹ », etc. L'écriture montre aussi une oralité : des interjections (« Oh ! », « Ah ! », « Eh ! mon Dieu ! », « Ma foi ! », etc.) à la ponctuation utilisée presque à l'excès (?, !, ..., etc.), en passant par l'adresse directe à la lectrice (« Car pourquoi désirons-nous être belles ou spirituelles ? Pour plaire, n'est-ce pas³² ? », « Vous vous rappelez ? Vous vous rappelez comme tout cela a fait vibrer votre petite âme³³ ») sans oublier la référence à la conversation (« J'espère que toute Canadienne française me prêterait encore une fois une oreille amie³⁴ »). La relation avec les lectrices se concrétisait puisque Le Maître allait jusqu'à répondre à la lettre d'une lectrice dans sa chronique³⁵, comme c'était d'ailleurs souvent le cas dans les pages féminines à cette époque, à la manière du « courrier du cœur³⁶ ». Plus encore, Le Maître s'adresse à ses lectrices en s'incluant dans un groupe restreint :

²⁸ Yvonne Le Maître, « Par-ci, par-là », *L'Étoile*, Lowell, 15 février 1902, p. 3. Désormais, les références aux articles de Yvonne Le Maître publiés dans *L'Étoile* seront indiquées par : YLM, le titre de l'article, *ÉT*, ainsi que la date. Puisque plusieurs articles portent le même titre, la date sera toujours précisée. Notons aussi que ces chroniques sont toutes publiées en p. 3.

²⁹ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 15 février 1902.

³⁰ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

³¹ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 22 mars 1902.

³² YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 5 avril 1902.

³³ YLM, « Il y avait une fois », *ÉT*, 10 mai 1902.

³⁴ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

³⁵ YLM, « Lettres anonymes et valentins grossiers », *ÉT*, 22 février 1902.

³⁶ Chantal Savoie, « La page féminine », art. cité, p. 125-142.

elle emploie un « nous » qui renvoie aux femmes franco-américaines³⁷ (« nous autres femmes », « vous et moi », « pour la plupart d'entre nous », « pas moi ni vous », « celle de nous », etc). Toujours dans cet esprit de proximité et de bavardage entre elle et ses lectrices, la chroniqueuse n'hésite pas à proposer des anecdotes dont elle est témoin ou dans lesquelles elle se met en scène : « Nous avons toutes rencontré l'amie qui [...] nous a signifié³⁸ », « j'ai même entendu une petite dame³⁹ », « Je fus témoin, il y a quelques temps⁴⁰ ». Ainsi, notamment par l'usage du « nous » et l'esprit de conversation, *Le Maître* en vient à peindre littéralement une petite société mondaine de salon dans ses mises en situation :

L'autre soir, nous jasions autour de la table ronde, de cette chose dont on a tant parlé [...] : l'amour. Ceux d'entre nous qui n'avaient jamais éprouvé cette passion, divine, selon les uns, pernicieuse selon les autres, y allaient un peu timidement de leur petite opinion⁴¹.

Ce type d'écriture caractérise tout à fait le style de la chronique, soit « un style mosaïque reposant sur une prédilection pour l'anecdote fictionnalisée, et davantage encore pour la conversation, le dialogue » (*LQ*, p. 242).

Dans le même ordre d'idées, ces « causeries » traitent parfois de sujets des plus banals, fréquemment associés à l'apparence physique, par exemple, la beauté d'une brune vêtue de bleu pâle⁴² ou l'art de s'habiller en agençant des couleurs⁴³. Parfois, *Le Maître* évoque aussi les questions liées à la mode ; elle fait notamment

³⁷ Il est intéressant de constater que *Le Maître* utilise le terme de « Canadiennes françaises » pour désigner ses lectrices ; or il s'agit bien là des Franco-Américaines habitant aux États-Unis. Dans son corpus plus récent – celui du *Travailleur* (1940-1954) –, elle emploie plutôt « Franco-Américains » pour nommer ses comparses.

³⁸ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 8 mars 1902.

³⁹ YLM, « Vieilles filles », *ÉT*, 15 février 1902.

⁴⁰ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 31 mai 1902.

⁴¹ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 15 mars 1902.

⁴² YLM, « Les brunes et le bleu pâle », *ÉT*, 18 janvier 1902.

⁴³ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 19 avril 1902.

valoir son opinion négative sur la « masculinisation » du costume féminin dans une de ses chroniques qui révèle les splendeurs d'une robe de mariée⁴⁴. Cet attachement à l'image de soi rappelle inévitablement la culture des apparences, qui a caractérisé l'univers mondain en France dès le XVII^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Pensons entre autres à la notion de « réputation » et à « l'art de plaire », deux enjeux omniprésents dans l'ambiance salonnaire du siècle des Lumières⁴⁵, mais surtout à ce que connut la presse de mode à cette même époque⁴⁶. Ce type de journalisme, qui prit de l'ampleur au XVIII^e siècle, mettait de l'avant des réflexions autour de la mode et, comme chez Le Maître, entretenait le paradoxe de « voir réfuter la mode dans un discours qui consacre son triomphe⁴⁷ ».

Par ailleurs, la chronique, cette forme de discours qui papillonne sur différents sujets d'un plus ou moins grand sérieux, rappelle aussi le potin, activité que les stéréotypes associent aux femmes, bien que les rumeurs et les potins soient à l'œuvre dans toute micro-société. Par son fil discontinu, ses thèmes souvent futiles et sa proximité avec la lectrice, la chronique permet une grande liberté stylistique : les lignes d'Yvonne Le Maître, par conséquent, regorgent d'ironie, d'humour et, on l'a vu, d'autoréflexivité. Pour ne donner qu'un exemple parmi tant d'autres, voici comment elle encourage les femmes à parler français :

⁴⁴ « Quand je vois ces délicieuses toilettes de femmes, qui ressemblent vaguement à des fleurs, [...] et que je regarde ensuite ces pauvres hommes dans leur raides gaines noires, je ne comprends plus du tout, du tout les récriminations de ces dames qui, non contentes de porter la culotte dans le ménage, comme elles l'ont toujours fait, la voudraient encore porter en ville. [...] Je me réserve le droit de dire que les féministes me semblent faire funestement fausse route en décrivant le costume féminin. » (YLM, « Robe de mariée », *ÉT*, 31 mai 1902.)

⁴⁵ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 91-121. Entendons par « réputation » et « art de plaire » l'élégance, la politesse et la galanterie dont les participants au salon devaient faire preuve.

⁴⁶ Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 470.

⁴⁷ Daniel Roche, *La culture*, ouvr. cité, p. 470.

De même, dans certaines familles canadiennes, on se croirait mort si on enseignait aux petits enfants d'appeler un chat un minon ou un « minou », comme vous et moi faisions quand nous étions petits. C'est un « Kitty », s'il vous plaît! Pourquoi « kitty »? On ne sait pas. Le chat, sans doute, est un quadrupède rare, dont on n'avait jamais entendu parler avant de s'en venir aux États, pays des phénomènes, et dont on ignorait totalement le nom quand on demeurait à Saint Thomas de Pierreville, comté d'Yamaska⁴⁸!

Ces propos ironiques, qui rendent captivant le corpus à l'étude, correspondent assurément à l'esthétique mondaine – bien que le niveau de langage et le thème de l'extrait plus haut soient davantage populaires qu'élitistes –, car sous la forme de traits d'esprit, de pointes ou de jeux de mots, les salons mondains encourageaient ce style « piquant ». Or cet humour est accessible à tous : par exemple les jeux de mots sont simples et les éléments de références sont souvent connus de tous, même du public peu scolarisé. D'ailleurs, ce phénomène de mondanité populaire a même commencé à se manifester en France au XX^e siècle, comme l'explique Guillaume Pinson dans son étude sur la presse mondaine française :

La presse du tournant du XX^e siècle est quant à elle animée d'une formidable tentation d'ouverture : s'adresser à un public de plus en plus large, abaisser le prix de vente et augmenter les tirages. Le secteur mondain, bien qu'il reste marginal au vu des conquêtes de la grande presse quotidienne, n'y échappe pas : il faut désormais savoir écrire de la mondanité « pour tous »⁴⁹.

Nous savons que Le Maître a voyagé à Paris dès 1905 et qu'elle entretenait sans doute dès lors une culture double – voire triple : canadienne-française, française et américaine –, et que ses consœurs canadiennes-françaises, comme Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, fréquentaient les salons français lors de

⁴⁸ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

⁴⁹ Guillaume Pinson, *Fictions du monde*, ouvr. cité, p. 331.

leur séjour à Paris pour l'Exposition universelle de 1900⁵⁰. Pour ces raisons, nous présumons que cet engouement européen pour la mondanité populaire a pu influencer, en terre franco-américaine, la chroniqueuse de la page féminine de *L'Étoile*. De plus, cette mondanité ou cette parole à la fois drôle et banale, révèle aussi en quelque sorte une désinvolture, qui n'échappe pas à l'écriture lemaïtrienne, et rappelle d'ailleurs les salons mondains français, où « l'oisiveté demeure la règle » et où « y règne [...] une certaine nonchalance⁵¹ ». De même, le salon au Canada français, s'il conviait une certaine élite plus fortunée, était loin d'être un lieu de sociabilité strict, sévère ou hautain⁵².

Il semble, au premier regard, que les chroniques lemaïtriennes de « Féminineries » adhèrent au stéréotype féminin dans sa sphère médiatique. Or ces textes renferment aussi des idées pertinentes et une pensée moderne. Effectivement, ces conversations, voire ces « papotages », existeraient, selon Marc Angenot, dans l'objectif de faire réfléchir la lectrice :

Si le discours sur les toilettes fonctionne à l'excès, à la séduction, à l'extravagance, les autres genres de la presse féminine fonctionnent à la modération et veulent que les femmes raisonnent. Il faut pour cela s'adresser à elles sous la forme pateline de la « causerie » ou des « conseils d'une vieille amie à une jeune fille⁵³ ».

Cette forme de la causerie serait donc le mode par excellence pour que les rédactrices des pages féminines au tournant du XX^e siècle conquièrent l'espace social qui est habituellement refusé aux femmes, soit celui des discours politiques. Le Maître n'échappe pas à cette règle : sous le masque de la mondanité, de la féminité

⁵⁰ Chantal Savoie, « L'Exposition universelle de Paris et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes », *Études littéraires*, Québec, automne 2004, vol. 36, n° 2, p. 20.

⁵¹ Cindy Béland, « Salons et soirées mondaines », art. cité, p. 79.

⁵² Daniel Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec : 1840-1900. Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?* [1996], cité par Cindy Béland, « Salons et soirées mondaines », art. cité, p. 86.

⁵³ Marc Angenot, *1889*, ouvr. cité, p. 1035.

et de la futilité, se cache son intention de convaincre les femmes de prendre leur place dans un projet collectif. D'ailleurs, jusque dans la deuxième moitié du XX^e siècle, l'utilisation de la forme de la conversation a été un choix des féministes québécoises revendiquant une plus grande place des femmes dans la société :

Paradoxalement, une [...] stratégie qui vise au bout du compte à changer la société, choisit de s'exprimer par le biais d'une pratique décriée et vaine : le bavardage. Elle choisit en fait et très lucidement de s'installer sur le terrain concédé depuis toujours aux femmes [...] et de s'en servir comme tremplin vers une éventuelle performance manifestaire⁵⁴.

Ainsi, le bavardage, considéré comme un contre-discours qui « prend son sens par son énonciation et non d'abord par les idées transmises⁵⁵ », s'avère essentiel à considérer dans notre analyse de corpus. En effet, une chroniqueuse qui opte pour une telle forme insiste sur la manière de dire, en d'autres termes, sur la rhétorique de son discours. Nous croyons que Le Maître utilise la causerie en toute conscience que cette forme lui permet de révéler un ethos important dans la chronique féminine.

2 – Un double ethos

Dans les lignes qui suivent, nous emploierons le terme d'ethos, renvoyant à une définition assez large d'« image de soi », et non de « posture » d'auteur, puisque, comme le fait remarquer Jérôme Meizoz, « l'ethos s'origine sur le versant discursif, alors que la posture naît d'une sociologie des conduites⁵⁶ ». Le faible

⁵⁴ Jeanne Demers et Line McMurray, « Manifester au féminin : pour une approche pragmatique de l'autre discours », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, coll. « Itinéraires féministes 1 », 1983, p. 166-167.

⁵⁵ Estelle Dansereau, « Lieu de plaisir, lieu de pouvoir : le bavardage comme contre-discours dans le roman féministe québécois », *Voix et Images*, vol. 21, n° 3, 1996, p. 431.

⁵⁶ Jérôme Meizoz, *La fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Slatkine Érudition, 2011, p. 87.

nombre d'informations sur Yvonne Le Maître et sur l'attitude ou l'opinion des agents culturels franco-américains qui étaient susceptibles d'interagir avec elle ne nous permet pas de prendre en considération ce que Le Maître laisse voir d'elle-même, soit son attitude en public, ses agissements lors des entretiens, sa tenue vestimentaire, etc⁵⁷. En réalité, la seule trace que nous avons pu recenser de l'image physique et publique d'Yvonne Le Maître se trouve dans un portrait dressé par André Thérive⁵⁸, ami proche de Marcel Dugas, lors d'une soirée à la Closerie des Lilas en 1911 :

[E]lle est littéraire et met au courant les journaux de Neuf-Yorque et de Boston des faits et gestes de notre bohème. [...] À part ça, elle parle comme une comédienne, se repaît de Nietzsche, affiche une gaieté bruyante et scandaleuse, un manque de pudeur verbale absolu. [...] Nous autres, je parle des Canadiens vulgaires, nous nous nourrissons avidement de ce spectacle. Le Prince [Paul Fort] est resté un quart d'heure à notre table. Et nous nous pûmes rengorger à notre aise de ce privilège accordé aux grands vassaux⁵⁹.

Cette description de Le Maître, réalisée quelques années après la parution des articles de « Féminineries », est révélatrice de l'extravagance de cette dernière. Peut-être nous permet-elle d'observer les textes de Le Maître en considérant qu'elle est une femme qui, par sa personnalité, sait se distinguer des autres. Quoi qu'il en soit, cette seule information, aussi intéressante soit-elle, ne peut suffire à nous faire comprendre la posture de Le Maître. Pour les mêmes raisons, étant donné que

⁵⁷ Jérôme Meizoz, *La fabrique*, ouvr. cité, p. 21.

⁵⁸ De son vrai nom Roger Puthoste, André Thérive (1891-1967) publia ses premiers textes vers 1911, dans *La Revue critique*, alors dans le sillage de *L'Action française*. Très vite, il collabora à de multiples périodiques, dont *La Nouvelle Revue française*, et devint un des critiques importants de l'entre-deux-guerres. Il fut en 1929 le successeur de Paul Souday au *Temps*. Très peu de travaux ont été consacrés à sa carrière, une des rares exceptions étant Le Roux 1987 (Benoît Le Roux, *André Thérive et ses amis pendant la grande guerre : 1914-1918*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Sorbonne, 1987, p. 24-25).

⁵⁹ Correspondance d'André Thérive [1913], cité par Benoît Le Roux, *André Thérive*, ouvr. cité, p. 24-25.

Meizoz, dans ses ouvrages sur la posture d'auteur, décline plusieurs types d'ethè, il nous sera aussi impossible de traiter de l'image de soi « *hétéro-représentée* ou construite par d'autres acteurs⁶⁰ ». Enfin, ce que Ruth Amossy nomme l'ethos « préalable⁶¹ », soit ce que le public sait déjà de l'auteur, est, dans le cas étudié, difficile à connaître, puisque les chroniques parues dans *L'Étoile* de 1902 amorcent la carrière de chroniqueuse d'Yvonne Le Maître. Cependant, la chronique de la page féminine, prescrivant d'emblée un texte subjectif, révèle nécessairement une image de l'auteure des articles, image construite par la chroniqueuse elle-même en fonction de différents objectifs.

2.1. *L'ethos de la modestie féminine*

De prime abord, Yvonne Le Maître donne à voir une image de soi qui permet de croire qu'elle partagea des points communs avec son public. Bien que nous ne sachions pas exactement quel pouvait être le niveau de scolarité du lectorat de « Féminineries », nous supposons que celui-ci est essentiellement constitué de femmes franco-américaines de la bourgeoisie ou de la petite bourgeoisie, c'est-à-dire de femmes n'appartenant pas à la très grande élite intellectuelle, mais qui ont tout de même reçu une assez bonne éducation. Dans une forme journalistique qui se veut mondaine, Le Maître se doit d'être la complice des lectrices et d'exprimer la doxa, l'opinion commune, l'idéologie « qui va de soi⁶² » pour les Canadiennes françaises des États-Unis. Cette caractéristique de l'ethos, qui marque d'ailleurs fortement la

⁶⁰ Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, p. 45.

⁶¹ Ruth Amossy, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010, p. 18.

⁶² Marc Angenot, 1889, ouvr. cité, p. 29.

chronique de la page féminine, est définie par Barthes comme le fait de « ne pas choquer, ne pas provoquer, être sympathique et entrer dans une complicité complaisante à l'égard de l'auditoire⁶³ ».

La proximité entre la chroniqueuse et ses lectrices se remarque dans l'emploi du « nous », comme on l'a vu, mais davantage encore dans la modestie dont Le Maître fait montre. En effet, elle se présente comme une femme du peuple et non une érudite : « n'étant qu'une ignorante⁶⁴ », « ma plume inhabile⁶⁵ », etc. D'ailleurs, elle explique que bien connaître la langue et acquérir quelques connaissances en lettres, comme elle l'a fait, est très accessible et simple : « lire de bons auteurs français et piocher le Bescherelle et le dictionnaire de l'Académie⁶⁶ ». Elle se compare à ses lectrices en écrivant que, si elle en a été capable, « tout le monde peut en faire autant⁶⁷ ». Un naturel se dégage donc de ses écrits rarement prétentieux, et il n'est pas étonnant de lire ce type de texte dans la page féminine, puisque, comme Lucie Desjardins le mentionne dans un article de *Tangence*, « la modestie est une valeur féminine traditionnelle⁶⁸ ». Le Maître projette donc une image d'elle-même féminine, authentique et elle donne son interprétation des choses – que ce soit positif ou non – honnêtement et en toute simplicité.

Dans le même ordre d'idées, Le Maître poursuit son discours de manière à ce que son public y aperçoive une personne comme tout le monde, d'une beauté

⁶³ Roland Barthes, « L'ancienne rhétorique », *Communications*, n° 16, 1970, p. 212.

⁶⁴ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 18 janvier 1902.

⁶⁵ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 1^{er} mars 1902.

⁶⁶ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

⁶⁷ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

⁶⁸ Lucie Desjardins, « Entre sincérité et artifice. La mise en scène de soi dans le portrait mondain », *Tangence*, n° 77, hiver 2005, p. 143-155.

« passable⁶⁹ », une « petite gens⁷⁰ » ayant un capital financier dans la moyenne (« pour qui un dollar est une grosse affaire⁷¹ »). Néanmoins, elle se présente avant tout comme *femme*. Dans l'esprit de la confiance et de la modestie sympathique, elle avoue avec franchise – et presque avec honte – ses faiblesses liées à son sexe, comme l'égoïsme des femmes, surtout lorsqu'elles charment les hommes, leur goût des appareils ou leur vanité⁷². Par exemple, Le Maître signale son affection pour certains hommes : « j'avoue en rougissant que j'adore les petits hommes⁷³ ! », « ce séduisant M. Bourassa⁷⁴ », « C'est [l']irrésistible M. Bourassa, qui nous a tant plu (je parle au nom des dames⁷⁵) », etc. La chroniqueuse se penche aussi, dans un aveu, sur les traits de caractère typiques des femmes, comme la curiosité ou la « naïve logique féminine⁷⁶ » : « Il dérive, naturellement, de la curiosité. Que voulez-vous ? On est femme ou on ne l'est pas. Je peux parler en connaissance de cause de ce défaut, parce que je l'ai, parce que je le combats et que j'y... succombe⁷⁷. » Le Maître reconnaît aussi sa trop grande passion pour la mode et la coquetterie : « Tout en ayant bien conscience de ma misère, de ma faiblesse féminine devant les rubans, les satins, les velours, ces choses si jolies⁷⁸ ». Ce discours semble rejoindre celui d'une grande partie des journalistes franco-

⁶⁹ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 5 avril 1902.

⁷⁰ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 12 avril 1902.

⁷¹ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 12 avril 1902.

⁷² YLM, « Leur côté faible », *ÉT*, 18 janvier 1902.

⁷³ YLM, « Les grands et les petits », *ÉT*, 26 avril 1902.

⁷⁴ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 18 janvier 1902.

⁷⁵ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 18 janvier 1902.

⁷⁶ YLM, « Les grands et les petits », *ÉT*, 26 avril 1902.

⁷⁷ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 15 février 1902.

⁷⁸ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 1^{er} mars 1902.

américains, du moins comme on le voit dans l'étude de Sophie Jacmin⁷⁹, soit celui qui « véhicule des opinions conservatrices attribuant à la femme les défauts de son sexe⁸⁰ ». Or ces défauts féminins, dont elle est elle-même éprise, elle ne fait pas que les énoncer, elle les dénonce :

On viendra peut-être me reprocher que j'ai moi-même un grand amour pour la toilette, et je répondrai oui, car je suis femme, et il est écrit que la femme serait faible devant le chiffon. Mais je pourrais ajouter qu'il y a mille choses au monde que j'aime mille fois mieux, que plus j'avance dans la vie, plus je vois l'inanité profonde de toute la chose, la folie d'y mettre un peu de ce temps précieux qu'on peut mettre à s'instruire, la futilité et la sottise de travailler avant tout à faire beau notre corps en négligeant notre intelligence, dont il n'est que le serviteur, sans qui il n'est qu'une misérable loque, insensible et incapable. La femme est notoirement inférieure à l'homme en intelligence. Et à qui la faute ? À dieu Chiffon qui accapare tous ses loisirs et devant qui elle sacrifie, adoratrice abjecte, depuis les temps les plus reculés⁸¹.

Si elle admet que la femme est dépendante de la mode, on peut supposer qu'elle le fait dans l'espoir, d'une part, que les femmes en prennent conscience, et d'autre part, qu'elles s'appliquent à accorder plus d'importance à l'intellect qu'à l'apparence, ou du moins, à cultiver un goût pour la mode, sans seulement s'y plier et suivre la masse.

Somme toute, les chroniques lemaîtriennes s'appuient sur le postulat d'un partage : celui de traits culturels communs entre Le Maître et ses lectrices. Elle présume non seulement avoir les mêmes qualités typiquement féminines, mais aussi les mêmes hontes et les mêmes problèmes que ses lectrices. De surcroît, Le Maître expose ces faits à travers un discours d'aveu, comme un secret révélé, puisque ses

⁷⁹ Sophie Jacmin, *La représentation de la femme dans trois journaux franco-américains (1900-1930)*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1996, 172 p.

⁸⁰ Sophie Jacmin, *La représentation de la femme*, ouvr. cité, p. 112.

⁸¹ Sophie Jacmin, *La représentation de la femme*, ouvr. cité, p. 112.

textes sont ponctués de « j'avoue », « je vais faire un tout petit aveu⁸² », « je vais vous faire une confession⁸³ », ou encore « je ne vous cache pas que⁸⁴ ». La chroniqueuse fait donc un autoportrait de femme modeste et féminine, dont la parole est une conversation sans prétention, qui, par l'aveu notamment, glisse vers l'intimité.

2.2. *L'ethos d'une femme de lettres singulière*

Parallèlement, un deuxième ethos se donne à lire dans les textes lemaîtriens de *L'Étoile*, soit l'image d'une femme qui sort de l'ordinaire. Si jusqu'ici la chroniqueuse semblait tout à fait semblable à ses lectrices et proche d'elles, elle a pourtant quelques particularités qui la distinguent de la femme franco-américaine traditionnelle. En effet, Le Maître a un statut social non traditionnel, celui du célibat, comme ce fut d'ailleurs le cas pour une grande partie des femmes travaillant dans le journalisme à l'époque⁸⁵, et elle aborde souvent avec virulence ce sujet dans ses chroniques. À cet égard, elle tente principalement d'éliminer les préjugés associés aux vieilles filles, étant elle-même victime de cette marginalisation sociale :

La petite dame avait bien le droit de préférer l'échafaud au célibat pour sa progéniture ; c'était là son affaire. Ce que je lui reproche, c'est d'avoir exprimé cette idée carnavalesque devant une aimable vieille fille, qui, comme on le pense bien, en fut blessée⁸⁶.

D'une part, la chroniqueuse use d'un discours émotif et se décrit en employant la troisième personne, donnant ainsi une image plus objective et moins personnelle,

⁸² YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 15 février 1902.

⁸³ YLM, « Les grands et les petits », *ÉT*, 26 avril 1902.

⁸⁴ YLM, « Les grands et les petits », *ÉT*, 26 avril 1902.

⁸⁵ Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, coll. « Études et documents », 1995, n° 7, p. 42-43.

⁸⁶ YLM, « Vieilles filles », *ÉT*, 15 février 1902.

voire impartiale, de la situation. De cette façon, elle rejoint la sentimentalité des femmes qui auraient pitié de cette « aimable vieille fille », afin de les convaincre d'avoir une opinion différente sur ce rôle féminin qui n'est pas celui privilégié par la société traditionnelle. D'autre part, elle propose aussi des arguments plus légers et amusants, mais qui donnent une force persuasive à son discours :

À mon goût, il vaut cent fois mieux coiffer Ste-Catherine, qui, après tout, n'est pas une sainte plus revêche qu'une autre, que de passer sa vie avec un monsieur dont l'orthographe, ou le nez, ou les opinions sur la guerre Anglo-Boer ne vous reviennent que médiocrement⁸⁷.

Ainsi, dans ces cas où Le Maître ne partage pas les mêmes opinions ou la même *doxa* que son public, elle emploie différents procédés rhétoriques – ébranlant parfois la sensibilité et d'autres fois faisant appel à l'humour ou à la raison – pour arriver à faire des lectrices de meilleures juges. En fait, si elle se distingue de ses consœurs et confrères journalistes, ce n'est pas tant par sa valorisation de l'indépendance intellectuelle de la femme, qui peut mener à la justification du célibat, mais bien par sa position de défenderesse du célibat : elle en fait une voie judicieuse pour les femmes, voire un idéal social implicite, du fait de l'autonomie relative qu'il permet.

Suivant le même esprit, notons qu'Yvonne Le Maître se positionne souvent à l'encontre d'une idée ou d'un préjugé. Par exemple, elle est contre les anglicismes, contre la littérature « trash⁸⁸ », contre certaines conceptions de la beauté (autant celle des hommes que des femmes), etc. Cette orientation « anti- » fait paraître Le Maître comme une femme ayant un goût pour le changement, une visée qui s'éloigne de

⁸⁷ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 22 mars 1902.

⁸⁸ L'expression vient de Le Maître elle-même : « Le secret de s'instruire est d'employer [notre temps] à lire de la bonne littérature et non du "trash". Entendons-nous bien : par "bonne littérature", je ne veux pas dire tout ce que les jeunes filles lisent d'ordinaire avec les yeux blanc d'extase [...]. Non, trop souvent la bonne littérature dont je parle est sacrée "ennuyeuse" par la jeune personne. » (YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 26 avril 1902.)

l'orthodoxie, du conservatisme, comme le montre « tout l'intérêt » qu'elle « trouve aux gens qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas suivi la loi ordinaire⁸⁹ ». Dans l'image de soi qu'elle dévoile ici, la marginalité s'observe dans le fait qu'elle affirme avec force ses idées.

En fait, ce qui représente l'aspect essentiel de sa singularité s'exprime dans l'action même d'écrire dans un quotidien. En effet, la situation de chroniqueuse de *Le Maître* lui confère une image de femme lettrée et cultivée. Ainsi que le formule Ruth Amossy : « comme l'auditoire, l'ethos est tributaire d'un imaginaire social et se nourrit des stéréotypes de son époque : l'image du locuteur est nécessairement en prise sur des modèles culturels⁹⁰ ». Visiblement consciente de sa position hiérarchique, *Le Maître* semble vouloir se défaire de l'image de femme de lettres qui lui est assignée d'emblée. En se faisant proche de ses lectrices, entre autres, elle fait mine de combler l'écart avec la lectrice qui peut lire mais qui ne saurait écrire une chronique ; elle le fait rhétoriquement, en prenant à témoin la communauté féminine. Or ce processus se fait nécessairement à travers l'écriture, activité par excellence de la femme de lettres. Le stéréotype de la femme cultivée est pourtant essentiel dans le discours persuasif d'une chroniqueuse, puisqu'il lui confère la légitimité d'écrire, une autorité et par le fait même, une crédibilité. Si nous revenons, par exemple, sur les articles concernant les vieilles filles, nous constatons que maintes fois *Le Maître* cite de grands auteurs et historiens français et américains pour appuyer ses propos. Ainsi, dans sa chronique « *Vieux garçons*⁹¹ », elle puise dans sa culture générale

⁸⁹ YLM, « *Vieux garçons* », *ÉT*, 17 mai 1902.

⁹⁰ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, coll. « *Cursus. Linguistique* », 2006, p. 82.

⁹¹ YLM, « *Vieux garçons* », *ÉT*, 17 mai 1902.

pour prouver que les célibataires ne sont pas des bons à rien : des poètes (Pétrarque, Camoëns, le Tasse et Pope) aux musiciens (Beethoven et Chopin), sans oublier les philosophes et les hommes de science (Gibbon, Macaulay, Humboldt et Newton). Nous supposons que les lectrices de *L'Étoile*, provenant de la petite bourgeoisie, n'ont en général pas assez de culture savante pour se permettre de critiquer ces références ; donc, elles n'ont d'autres possibilités que de croire Le Maître. Rappelons toutefois la position ambivalente que la chroniqueuse choisit d'occuper – ou du moins celle qu'elle choisit de faire croire au public qu'elle occupe –, puisque malgré l'évidence de sa grande connaissance du monde des lettres, elle se qualifie, on l'a vu, d'« ignorante ». Pour certains thèmes abordés comme le mariage, la séduction ou l'éducation des enfants, Le Maître a nécessairement besoin de changer son ethos : sur ces sujets, elle ne peut plus compter sur son image de femme lettrée pour avoir une crédibilité. En effet, n'étant pas mariée et n'ayant pas d'enfant, elle doit, pour légitimer son droit à s'exprimer sur ces intérêts spécifiques aux femmes franco-américaines, miser sur la proximité qu'elle entretient avec son public. En somme, l'écriture de Le Maître révèle un ethos double : celui qui, distancié du public, lui confère une autorité et celui qui, près des lectrices, lui attire la sympathie, la « bienveillance⁹² ». Les deux ethè se contredisent et se complètent tout en soutenant l'argumentaire. En effet, c'est précisément l'oscillation constante entre ces deux ethè qui permet à Le Maître de persuader en toute légitimité d'un projet social dans une sphère close et très particulière, celle de la page féminine de *L'Étoile*.

⁹² Ruth Amossy, *La présentation de soi*, ouvr. cité, p. 21.

3 – Un projet collectif dans la sphère féminine

Yvonne Le Maître cherche, comme les rédactrices de pages féminines qui ont fondé leur propre périodique, à dépasser le champ des intérêts féminins, et, en contexte franco-américain, elle incite les femmes d'une part à soutenir la cause nationale de la survivance et d'autre part à prendre place en tant que femmes dans leur société, comme dans l'article « L'Alliance française⁹³ ». Elle mise sur les domaines « féminins » comme la famille, la langue et l'éducation pour impliquer la femme dans le progrès social, un peu à l'image des suffragistes nord-américaines : « la demande d'inclusion des femmes au politique est faite au nom du rôle social particulier des femmes (comme éducatrices, mères, etc⁹⁴.) ». Le droit vote des femmes a été instauré grâce à leur fonction au sein de la société, ou autrement dit, « pour services rendus à la patrie [...] et non pas en vertu de droits égaux des femmes⁹⁵ ». Ce type de propos rejoindrait à un certain niveau le féminisme bourgeois, « amalgame d'un féminisme chrétien, social et juridico-politique⁹⁶ », qui était pratiqué au Canada français à partir de 1907, année de fondation de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, association ayant fortement contribué à l'émancipation des femmes.

Le Maître traite de la façon d'agir en société, comme de l'instruction, de la prise de parole et de la connaissance de l'Homme et de soi-même. En effet, à l'instar des moralistes, Le Maître tente avant tout de conscientiser son public, de le mettre en

⁹³ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

⁹⁴ Yolande Cohen, « Chronologie d'une émancipation. Questions féministes sur la citoyenneté des femmes », *Globe : Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Université McGill, vol. 3, n° 2, 2000, p. 52.

⁹⁵ Yolande Cohen, « Chronologie », art. cité, p. 51.

⁹⁶ Yolande Cohen, « Chronologie », art. cité, p. 50.

garde face à l'hypocrisie humaine : en citant notamment Jules Le Maître, Francisque Sarcey et La Rochefoucauld⁹⁷, elle traite, sous le prétexte de la bienséance et du savoir-vivre, du pouvoir des paroles, des images de soi et des comportements humains. Elle apprend à ses lectrices ce qu'est « l'art de plaire » et montre qu'il n'est qu'illusion : « Le secret de plaire aux messieurs ne serait donc pas de leur parler avec esprit, mais bien de les écouter avec esprit, c'est-à-dire en leur laissant voir, ou en leur faisant croire, qu'ils nous intéressent énormément⁹⁸. » En fait, elle procède littéralement à une éducation des femmes ; elle veut les former, dans le sillage d'un projet d'instruction populaire et global qui caractérise le début du XX^e siècle. Par ailleurs, Le Maître désire tant que les femmes agissent, qu'elle en fait la sollicitation auprès de ses lectrices. Effectivement, la chroniqueuse termine plusieurs articles sur le mode de l'impératif présent : « Parlons donc français! », « Instruisons-nous! », « Donnons! », « Respectons-les, aimons-les », « Apprenons donc à coudre », « Faites apprendre le français », etc. Ce mode verbal, toujours conjugué à la première personne du pluriel, teinte ses lignes d'une sorte d'urgence ou du moins d'un sérieux à ne pas ignorer, faisant contraste avec la légèreté mondaine qui caractérise par ailleurs son écriture.

Ainsi, une grande partie des articles dans « Féminineries » sont consacrés à corriger les erreurs de langage, comme les nombreux anglicismes intégrés dans la langue au quotidien, ou à éliminer les préjugés négatifs envers un français correctement employé. Exploitant sa crédibilité de femme de lettres, elle encourage, par exemple, les femmes faisant partie de l'Alliance française, organisation de

⁹⁷ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 29 mars 1902.

⁹⁸ YLM, « Leur côté faible », *ÉT*, 18 janvier 1902.

promotion du fait français en Amérique, d'instaurer un club littéraire féminin à Lowell. Selon Le Maître, les femmes, ayant conscience des enjeux politiques dans leur propre espace social, ont le pouvoir et le devoir de faire partager une langue française de qualité à leurs enfants et de préserver les traditions canadiennes-françaises :

Je ne veux pas dire que je m'ennuie, seule de femme, dans l'Alliance [française]; mais ce sont ces messieurs qui s'ennuient et qui, connaissant la très grande influence que peut exercer la femme dans la famille, dans le monde, sur ce chapitre du français, me prient de faire appel aux Canadiennes-françaises [*sic*] au nom de la belle langue des aïeux, qu'il s'agit de faire aimer⁹⁹.

Soulignons également que cette idée d'inclure les femmes dans une organisation sociale encourageant le français est aussi proposée par les femmes de lettres au Canada français, comme Françoise, qui écrit, dans la même année : « Quand les femmes seront membres actifs de la Société du Parler français au Canada, j'aurai infiniment de joie à souscrire humblement ma cotisation annuelle¹⁰⁰ ». Le Maître veut que les femmes prennent la parole, et elle décrie le mutisme obligé de la femme, en écrivant sinistrement qu'« il [...] suffit d'être jolie et de se taire pour devenir tout de suite la coqueluche de la gent barbue¹⁰¹ ». On pourrait croire que cette aspiration à donner la parole aux femmes traduit une pensée féministe, mais au contraire l'attitude de Le Maître est ambiguë face aux enjeux féministes, notamment en ce qui a trait aux rôles attribués aux femmes. À maintes reprises, elle exprime une pensée plutôt traditionnelle sur ce sujet. Elle concède d'emblée le rôle traditionnel

⁹⁹ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

¹⁰⁰ Françoise, pseudonyme de Robertine Barry, « Bloc-notes », *Le Journal de Françoise*, vol. 1, n° 14, 11 octobre 1902, p. 168.

¹⁰¹ YLM, « Le caractère révélé par la langue », *ÉT*, 15 mars 1902.

de mère ménagère à la femme, tout en réservant à l'homme le champ politique et financier :

Avant le baptême, vous voyez la maman et la marraine en conciliabule animé, délibérant sur cette grave question : comment allons-nous l'appeler ? Tandis que le papa et le parrain parlent tranquillement politique dans quelque coin¹⁰².

Elle ne cherche pas à convaincre les femmes d'investir les places réservées aux hommes, mais bien de prendre leur place dans leur propre sphère, où elles ont « le champ libre¹⁰³ », où elles peuvent changer les choses. Ici, en l'occurrence, les femmes ont le devoir d'attribuer des prénoms d'origine canadienne-française à leurs nouveau-nés pour perpétuer une identité nationale franco-américaine.

La chroniqueuse a un avis tout aussi ambigu sur les conditions féminines d'ailleurs. En effet, elle traite, dans une série de trois textes, des femmes d'Orient, soit des Chinoises, des Persanes et des Turques, débutant ses articles en décrivant les mœurs orientales et déplorant l'état de servilité des femmes face aux hommes. Dominées, les Orientales se consacrent bien souvent à leur entretien physique plutôt qu'au développement de leur intellect. Si Le Maître trouve aberrant cette condition d'infériorité, elle termine pourtant ses trois chroniques en affirmant qu'il doit en aller ainsi :

[Les femmes turques] gardent leur ignorance et leurs pantalons bouffants [...] et continuent à se préoccuper avant tout d'être jolies femmes, comme ont fait toutes les Turques depuis des siècles. Et c'est peut-être tout aussi bien comme cela¹⁰⁴.

¹⁰² YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 25 janvier 1902.

¹⁰³ YLM, « Par-ci, par-là », *ÉT*, 25 janvier 1902.

¹⁰⁴ YLM, « Femmes d'Orient – La femme turque », *ÉT*, 3 mai 1902.

La chroniqueuse ajoute même « Que les féministes se le disent¹⁰⁵ ! » en concluant un de ses articles. En somme, même si Le Maître laisse les lectrices sur un ton de refus de changement féministe, elle ne valorise pas pleinement les conditions de vie de ces femmes orientales, parfois en totale soumission aux hommes :

Pas féministes pour un sou, ces bons Turcs ! Ce n'est même pas poli pour un Turc, la femme étant un être si au-dessous de l'homme et de si piètre importance, de s'informer à un ami de la santé de sa femme, ou de la lui mentionner en aucune façon¹⁰⁶.

Or, si la chroniqueuse prend la peine de traiter de cet « ailleurs », ne serait-ce pas pour faire sentir aux Franco-Américaines que leur propre condition est en réalité satisfaisante ? En effet, la comparaison avec ces femmes console l'Occidentale : « remercions le ciel de n'être pas Chinoise¹⁰⁷ ». Le Maître veut-elle aussi, dans une autre mesure, faire prendre conscience aux lectrices de *L'Étoile* qu'elles ont un accès à l'instruction, notamment par la littérature et les ouvrages de référence de langue française, dont elles doivent profiter ? Enfin, bien que nous y voyions une prise de position plus ou moins féministe, l'acte même d'affirmer qu'il existe des différences ailleurs et qu'il y a eu et qu'il y a encore des possibilités de changements sociaux en Occident, permet de prendre la mesure de la nuance et de la complexité de son message. On peut aussi supposer que Le Maître n'avait pas une liberté de parole complète : une chroniqueuse qui s'affirmerait ouvertement ou implicitement comme une féministe aurait pu perdre rapidement son emploi. Alors, même si Le Maître avait été une féministe, il nous est impossible, avec les informations que nous détenons, de le confirmer, car possiblement les contraintes étaient telles qu'elles

¹⁰⁵ YLM, « Femmes d'Orient – La Chinoise aux petits pieds », *ÉT*, 8 février 1902.

¹⁰⁶ YLM, « Femmes d'Orient – La femme turque », *ÉT*, 3 mai 1902.

¹⁰⁷ YLM, « Femmes d'Orient – La Chinoise aux petits pieds », *ÉT*, 8 février 1902.

l'empêchaient de franchir le pas, lors de sa première année de rédaction. Ajoutons aussi que le féminisme, à cette époque, était davantage anglo-saxon, américain et britannique que français ou canadien-français¹⁰⁸.

En conclusion, cette volonté de faire participer les femmes aux projets de l'ensemble de la population canadienne-française prouve que les chroniqueuses questionnaient la société, en faisaient un objet d'écriture et de débat au sein même de leurs pages féminines. À travers ce média propice à réfléchir sur soi et dans un discours « genré », *Le Maître* vise davantage de crédibilité pour ses écrits qui s'affichent publiquement comme une parole féminine. La chronique, devenant autoréférentielle par la féminité et la mondanité qui se discute par et pour elle-même, est un lieu de réflexion qui peut paraître anodin et léger au premier abord, mais qui permet à la fois une évolution de la pensée sur la société et une transformation quotidienne d'une opinion qui se façonne sous les yeux des lectrices. En se faisant à la fois complice et différente, humble et érudite, féministe et traditionnelle, *Le Maître* construit un discours qui ne peut que plaire à toutes les lectrices : celui d'une amie, dont il est pourtant souvent impossible de savoir la position ou l'opinion exactes. Tel est le cas aussi pour une autre chroniqueuse, la Canadienne française Henriette Dessaulles, aussi connue sous le pseudonyme de Fadette, qui, selon Chantal Savoie, tient un « discours modéré, ni trop conservateur, ni trop progressiste, sur les grandes questions de son époque », et qui « se veut à la fois rassembleuse pour les

¹⁰⁸ Pensons notamment au droit de vote des femmes au Québec, plus tardif qu'aux États-Unis ou au Canada anglais, ainsi qu'à la « vague féministe » des années 1980. (Yolande Cohen, « Chronologie », art. cité, p. 44.)

femmes, et rassurante pour les idéologues de garde qui scrutent ses écrits¹⁰⁹ ». Également plongée dans un entre-deux constant, Le Maître fait preuve d'une marginalité sur plusieurs aspects personnels et sociaux, mais prône néanmoins, on l'a vu, les valeurs traditionnelles de la culture canadienne-française dans un but de renforcer l'identité nationale, de contribuer au projet de la survivance franco-américaine. Cette ambivalence est constamment présente dans sa carrière et elle sera aussi, on le verra dans les prochains chapitres, redéployée sur différents niveaux. Si Le Maître se trouve tiraillée entre deux éthè, l'un plaisant et consensuel et l'autre contradictoire et peu orthodoxe, elle choisit tout de même de publier dans un journal qui constitue lui-même une *doxa* : *L'Étoile* n'est pas un quotidien révolutionnaire, ni même contestataire. Pour cette raison, l'ethos de la modestie est dominant dans ce corpus de 1902. La présence simultanée d'une seconde image, marginale, crée alors un déphasage et un certain déplacement de l'image féminine. Nul doute que la remise en question de certains stéréotypes, plus ou moins nette et présentée avec beaucoup d'humour et de jeu de langage, et la tentative d'amener les femmes à participer à une réflexion au-delà de la sphère féminine précisément au sein d'une page féminine a permis à Le Maître, alors en début de carrière, d'investir par la suite différentes formes journalistiques, tout en respectant son écriture singulière, à la fois mondaine, subjective et ambiguë.

¹⁰⁹ Chantal Savoie, « “Moins de dentelles, plus de psychologie” et une heure à soi : les *lettres* de Fadette et la chronique féminine au tournant du XX^e siècle », dans Denis Saint-Jacques (dir.), *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*, Québec, Nota bene, coll. « Les Cahiers du CRELiQ », 2003, p. 195.

CHAPITRE II : LES RUBRIQUES JOURNALISTIQUES DE LE MAÎTRE DANS *LE TRAVAILLEUR* (1940-1954)

Une chronique, c'est du verre soufflé, un paragraphe de libellule sur l'épaisseur du calendrier, une tache d'encre qui aurait une âme, une jolie chiquenaude de mots, [...] un bouquet de lieux communs passés au tamis [...]. Et c'est bien autre chose encore¹.

Le premier chapitre de ce mémoire a permis de constater qu'Yvonne Le Maître, par l'image auctoriale qu'elle projette à travers ses écrits, c'est-à-dire son ethos, se situe au confluent de deux positions. Il nous reste cependant à voir comment et sur quels plans cette situation d'ambivalence se déploie à l'intérieur du corpus lemaîtrien. Ce deuxième chapitre explore pour ce faire la façon dont Le Maître fait preuve d'ambivalence sur le plan générique, entre autres par les rubriques journalistiques qu'elle exploite et déconstruit. Le médium du journal a cette particularité de forcer les journalistes à s'exercer à de multiples types d'articles, possédant chacun sa spécificité. En conséquence, il nous permet d'observer l'écriture d'Yvonne Le Maître sous plusieurs angles formels. En l'occurrence, nous nous pencherons sur ses articles du *Travailleur*, lesquels offrent un corpus ample et hautement significatif.

1– *Le Travailleur* et les articles d'Yvonne Le Maître : un aperçu

1.1. *Le Travailleur de Worcester* (1931-1978)

Afin de bien situer *Le Travailleur* dans son contexte, il faut rappeler quelques grands traits de l'histoire du journalisme. La presse traditionnelle française, presse

¹ Léon-Paul Fargue, préface à Gérard Bauer, *Les Billets de Guermantes*, tiré d'Alain Rey et Danièle Morvan (dir.), *Dictionnaire culturel*, Paris, Le Robert, 2005, vol. 1, p. 1539.

d'opinion, partisane, intellectuelle et souvent artisanale², a été influencée, dès la fin du XIX^e siècle, par le phénomène anglo-saxon du journalisme d'information, surnommé « nouveau journalisme » et qui s'est développé dans les années 1880³. Tournée vers le rendement, la publicité, le scandale, le leitmotiv « facts, facts, facts⁴ », cette nouvelle presse a marginalisé celle que la France avait connue jusque-là. Émile Zola, comme bien d'autres, a contesté cette nouvelle façon de faire du journalisme, selon lui : « L'information a transformé le journalisme, tué les grands articles, tué la critique littéraire, donné chaque jour plus de place aux dépêches, aux nouvelles, grandes ou petites, aux procès-verbaux des reporters et des interviewers⁵. » Cette culture journalistique aux origines anglaises, baptisée « information-opium » par Pierre Godin⁶, a également changé la nature de la presse francophone au Canada, qui, au XIX^e siècle, était, comme en France, composée majoritairement de journaux d'opinion⁷. Dès lors, au tournant du siècle, celle-ci a « privilégi[é] le fait sur le commentaire, la chose vue sur la parole, l'information sur l'opinion, le *scoop* sur le feuilleton et le reportage sur la chronique⁸ ». Or, si la redéfinition du journalisme et la professionnalisation du métier même de journaliste

² Marie-Ève Thériault, « Vies drôles et “scalps de puce”. Des microformes dans les quotidiens à la Belle Époque », *Études françaises*, vol. 44, n° 3, 2008, p. 57.

³ Jean de Bonville, « Le “nouveau journalisme” américain et la presse québécoise à la fin du XIX^e siècle », dans Florian Sauvageau (dir.), *Variations sur l'influence culturelle américaine*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1999, p. 73.

⁴ Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, 3^e éd., Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2009, p. 10.

⁵ Émile Zola, cité dans Francis Balle, « Presse : mythes et réalités de la liberté de la presse », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 mai 2013, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/presse-mythes-et-realites-de-la-liberte-de-la-presse/>

⁶ Pierre Godin, « Du journal d'opinion à l'information-opium », dans Éric Leroux (dir.), *1870 : Du journalisme d'opinion à la presse de masse. La production industrielle de l'information*, Montréal, Petit Musée de l'impression, 2010, p. 127

⁷ Pierre Godin, *La lutte pour l'information. Histoire de la presse écrite au Québec*, Montréal, Le jour Éditeur, coll. « Les idées du Jour », 1981, p. 7.

⁸ Marie-Ève Thériault, « Vies drôles », art. cité, p. 57.

et de critique⁹ ont modifié la presse au Canada français, il en est autrement des périodiques francophones de la Nouvelle-Angleterre. Effectivement, jusqu'au milieu du XX^e siècle, le journalisme franco-américain, à l'instar des journaux traditionnels français, a toujours été axé vers la transmission d'une idéologie et d'une opinion partisane, bien souvent relatives aux questions de survivance ethnique et d'identité collective¹⁰. Nous pourrions néanmoins poser l'hypothèse que *Le Travailleur*, un peu à la manière des Franco-Américains, à la croisée de deux cultures, oscillait entre le journalisme américain, le « news-gathering¹¹ », et le journalisme français, où le style littéraire et la réflexion¹² sont mis à l'honneur. Bien qu'on remarque, à travers l'étude que propose ce présent chapitre, que le journalisme de tradition française y soit nettement privilégié, principalement parce que *Le Travailleur* est d'abord une presse d'idées, on ne peut nier l'influence sur l'hebdomadaire d'une presse de nouvelles et de faits d'actualité. Ce tiraillement, autre forme de l'ambivalence au cœur de notre analyse, se retrouve dans les articles de *Le Maître* : prise entre les faits objectifs et le style littéraire, *Le Maître* est écartelée entre deux cultures journalistiques.

Le Travailleur, publié tous les jeudis, d'un nombre de pages variant de quatre à une douzaine, a vu le jour en 1931 pour ne s'éteindre que 47 ans plus tard, en 1978. Fondé par Wilfrid Beaulieu, il appartenait à « une presse militante, une presse d'opinion et d'idées, fidèle au principe de survivance française et catholique¹³ ».

⁹ Richard Dubois, *La page critique*, Anjou, Fides, 1994, p. 37.

¹⁰ Robert-B. Perreault, « Survol », art. cité, p. 9-34. Quelques titres révélateurs de journaux en font foi : *L'Indépendant*, *L'Opinion publique*, *L'Avenir national*, *La Tribune*, *La Liberté*, etc.

¹¹ Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, ouvr. cité, p. 14.

¹² Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, ouvr. cité, p. 12.

¹³ Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain. Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal,

Selon Janine Thériault, le nom de l'hebdomadaire a été choisi en hommage au journal politique du même nom ayant existé de 1874 à 1886 et dont le fondateur, Ferdinand Gagnon, est considéré comme un des acteurs principaux du journalisme franco-américain (*SJ*, p. 5). D'après Armand-B. Chartier¹⁴, Wilfrid Beaulieu, influencé notamment par les idées de Lionel Groulx et de Charles Maurras, était un fervent défenseur de la langue française, de la religion catholique et des traditions canadiennes-françaises et dirigeait un journal à l'image de ses convictions. L'historien qualifie d'ailleurs le journal de « porte-parole de la survivance en Nouvelle-Angleterre¹⁵ ». Si *Le Maître*, pour sa part, ne défendait pas avec autant d'ardeur cette idéologie, elle faisait tout de même avancer la cause des Franco-Américains à sa façon :

Alors que le patron du *Travailleur*, Wilfrid Beaulieu, bagarreur né, lutte pour la survivance, déplore nos pertes, exhorte, supplie, rugit, Yvonne Le Maître préfère insister sur les réalisations, les réussites, les temps forts, sans toutefois jamais nier le dépérissement de nos forces vives. (*YLM*, p. 123)

Beaulieu lançait des attaques virulentes contre les « assimilateurs » aux débuts de son journal, reprochant aux Franco-Américains de se laisser assimiler (*WB*, p. 54). Dans les faits, les francophones de la Nouvelle-Angleterre développèrent une certaine « loyauté » envers les États-Unis bien avant les années 1930, faisant moins référence à l'ancienne patrie, sans pour autant la renier, qu'à leur situation actuelle

1994, p. 5. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *SJ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

¹⁴ Armand-B. Chartier, « Wilfrid Beaulieu. L'homme et l'œuvre », dans Claire Quintal (dir.), *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, ouvr. cité, p. 50-80. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *WB*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

¹⁵ Armand-B. Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*, Québec, Éditions Septentrion, 1991, p. 234.

en territoire américain, ainsi qu'à leur avenir en tant que citoyens de ce pays¹⁶. L'exemple de Rosaire Dion-Lévesque illustre bien cette position, puisque, d'après Janet Lee Shideler, ce poète amoureux du Canada français, qui exprimait avec passion la nécessité de préserver la langue des ancêtres, manifestait en même temps une admiration pour son pays d'accueil et jurait « allégeance au drapeau étoilé¹⁷ ». Jean-Claude Bertrand suggère même que le journalisme franco-américain, dès les années 1930, faisait rayonner des valeurs conservatrices qui n'étaient plus celles de la majeure partie de la population franco-américaine, surtout prolétaire :

[...] l'idéologie de la Survivance ne les concernait plus ou du moins plus autant que par le passé ; à la solidarité ethnique se substituait [...] une solidarité de classe. Mais la presse franco-américaine ne prit nullement en compte cette évolution, et son immobilisme forcené contribua à l'élargissement progressif du fossé existant entre les élites et le reste (l'immense majorité) de la population franco-américaine¹⁸.

Notamment à cause de cet affaiblissement généralisé du sentiment de survivance ethnique et de la compétition entretenue avec les journaux anglo-américains – qui présentaient entre autres plus de variété –, *Le Travailleur*, comme la plupart des journaux de la langue française aux États-Unis de la première moitié du XX^e siècle, a été victime de plusieurs difficultés financières, particulièrement après la crise économique de 1929¹⁹. D'ailleurs, les journalistes étaient aussi dans une situation pécuniaire précaire. Or ces obstacles n'ont pas empêché le journal de

¹⁶ Janet Lee Shideler, *Exode et littérature franco-américaine (1860-1930)*, mémoire de maîtrise, Université McGill, 1983, p. 77-78.

¹⁷ Janet Lee Shideler, *Exode*, ouvr. cité, p. 114.

¹⁸ Claude-Jean Bertrand et Francis Bordat, *Les médias français aux États-Unis*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « Univers anglo-américain », 1994, p. 132.

¹⁹ Robert-B. Perreault, « Survol », art. cité, p. 22. Notons aussi que l'« affaire *Sentinelle* », une querelle nationale sur la question des droits principalement religieux des Franco-Américains, issue de l'affrontement entre deux journaux, *La Sentinelle* et *La Tribune*, qui a littéralement divisé l'élite franco-américaine en deux camps, n'a pas joué en faveur des journaux d'opinions franco-américains prônant la survivance.

« se hisser au rang des publications de haut niveau intellectuel » (*SJ*, p. 132), dans les années 1947-1949, et d'être qualifié de « très sérieux » (*SJ*, p. 140) et « de très haute tenue » (*YLM*, p. 113) par des historiens. En effet, en dépit de son nom, il était composé davantage à l'attention des gens de l'élite que des ouvriers (*SJ*, p. 50). Mais ses articles, « très souvent polémiques » et provoquant « soit [l']éloge ou [le] blâme » (*SJ*, p. 50), montraient l'« intention didactique » (*WB*, p. 63) du journal, sa volonté d'instruire la population par le biais de propos idéologiques questionnant la population sur son propre sort et commentant les enjeux principalement français.

À sa lecture, on constate que ce « journal catholique et conservateur » (*WB*, p. 63) traitait tant des faits locaux que des événements internationaux. D'ailleurs, Beaulieu, à la fois nationaliste et gaulliste, aurait, selon Rumilly²⁰, publié durant la guerre au sein du *Travailleur* davantage d'articles relatifs aux questions françaises que franco-américaines, dont certains textes de la Résistance (*WB*, p. 63). Thériault va aussi dans ce sens, en mentionnant que vers 1946, « à part les écrits d'Yvonne Le Maître et la biographie de Louis Dantin par le docteur Gabriel Nadeau, les chroniques essentiellement franco-américaines qui caractérisaient le *Travailleur* d'avant-guerre sont pratiquement disparues » (*SJ*, p. 123). Néanmoins, *Le Travailleur*, tout au long de son existence, a contribué de façon significative à la diffusion et à la reconnaissance de maintes œuvres littéraires franco-américaines et canadiennes-françaises, sans compter que les collaborateurs du journal ont grandement influencé les idées et les lettres françaises en Amérique. Les femmes journalistes, écrivaines ou poètes, ont acquis, à l'époque, un plus grand espace de

²⁰ Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, p. 531.

rédaction, comparativement aux tendances du début du siècle, puisque, outre des journalistes de renom tels Adolphe Robert et Antoine Jacob, plusieurs femmes de lettres, par exemple Corinne Rocheleau-Rouleau, Hermance Morin et Maximilienne Tétrault²¹, ont également œuvré au *Travailleur*.

Ce journal constitue une partie cruciale de la carrière de Le Maître, car non seulement elle y a travaillé pendant près de 14 ans, mais aussi elle a fait usage, dans ce périodique, de presque toutes les formes journalistiques possibles. Comme l'explique Marie-Ève Thérienty, « le journal est conçu comme un lieu authentique de la polyphonie » (*LQ*, p. 62). Passant des histoires drôles aux critiques littéraires, et aux chroniques de guerre, Le Maître a fait paraître des articles mêlant plusieurs voix, tons et styles. La pratique d'autant de formes à l'intérieur d'un seul hebdomadaire confirme la polyvalence scripturaire de Le Maître. Effectivement, si son discours est éparpillé et désordonné – même les titres sont évocateurs : « Glanes bibliographiques », « Aux quatre vents », « Des mots... des choses... des bêtes » –, il démontre aussi une incohérence, une instabilité, voire une frivolité assumée. À travers ce déferlement d'opinions, comment s'assurer de leur point d'ancrage réel ? Le nombre important d'idées différentes, parfois même contradictoires, et expliquées en très peu de lignes, génère inévitablement un flou quand vient le temps d'étudier ces textes :

Le fil crée le mythe et la sécurité [...]. Par contre, la brisure, le morcelé, l'atomisé de l'imprimé dirigeant immanquablement vers l'angoissant du relatif, vers le nivelé du probable, vers la non-solution et son fragmenté. Chacun puise ce qu'il peut dans ce monde de

²¹ Cette femme de lettres très appréciée du *Travailleur* y publiait ses souvenirs autobiographiques de jeunesse (*WB*, p. 67).

l'imprimé où la publicité pour les saucisses, le tabac ou les autos côtoie les guerres, les assassinats²² [...].

La presse, multiforme, appelle une lecture à plusieurs niveaux, et nous avons dû nous concentrer évidemment sur quelques aspects des textes, pour parvenir à rendre compte de cette « mosaïque bigarrée du monde²³ ». Cette dispersion peut aussi se révéler une force ; en effet, ce discours hétérogène assure la légitimité de *Le Maître au sein du Travailleur*. Pour en arriver à rédiger des chroniques tous azimuts et dont certaines dépassent les catégories du journalisme traditionnel – les histoires drôles entre autres –, *Le Maître* a dû se tailler une place de choix dans le journal en développant son autorité, nonobstant sa position personnelle très singulière. En effet, peu de journalistes, et encore moins de femmes, ont réussi à devenir responsables d'autant de rubriques, toutes rémunérées. Pour gagner un tel espace de liberté et de pouvoir, *Le Maître* s'est servie de ses seuls atouts : la maîtrise des langues, des formes et des discours.

1.2. Une classification du corpus

Pour examiner le corpus des articles de *Le Maître au Travailleur*, dans cette « cacophonie²⁴ » journalistique, nous nous sommes basée sur les critères de la « rubricité », c'est-à-dire la démarcation spatiale dans l'espace du journal (le marquage par des titres, une régularité spécifique, des signes typographiques récurrents, etc.), sur des critères thématiques et enfin sur des critères énonciatifs, ce qui nous a permis de distinguer trois grandes tendances formelles : celle de la critique, celle de la chronique d'informations et celle de la chronique.

²² Patrick Imbert, *L'objectivité de la presse. Le 4^e pouvoir en otage*, LaSalle, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec », 1989, p. 52.

²³ Patrick Imbert, *L'objectivité de la presse*, ouvr. cité, p. 52.

²⁴ Patrick Imbert, *L'objectivité de la presse*, ouvr. cité, p. 52.

Facilement identifiable par sa mise en page, la critique – littéraire dans la plupart des cas, mais parfois culturelle – constitue un ensemble de textes important quantitativement et qualitativement au sein du corpus lemaîtreien. Bien qu'il nous soit impossible de savoir si Le Maître avait été contrainte ou non d'être en charge des critiques littéraires, nous constatons que des premières années au journal de Worcester jusqu'à la fin de sa vie, ce fut sa forme de prédilection. Quoiqu'elle ne rédige plus officiellement de rubriques de critiques à partir de la moitié des années 1940 pour se consacrer davantage aux chroniques, sa passion pour la littérature s'exprime encore dans la correspondance qu'elle entretient avec Wilfrid Beaulieu après 1946²⁵. De plus, elle parvient à publier des commentaires sur les ouvrages, de façon détournée ; par exemple, dans un article du 15 mai 1947 qui résume divers événements, Le Maître encense une étude sur la littérature franco-américaine de Sœur Marie-Carmel Therriault en « adress[ant] [s]es chaudes félicitations à l'auteure²⁶ ». Son accès à la critique littéraire est certainement dû au fait que la journaliste a su avoir, pour reprendre les mots de Chartier, « un jugement sûr et le courage de ses convictions [même si] ses convictions n'étaient pas toujours celles de la majorité » (YLM, p. 116). En 1942, année où Le Maître est la plus prolifique en critiques²⁷, elle crée des rubriques d'articles, sous les titres de « En bouquinerie », « Mettez vos lunettes », « La vie merveilleuse des livres », etc. Comme la longueur

²⁵ La plus ancienne lettre que nous avons pu trouver dans la correspondance de Le Maître et Beaulieu – composée de plus d'une centaine de pages et située au fonds Wilfrid Beaulieu, à la Boston Public Library –, daterait de 1946, mais il est possible de croire qu'elle entretenait un échange épistolaire avec le patron du *Travailleur* bien avant cette date.

²⁶ Yvonne Le Maître, « Événements », *Le Travailleur*, Worcester, 15 mai 1947, p. 1. Désormais, les références aux articles d'Yvonne Le Maître publiés dans *Le Travailleur* seront indiquées par : YLM, le titre de l'article, *TR*, la date, ainsi que la page. Puisque plusieurs articles portent le même titre, la date sera toujours précisée.

²⁷ C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les extraits de cette section sont, pour la plupart, tirés de l'année 1942.

du texte varie d'une critique à l'autre, Le Maître donne son avis sur un, quatre ou même huit livres, et les œuvres qu'elle se plaît à juger sont de nature diverse, sans oublier qu'elle publie aussi des résumés de livres, sans en faire de critique. Elle touche à une variété de genres (romans, livres d'humour, traités scientifiques, contes pour enfants, essais politiques, conférences publiées, poésies, revues, etc.) provenant généralement du Canada français ou de France, mais quelques fois d'ailleurs, comme d'Allemagne, particulièrement en temps de guerre. Cependant, à quelques reprises, la critique traite dans un même article d'œuvres moins hétéroclites, ciblant un genre ou un thème en particulier, comme dans « Propos de théâtre²⁸ » ou dans « Ces dames s'en mêlent²⁹ », un article dans lequel elle s'arrête aux œuvres écrites par des femmes ou s'adressant à celles-ci. De Gabrielle Roy à Charles Péguy en passant par Jack Kerouac et Germaine Guèvremont, elle lève son chapeau à la plupart des auteurs dont elle analyse les écrits. Cependant, la femme de lettres se permet quelquefois des critiques assassines et, selon ses propos tirés de sa correspondance avec Marcel Dugas³⁰, une de ses pires « cruautés », « d'une perfection qui [l']enchante », aura été celle accordée à *Vers l'idéal*, un recueil de poèmes de Juliana Rousseau : « Quelqu'un a peut-être dit à mademoiselle Juliana Rousseau qu'elle était poète. Ce n'a pu être que mademoiselle Juliana Rousseau³¹. » Notons aussi qu'elle a conscience que ces propos ne sont pas toujours encenseurs, comme elle l'explique dans cet extrait traitant des mémoires d'Antoine Clément, un

²⁸ YLM, « Propos de théâtre », *TR*, 3 septembre 1942, p. 1-2.

²⁹ YLM, « Ces dames s'en mêlent », *TR*, 24 septembre 1942, p. 1-4.

³⁰ Yvonne Le Maître, Lettres à Marcel Dugas, « Lowell 10 avril », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [1943], f. 2. Désormais, les références aux lettres d'Yvonne Le Maître adressées à Marcel Dugas seront indiquées par : YLM, LMD, « Début de la lettre », la date et la page.

³¹ YLM, « Ces dames s'en mêlent », *TR*, 24 septembre 1942, p. 1.

journaliste franco-américain : « Chose certaine, c'est qu'aucun confrère ne sera frit à l'huile là-dedans, comme il arriverait si je l'écrivais, par exemple³². » Mais si Le Maître juge défavorablement une œuvre, elle va, dans la grande majorité des cas, trouver malgré tout quelques points positifs à lui associer. En effet, elle reporte les faiblesses des œuvres – elle n'aime ni le « style vaseux³³ », ni le langage faux, trop soutenu pour les personnages qui l'utilisent³⁴, ni ce qui « n'apporte rien de neuf³⁵ », ni la « futil[ité des] histoires d'amourettes³⁶ » –, mais sans pour autant en oublier les qualités littéraires. Le Maître apprécie les textes qui dégagent sensibilité ou délicatesse, et souligne cet aspect surtout lorsqu'il s'applique aux ouvrages d'allure plus austère, dont le sujet est souvent lourd et complexe. Elle aime également les romans qui regorgent d'aventures et d'action et, en général, la littérature qui fait preuve d'originalité, une littérature vivante. Par exemple, elle explicite son expérience de lecture du *Roman d'un lâche* de Dekobra, en usant de la métaphore d'un duel physique entre elle et le récit : « Nous voici en pur Dekobra, en plein cinéma. Vérité, vraisemblance – vétilles que tout cela ! Il s'agit de vous *knockouter*. Sitôt remis sur pied, vous êtes reflanqué à terre, ébloui de mille chandelles, par un nouveau *K.O.* S'il vous faut "quelque chose qui se mène," voilà votre tartine³⁷. »

Le deuxième grand ensemble du corpus de Le Maître au *Travailleur* est celui des « chroniques d'informations », qui ont pour objectif d'informer les lecteurs sur de petits faits de la communauté. Il nous semble impossible de qualifier ces articles

³² YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 12 février 1942, p. 1.

³³ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 26 mars 1942, p. 1.

³⁴ YLM, « Roman théâtre histoire », *TR*, 29 décembre 1942, p. 6.

³⁵ YLM, « Roman théâtre histoire », *TR*, 29 décembre 1942, p. 6.

³⁶ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 26 mars 1942, p. 3.

³⁷ YLM, « Trois romans de guerre », *TR*, 16 juillet 1942, p. 4. Les italiques sont de Le Maître.

de véritables « nouvelles » journalistiques, puisqu'on y retrouve toujours des signes d'un jugement personnel. À partir de 1942, elle rédige des chroniques de guerre, aux titres variés, comme « Les nôtres et la guerre³⁸ », « C'est la guerre³⁹ ! », « Grandeurs et gaietés de la guerre⁴⁰ » ou encore, en 1944, « Les Francos à l'armée⁴¹ ». Même typographiquement, ces articles évoquent la multiplicité, puisque la plupart sont scindés en petites parties par trois astérisques centrés, suivis d'un sous-titre. Sur un ton informatif et objectif, *Le Maître* traite des événements ponctuels qu'entraîne la guerre, en s'en tenant au milieu franco-américain : mort d'un soldat, promotions et succès d'officiers, biographie d'un abbé de Fall River s'impliquant dans la guerre, remise d'une « étoile d'or » aux mères de familles franco-américaines ayant perdu un ou des fils lors du conflit, etc. Parfois, les parties de chroniques sont des listes de noms : des marins disparus en mer⁴², des familles franco-américaines ayant trois, quatre et même cinq enfants dans les troupes, en passant par les 22 Allard qui se battent pour la patrie⁴³. Ici et là, cependant, *Le Maître* traite d'anecdotes plus légères, renvoyant, par exemple, à une chanson d'amour composée par un soldat ou encore aux villes de Fall River et de Lowell, qui sont « classées les deux premiers paradis des vieilles filles dans l'État⁴⁴ » à cause du nombre croissant d'hommes enrôlés. La journaliste a également publié un grand nombre de textes abordant les actualités du milieu franco-américain traitant, par exemple, d'une famille qui fut éprouvée par l'armée, du record d'ancienneté d'une sœur religieuse, des familles qui

³⁸ YLM, « Les nôtres et la guerre », *TR*, 9 avril 1942, p. 1-2.

³⁹ YLM, « C'est la guerre ! », *TR*, 28 mai 1942, p. 1-2.

⁴⁰ YLM, « Grandeurs et gaietés de la guerre », *TR*, 9 juillet 1942, p. 1-3.

⁴¹ YLM, « Les Francos à l'armée », *TR*, 1^{er} oct. 1942, p. 1-3.

⁴² YLM, « C'est la guerre ! », *TR*, 28 mai 1942, p. 1.

⁴³ YLM, « Je suis la jeunesse et la force ! Je suis l'homme ! Ô peuple, je suis ton armée ! », *TR*, 1^{er} juin 1944, p. 1.

⁴⁴ YLM, « C'est la guerre ! », *TR*, 28 mai 1942, p. 2.

changent de noms pour s'intégrer aux « Yankees », du poète Paul Morin qui s'est cassé une jambe, des mariages, des hommages, des démissions, etc. Notons par ailleurs que Le Maître, lors de son mandat au *Lowell Courier-Citizen* (portant d'abord le titre *Lowell Morning Citizen*), tenait dès 1905 une rubrique très semblable sur les faits sociaux locaux, appelée « French American News of Interest ». Même si *Le Travailleur* consacre plusieurs pages aux nouvelles françaises et canadiennes-françaises et est alors « tout le contraire d'un journal local⁴⁵ », il y présente en partie, du moins dans les chroniques lemaîtriennes, ce type d'information qui caractérise la presse locale. Le Maître a également rédigé des chroniques d'actualités franco-américaines dont les thèmes sont strictement en lien avec la culture communautaire : conférences, concerts, publications récentes, numéros spéciaux de revues, anniversaires littéraires, etc. L'espace journalistique irrégulier de ces chroniques peut aller du petit papier au coin d'une page annonçant le succès d'une chanteuse à la chronique-reportage faite de nombreux et denses paragraphes à propos d'un seul événement culturel.

Le corpus se compose enfin d'articles ayant une liberté de « rubricité », de thème et d'énonciation fortement assumée. Ce sont ceux correspondant à la définition habituelle de chronique, texte qui, rappelons-le, « [traite] de tout et de rien » et n'a « aucun compte à rendre à personne, si ce n'est qu'à son public⁴⁶ ». Toutefois, leur originalité oblige à les rapprocher de la fiction. En effet, comment définir la forme de « Fête des mères : le 10 mai⁴⁷ », un dialogue ponctué de

⁴⁵ Armand-B. Chartier, *Histoire des Francos-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*, ouvr. cité, p. 234.

⁴⁶ Kenneth Landry, « L'essai ou la prose d'idées », art. cité, p. 49.

⁴⁷ YLM, « Fête des mères : le 10 mai », *TR*, 30 avril 1942, p. 1.

didascalies, révélant l'histoire de deux femmes apprenant le décès d'un soldat qui leur était proche ? Ou encore de « Saint Pierre et *Le Travailleur*⁴⁸ », relatant avec fantaisie la visite saugrenue du gardien des portes du paradis à l'imprimerie du journal, celui-ci désirant payer sa cotisation en personne ? Ces fictions demeurent plutôt rares dans la multitude des chroniques de Le Maître et une autre forme, plus imposante quantitativement dans le corpus et publiée davantage en 1947, réclame une observation particulière : les anecdotes et les plaisanteries en rafale, souvent publiées sous le titre « Des mots... des mots... des mots...⁴⁹ ». Ces histoires, du fait qu'elles sont très courtes et très nombreuses, nous contraignant à constamment remettre en contexte le corpus et parfois le comique de l'anecdote, lié intrinsèquement à l'époque et à l'espace, est difficilement saisissable par les lecteurs du XXI^e siècle : « Qu'il s'agisse de mot d'esprit ou d'image, la rapide péremption de certains thèmes élimine le sel des meilleures trouvailles. Ainsi en va-t-il de plaisanteries, dessins de presse ou caricatures, qui nécessitent après un délai souvent bref d'être expliqués et replacés dans leurs contextes⁵⁰. » On constate tout de même aisément que ces histoires drôles, quelquefois inspirées de faits d'actualités, et d'autres fois de faits des plus banals, ont comme principal objectif de faire sourire le lecteur. Par exemple, le personnage de Bubu, enfant dont la candeur donne place à de savoureuses réponses en classe, réapparaît fréquemment dans ces chroniques : « L'instituteur : Quand Archimède est sorti du bain en s'écriant "Eureka ! J'ai

⁴⁸ YLM, « Saint Pierre et *Le Travailleur* », *TR*, 26 février 1942, p. 1.

⁴⁹ Et d'autres variantes : « Des hommes... des choses... des mots... » « Des choses, des mots... » « Des mots... des choses... des faits... », etc.

⁵⁰ Nelly Feuerhahn, « La dérision, une violence politiquement correcte », dans Arnaud Mercier (dir.), *Dérision - contestation*, Paris, CNRS éditions, coll. « Hermès ; 29 », 2001, p. 188.

trouvé !”, que voulait-il dire ? Bubu : Le savon⁵¹ ! » Des maximes, des pointes ou des mots d’esprit, ayant une portée plus érudite, comme « La diplomatie est l’art de permettre aux gens de faire vos quatre volontés », s’ajoutent à la liste des formes brèves et des micro-textes qui constitue cette catégorie du corpus. Par ailleurs, presque à tout coup, l’origine de la plaisanterie ou la raison pour laquelle celle-ci se retrouve dans le journal est occultée⁵². Bref, ces articles se composent surtout de mots d’humour reproduits l’un à la suite de l’autre et sans transition ni préambule, hormis un sous-titre souligné ou quelques astérisques en guise de séparation de l’espace journalistique.

2 – Une déconstruction des formes sérieuses

Avec ce corpus, on peut comprendre en quoi Le Maître est au seuil de deux écritures : l’une qui appelle davantage de crédibilité, de rigueur, de sérieux et l’autre qui embrasse davantage l’amusant, le futile, le divertissant. Cette tension, qui lui confère une posture ambivalente, se constate dans la façon dont elle s’empare, par un jeu de contamination, des formes journalistiques. Elle y parvient en intégrant à tous ses types d’articles, de la « nouvelle journalistique » à la critique littéraire, les spécificités des chroniques, et notamment la liberté de ton. De ce fait, cette déconstruction des formes se remarque principalement à travers trois aspects : le coq-à-l’âne et le multiple, le rapport à l’érudition et au populaire, et la relation entre fictionnalité et factualité.

⁵¹ YLM, « Des mots... des mots... des mots... », *TR*, 5 juin 1947, p. 4.

⁵² Très rarement, on peut y voir l’origine. Par exemple : « Sur un seul point, dit Henry L. Mencken, les hommes et les femmes s’accordent parfaitement : ils se méfient également des femmes. » Notons que Mencken était le directeur du *Smart Set*. (YLM, « Des mots... des mots... des mots... », *TR*, 5 juin 1947, p. 4.)

2.1. *Le coq-à-l'âne et le multiple*

Chartier, dans son article consacré à *Le Maître*, décrit avec justesse que « la méthode [de *Le Maître*] étant celle du coq-à-l'âne, l'imprévisible surgit sans cesse dans ses colonnes et l'inédit voisine avec l'inattendu » (*YLM*, p. 119). Si, au *Travailleur*, cette femme de lettres a touché à tout, usant de plusieurs formes et tons, elle a surtout abordé une importante variété de thèmes. Des histoires personnelles aux enjeux politiques mondiaux en passant par les drames familiaux et les récits mettant en scène saint Pierre, la diversité des sujets abordés est une des particularités de la chronique. Toutefois, sachant que le journal de Worcester se veut intellectuel et sérieux, il est possible de se demander si réunir autant de matière à travers un même espace journalistique peut nuire à la crédibilité de la chroniqueuse et de l'hebdomadaire. Surtout, considérant que *Le Maître* a inséré le coq-à-l'âne dans toutes les formes journalistiques touchées, ce dernier met-il en danger le caractère sérieux du journal ?

L'effet de multiplicité que les textes dégagent passe à la fois par les thèmes et par le mélange des discours, car, toutes formes journalistiques confondues, la plupart des articles de *Le Maître* présentent plus d'un type de discours. Autrement dit, chaque sous-partie de chronique possède son propre sujet et sa propre façon de le traiter. L'hétérogénéité des textes est davantage visible dans ce qui s'apparente aux « chroniques de guerre », car si le thème de la guerre est fortement connoté – tragédie, mort, violence, ou encore courage, honneur, fierté, etc. – et appelle un certain type de discours, les textes qui s'éloignent de ces attentes paraissent encore plus étranges au sein d'une telle rubrique. Par exemple, *Le Maître* écrit sur une note

comique un dialogue entre un grand-père, ayant été responsable du rationnement de sucre à Bristol, et son petit-fils :

- Pépère, vous avez-t-y défendu le Corrégor, vous ?
- Défendu le Corré – ! Moi ! Écoute, mon vieux ! J'ai défendu Fall River, ton beau Fall River, mon beau Fall River, notre beau Fall River. Voilà ce que j'ai défendu, dans la bataille de la Tarte aux Pommes et de la Poutine au Riz !
- Du riz ? C'est des Japonais, comme ça, qu'avez-vous rossés ?
- Des Japos – ? Écoute, mon homme ! C'était ta mémère, c'étaient les Dames de Ste-Anne, les Enfants de Marie, les Anciennes de l'Académie ! Si ton pépère est encore là, c'est qu'il n'était pas un type ordinaire, je ne te dis que ça ! Car ce n'était pas du sucre, cette affaire de sucre. Une dame voulait une carte pour son petit chien, qui adore le sucre. Une autre en voulait une pour son vieil oncle, qui est à l'asile dans le Rhode Island : elle lui envoie de la *tire* ! Enfin, si tu as encore ton *sugar-daddy* de pépère, tu peux en être fier. Ce n'est pas la faute des ménagères du comté de Bristol⁵³ !

Rien, dans les lignes précédant cet extrait, ne laisse voir l'origine de ce dialogue : est-ce un discours rapporté, ou créé de toutes pièces par Le Maître ? Une chose est sûre : que la chroniqueuse publie un tel texte dans sa chronique de guerre est assurément la trace d'une parole personnelle et humoristique qui s'immisce dans une nouvelle journalistique, puisque le journaliste, à tout le moins, choisit les anecdotes de son article. Néanmoins, ce qui attire l'attention dans ces chroniques est précisément le chevauchement des deux types de discours, c'est-à-dire qu'on ne lit pas séparément deux discours différents. Au contraire, ces parties s'entrecroisent pour créer une alternance presque constante entre grave/léger, événement tragique/anecdote joyeuse, mort/vie, sphère privée/sphère publique, etc. La petite histoire du sucre reproduite ci-haut est immédiatement suivie d'une « liste officielle

⁵³ YLM, « C'est la guerre ! », *TR*, 28 mai 1942, p. 1. Les italiques sont de Le Maître.

des marins américains disparus⁵⁴ » et cet exemple, parmi tant d'autres, est une séquence où l'opposition comique/tragique est indéniable. Or ce discours multiple et ces changements brusques de sujets ont pour résultat de brouiller la position de la chroniqueuse. En ne faisant qu'effleurer les propos et en s'éparpillant d'un récit à l'autre, d'une information à une autre, *Le Maître* adopte une écriture kaléidoscopique rassemblant, dans l'éclatement des tons, des couleurs multiples. Elle développe différentes voix et, par le fait même, différents ethè, différentes opinions et différentes rhétoriques, en plus de les mêler aux discours rapportés ou aux citations, ce qui aboutit à un magma discursif, un agglomérat d'idées.

En outre, puisque *Le Maître* passait rapidement d'un sujet à un autre, elle écrivait des textes très brefs, particulièrement dans ses chroniques « Des mots, des mots, des mots... ». Ce collage de petits voire de minuscules paragraphes rappelle les « chroniquettes » des journaux français de la fin du XIX^e siècle, tels que *Le Journal*, *Le Gil Blas* ou *L'Écho de Paris*, amalgamant des microformes pour en faire un succès⁵⁵. Marie-Ève Thérienty les nomme aussi « scalps de puces », soit des « formes elliptiques, souvent énigmatiques », dont le « caractère lacunaire apparaît par exemple à travers le blanc qui traverse les petits dialogues [...], espaces vierges qui contrastent avec la typographie extrêmement pleine du journal⁵⁶ ». Les histoires drôles qu'a rédigées *Le Maître* varient en longueur et plusieurs d'entre elles ne font qu'une ou deux lignes, comme celles citées plus haut, et accentuent ainsi l'effet de multiplicité. En vérité, cette forme d'écriture est également à rapprocher de celle des

⁵⁴ YLM, « C'est la guerre ! », *TR*, 28 mai 1942, p. 1.

⁵⁵ Marie-Ève Thérienty, « Vies drôles et "scalps de puce" », art. cité, p. 58-59.

⁵⁶ Marie-Ève Thérienty, « Vies drôles et "scalps de puce" », art. cité, p. 60.

almanachs populaires⁵⁷, sorte de « livre de vie⁵⁸ », « encyclopédie populaire et en même temps livre d'utilisation courante⁵⁹ » dressant un bilan annuel. Laïques et « foncièrement composites » (LA, p. 48), les almanachs ont connu un succès important au Canada français jusque dans les années 1940. Ces recueils renfermaient entre autres une section « variétés » (LA, p. 61) comportant des bons mots, des histoires drôles, des énigmes et des maximes qui représentaient, selon Hans-Jürgen Lüsebrink⁶⁰, des fictions littéraires, « à cheval entre l'écriture et les pratiques de la communication orale » (LA, p. 56), spécificité facilitant la lecture et la mémorisation du petit texte. Or, installés dans la quotidienneté, le vécu, mais aussi le divertissement, les almanachs, tout comme les petites chroniques d'Yvonne Le Maître, étaient aussi constitués de textes informatifs. Tant les textes d'information que les micro-textes de la section « variétés » formaient un ensemble de propos, séparés et différents, mais qui, en bout de ligne, avait comme principale visée de regrouper les lecteurs.

Le dernier almanach traditionnel de large diffusion au Québec, l'*Almanach de la langue française* des années 1916 à 1939, mit l'accent sur l'étroite interrelation entre l'identité culturelle transmise par l'almanach et celle de son lectorat, constituant ainsi la conscience d'une communauté culturelle et linguistique renforcée par le support de l'imprimé. (LA, p. 52)

⁵⁷ Notons par ailleurs que Le Maître elle-même est avide de ces ouvrages : « Vous me direz que j'ai des goûts pompiers, mais je me délecte aux almanachs et souverainement, parmi eux, à l'*Almanach du Peuple* [...], un bouquin farci de vertus sociales. » (YLM, « L'Almanach du Peuple de la Librairie Beauchemin », TR, 29 décembre 1942, p. 1).

⁵⁸ Hans-Jürgen Lüsebrink, « La littérature des almanachs. Réflexions sur l'anthropologie du fait littéraire », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 61. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle LA, suivi de la page, et placée entre parenthèses dans le corps du texte.

⁵⁹ Hans-Jürgen Lüsebrink, « L'interculturalité dans la culture médiatique au Canada francophone prémoderne, XIX^e-début XX^e siècle. L'exemple des almanachs canadiens-français », dans Jean Morency et coll. (dir.), *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2005, p. 129.

⁶⁰ Voir aussi Hans-Jürgen Lüsebrink, « *Le livre aimé du peuple* : les almanachs québécois, de 1777 à nos jours », Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », 2014, 422 p.

En effet, toutes les petites parties des articles lemaîtriens, bien qu'elles semblent de prime abord disparates, ont en commun de traiter de sujets relatifs à la communauté franco-américaine et à son identité.

Le Maître, en alliant plusieurs discours et en jouant sur la diversité de thèmes au sein d'un même article, pourrait sembler aller en tous sens, n'avoir pas de rigueur et ainsi perdre son autorité de journaliste. Or l'utilisation d'une telle méthode d'écriture, qu'elle soit commandée par le journal ou volontaire de la part de la chroniqueuse, a sans doute motivé le succès de Le Maître dans les pages de l'hebdomadaire, à l'instar de la popularité des almanachs ou des « chroniquettes ». En effet, puisque la technique du coq-à-l'âne ne s'arrête jamais sur un propos en le développant longuement, elle crée un rythme de lecture rapide, divertissant et elle allège le journal, y compris typographiquement. Donc non seulement Le Maître montre sa volonté de plaire à ses lecteurs en employant une telle forme d'écriture, mais aussi elle montre qu'elle se rapproche d'eux, notamment par les référents culturels qui lient tous ses micro-récits. Comme la chroniqueuse doit transmettre beaucoup d'informations, elle crée un mélange de discours, en entrecoupant son texte d'idées accrocheuses et plaisantes, pour ne pas tomber dans la monotonie de la redondance ou de la surabondance d'informations de même nature. Autrement dit, le coq-à-l'âne et le multiple ont bien leur pertinence dans les pages du *Travailleur* : ils apportent à la fois la crédibilité des informations objectives, un effet d'affirmation culturelle franco-américaine, le plaisir de la légèreté et une légitimité « littéraire » via la maîtrise du style. Le multiple apparaît surtout comme un outil rhétorique qui permet de susciter une connivence avec le lecteur grâce à une lecture plus légère et

la transmission efficace des informations, tout en attirant l'attention sur des voix et des idées variées. Il manifeste enfin la singularité de l'humour et du talent de Le Maître.

2.2. Le populaire et l'érudit

En maniant les formes journalistiques à sa guise, Le Maître confronte les visions et notamment, elle fait se côtoyer, dans le même espace, celui de la critique, le populaire (ou le commun, le banal) et l'érudit. Plus encore, elle fait dialoguer ces deux modes de communication, l'un rattaché au peuple, à la masse, et l'autre à un microcosme de lettrés. Ceci ébranle la distinction et la hiérarchie des formes journalistiques puisque, avec sa critique, elle rend la connaissance littéraire et érudite facile d'accès et qu'elle prend à contre-courant la chronique d'informations en y insérant le potin, le banal et le local.

2.2.1. La critique

Afin de comprendre comment et pourquoi Le Maître s'approprie la forme de la critique journalistique, il faut d'abord savoir quelles sont les attentes discursives de cette forme et comment elle se définit. Non seulement certains chercheurs, dont Gabriel Ringlet⁶¹, s'interrogent pour savoir si la critique constitue un genre journalistique, mais plusieurs autres emploient tour à tour « critique » et « chronique littéraire » pour désigner le même texte. Sans définition claire et univoque, donc, la critique littéraire, ou plus largement culturelle, est d'abord une « oscillation entre description et évaluation des textes⁶² ». Le métier de critique a été professionnalisé

⁶¹ Gabriel Ringlet et coll., *La puce et les lions*, Bruxelles, De Boeck Universitaires, 1988, p. 9.

⁶² Jérôme Roger, *La critique littéraire*, Paris, Dunod, coll. « Les Topos. Lettres », 1997, p. 11.

au Canada français dans la première partie du XX^e siècle⁶³ et plus particulièrement entre les années 1920 et 1940, on assiste à un tournant dans la pratique de la critique. Sans compter les apports de Camille Roy et Louis Dantin, maints écrivains s'adonnent à la critique à cette époque, dont Henri d'Arles, Marcel Dugas, Albert Dandurand, Albert Pelletier et Alfred DesRochers. Selon Pierre Hébert, ceux-ci auraient « contribué, à leur manière, à cet “âge de la critique” caractérisé soit par une nouvelle objectivité davantage attentive au texte, soit par la conscience du moi dans l'appréciation des œuvres et dans l'expression du discours critique⁶⁴ ».

La profession de critique comporte sa part de responsabilités puisque, en tant que médiateur entre l'auteur, l'œuvre et le public, le critique agit comme conseiller (envers le public) et comme juge (envers l'auteur). En effet, la crédibilité du critique lui confère une autorité et une légitimité, essentielle notamment pour les femmes de lettres désirant prendre plus de place dans le milieu du journalisme. Chantal Savoie nous apprend d'ailleurs, en se référant aux pages féminines, que dès le tournant du siècle, c'est par le biais des conseils littéraires, présents principalement dans les chroniques féminines ou les réponses aux lettres du public, que les femmes journalistes ont pu acquérir davantage d'autorité sociale, puisque, dès lors, au lieu de demander conseil au curé, « on accordait [aux chroniqueuses] le droit de nous renseigner [...] dans un rôle qui s'apparente à celui de la bibliothécaire⁶⁵ ».

La forme de la critique, telle qu'illustrée dans notre corpus, s'oppose à la critique savante, universitaire ou scientifique. Qualifiée de « journalistique », « non-

⁶³ Richard Dubois, *La page critique*, ouvr. cité, p. 37.

⁶⁴ Pierre Hébert, « Présentation », *Voix et Images*, vol. 17, n° 2, hiver 1992, p. 167.

⁶⁵ Chantal Savoie, « La page féminine », art. cité, p. 132.

savante » ou « mondaine⁶⁶ », la critique doit toutefois, pour paraître crédible, argumenter selon certains paramètres objectifs ; malgré cela, parce qu'elle s'adresse à la masse plutôt qu'à des initiés, elle doit trouver un équilibre entre la vulgarisation et la spécialisation de son discours⁶⁷. Dans le cas du *Travailleur*, la critique était lue par une partie de la population instruite, certes, mais le journal n'est tout de même pas un périodique spécialisé, dont les propos seraient de niveau universitaire. La critique journalistique est réalisée sur le vif, au sein d'une publication périodique, c'est-à-dire dans le cadre d'une écriture à fortes contraintes temporelles. Cette forme journalistique se décline donc en plusieurs variantes et, « malgré ses règles et son éthique⁶⁸ », la critique, particulièrement la critique mondaine, peut aussi se rapprocher de la définition de la chronique, puisqu'elle fait transparaître elle aussi la personnalité de l'auteur ; le choix des ouvrages analysés, par exemple, dépend considérablement des goûts littéraires du critique.

Michel Charles a publié un ouvrage sur « les discours sur les discours » (*AS*, p. 68) qui compare la rhétorique, soit une critique professionnelle, spécialisée, transmettant un savoir et des connaissances théoriques ; le commentaire, soit une critique professionnelle, mais dépendante de l'œuvre critiquée – elle prend la forme de question-réponse et d'échange intertextuel avec le texte commenté (*AS*, p. 69-78) – et écrite par un commentateur-auteur ; et la critique mondaine, non-professionnelle et fondée sur « un plaisir ou un déplaisir » (*AS*, p. 27), qui transmet

⁶⁶ Notamment par Michel Charles, *L'arbre et la source*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1985, 331 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *AS*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

⁶⁷ Frédéric Antoine et coll., *Écrire au quotidien. Du communiqué de presse au nouveau reportage* [1987], Bruxelles, Vie ouvrière, 1995, p. 117.

⁶⁸ Michèle Martin, *Victor Barbeau, pionnier de la critique culturelle journalistique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 200.

une expérience d'une lecture individuelle. Nous situons la critique de Le Maître à mi-chemin entre le commentaire et la critique mondaine. En effet, le commentaire est un texte professionnel qui, selon Charles, représente « l'idée d'un apprentissage » (AS, p. 41), contrairement à la critique mondaine, qui, ni démonstrative ni argumentative, qualifie seulement les œuvres. Hormis ce but pédagogique que nous retrouvons dans les pages du *Travailleur* sous la plume de la chroniqueuse, le corpus se rapproche beaucoup de la « critique mondaine » de Charles, puisque notamment, elle fait voir une lecture personnelle, plus anarchique et plus fragmentée qu'une lecture d'érudition, comme la rhétorique ou le commentaire (AS, p. 107-108). L'auteur affirme que la critique journalistique ou mondaine, travaillant « à chaud » son matériel, la littérature contemporaine, doit arriver, paradoxalement, à « décrire rigoureusement ce désordre de la lecture courante » (AS, p. 108). Ainsi, l'opinion personnelle, la digression à la première personne et la liberté d'écriture, qui sont par ailleurs des particularités de la chronique, entrent dans la définition de la critique mondaine et concordent avec celles de Le Maître. Albert Thibaudet distinguait aussi en 1930 trois types de critiques : la critique spontanée, la critique professionnelle et la critique d'écrivains. La première, qui passe par la conversation ou les journaux, est une critique des goûts du jour et sa fonction est « d'entretenir autour des livres, ce courant, cette fraîcheur, cette respiration, cette atmosphère du moderne⁶⁹ [...] ». La deuxième, réalisée par des professeurs dans le but d'enseigner, est organisée, triée et instituée et la dernière, quant à elle, est faite par des créateurs et « tourne bientôt à l'esthétique générale⁷⁰ ». Le Maître se situe de plein pied dans une critique

⁶⁹ Albert Thibaudet, *Physiologie de la critique* [1930], Paris, Librairie Nizet, 1962, p. 30.

⁷⁰ Albert Thibaudet, *Physiologie de la critique*, ouvr. cité, p. 119.

actuelle, journalistique et spontanée, mais offre tout de même des réflexions d'ordre plus général, grâce à son discours particulier et son travail du texte. Si elle se positionne contre le savoir prétentieux et pour une subjectivité du plaisir, elle lutte toujours entre le commentaire ou le jugement sur le livre et la parole libre, la sienne.

Cette dimension importante créée grâce à la personnalité du critique contribue à la vie littéraire, étant donné que la critique journalistique prend forme dans l'époque ultra-contemporaine des œuvres publiées. Todorov estime que « la critique ne doit, ne peut même, se limiter à parler des livres ; à son tour, elle se prononce toujours sur la vie [...] elle est aussi quête de vérité et de valeurs⁷¹ ». La critique mondaine ou spontanée ou journalistique est donc digne d'être étudiée et prise au sérieux, puisque, comme le rappelle Michel Charles, elle est, parmi les discours secondaires, à la fois « la plus “superficielle” et la plus pertinente » (AS, p. 81) pour connaître la vie littéraire. Cette union de superficialité et de pertinence, que l'on pourrait aussi nommer union de popularité (au sens de banalité, frivolité et légèreté) et d'érudition (au sens de savoir, science, voire lourdeur), est exactement ce qui définit les critiques lemaîtreiennes.

Tout d'abord, ce à quoi Le Maître semble porter le plus d'admiration, ou du moins ce dont elle traite avec le plus de passion, reste sans doute l'humour et l'ironie, auxquels elle recourt elle-même, et l'opinion qui ébranle l'orthodoxie. Le Maître mentionne, par exemple, concernant Ringuet et sa « verve ironique », qu'elle « adore ce professeur farceur⁷² » et qu'elle « ne s'ennuie pas » à lire les textes des Clercs de Saint-Viateur, écrits dans un style « frondeur comme tout », où « les coups

⁷¹ Tzvetan Todorov, *Critique de la critique* [1984], cité par Jérôme Roger, *La critique littéraire*, ouvr. cité, p. 97.

⁷² YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 9 juillet 1942, p. 2.

de rapière ne manquent pas » et à travers lesquels on pratique « une critique aiguë⁷³ ». À notre sens, les félicitations associées aux textes déconcertants et railleurs, voire cyniques, participent de la position de Le Maître que nous avons décrite au premier chapitre. En insistant sur le caractère subjectif et critique de ces œuvres, autrement dit la désinvolture et la légèreté du texte ou encore l'opinion tranchée, elle dévoile sa propre position : en usant elle-même de l'humour et de l'ironie, elle se situe hors de la tradition, de l'attendu. Par ailleurs, elle reproche à la littérature canadienne-française d'être trop traditionnelle, grave, et de manquer de cette originalité marquée par le dérisoire et le commentaire mordant : « une ironie frondeuse et un humour sceptique, choses dont ne sont pas farcies les lettres canadiennes⁷⁴[...]. » Néanmoins, elle n'arrive pas à comprendre ce qui force les écrivains canadiens-français ou franco-américains à user de ce style sérieux et en parle comme d'une habitude culturelle intrinsèquement liée aux origines françaises de ces sociétés : « Voilà bien le grand mystère ethnique et littéraire de l'Amérique du Nord : le respect de la gravité *en soi*, comme si c'était une vertu, par des fils de Français, en leurs écrits⁷⁵. » Elle déplore également la trop petite place accordée à la littérature franco-américaine dans les études littéraires nord-américaines de langue française. À propos du recueil intitulé *Les biographies françaises d'Amérique*, Le Maître se plaint de l'absence de biographies d'écrivains des États-Unis. Ces diverses observations sur la littérature sont autant de preuves que Le Maître utilise la critique

⁷³ Les quatre citations sur *Les Carnets Viatoriens*, périodique des Clercs de Saint-Viateur, sont tirées de YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 16 avril 1942, p. 4.

⁷⁴ YLM, « Quelques romans du jour », *TR*, 18 février 1943, p. 3.

⁷⁵ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 16 avril 1942, p. 1. Les italiques sont de Le Maître.

d'œuvres pour questionner plus largement le peuple français d'Amérique et les idéologies qui le traversent.

Le Maître, même en proposant une évaluation précise et affirmée, s'engage somme toute dans un discours relativiste : son jugement très nuancé prend en compte plusieurs facteurs. En d'autres termes, Le Maître ne se veut pas une critique acerbe, qui abat le potentiel d'un auteur, ni une critique qui favorise certains de ses amis écrivains. Fidèle à elle-même, elle ne prétend pas détenir la vérité sur tout et ainsi, elle décrit simplement le contenu de l'œuvre en mentionnant ce qu'elle apprécie et ce qu'elle apprécie moins. Par ailleurs, sa critique présente un vocabulaire modeste et peu technique, usant de qualificatifs tels que « charmant », « joli », « touchant », « attachant », etc. Ces termes à valeur positive servent à personnaliser l'œuvre, la rendant à la fois plus attrayante et plus concrète, simple, familière. Ainsi, Le Maître évite et refuse même de faire paraître une critique aux tendances savantes, voire prétentieuses. D'ailleurs, elle indique à Wilfrid Beaulieu dans une lettre de 1951 qu'elle déteste ce type de critique :

Faire lire la critique, faire lire le livre. Trop de critiques écrivent surtout pour étaler leur science supérieure. Laissez-moi rire ! Rien ne se défait soi-même comme d'étaler, au détriment d'un auteur, sa propre science de know-better. Ce que le lecteur veut savoir à propos d'un romancier, ce n'est pas qu'à la lumière de l'érudition transcendante du critique, il ne vaut pas Dostoïevski. Le lecteur veut savoir ce que ça dit⁷⁶.

Les critiques de Le Maître ne se restreignent pas à traiter de la littérature, elles abordent aussi des ouvrages de tous genres, dont les traités scientifiques, entretenant un rapport pédagogique avec le public. Elle propose de nuancer le préjugé selon lequel les sciences complexes seraient réservées aux initiés : sans

⁷⁶ YLM, LWB, « Lowell, samedi », [1951], f. 2. Les soulignements sont de Le Maître.

vulgariser les connaissances pour les transmettre au public, elle va tout de même insister sur l'accessibilité du savoir. En effet, la critique constate que l'ouvrage qu'elle juge, aussi complexe soit-il, peut être accessible à tout le monde, puisqu'elle met l'accent sur une dimension autre que théorique, par exemple la dimension poétique ou humoristique que le lecteur ne soupçonne pas dans cette sorte d'ouvrage. Nathalie Piégay-Gros affirme que l'érudition a depuis longtemps été critiquée par les écrivains, de Victor Hugo à Marcel Proust, notamment parce qu'elle empêchait la liberté et l'imagination⁷⁷. Le Maître, si elle ne conteste pas littéralement le stéréotype des érudits, « solitaires ou excentriques⁷⁸ » enfermés dans « une pratique besogneuse sans envergure [et] asociale⁷⁹ », tente néanmoins de relever les traces de création et d'imagination dans les ouvrages d'érudition afin d'encourager le lecteur à se mêler de culture savante.

Ainsi l'auteur, savant biologiste, directeur du Jardin des Plantes de Montréal, en son avant-propos. Mais voilà bien joli style, direz-vous, chez un biologiste, c'est-à-dire un homme à chromosomes, à alléomorphes et gynandromorphes ; à zygotes, homozygotes et hétérozygotes ; à blépharoptoses, à achondroplasiques hypophysaires, à télangiectasies thrombasthéniques. Précisément, précisément ! Voilà pourquoi *L'hérédité et l'homme*, malgré l'énorme cargaison technique de son auteur, est plein d'agrément. M. Rousseau écrit parfois comme un poète, parfois comme un humoriste ayant toujours, *up his sleeve*, quelque amusante saillie à produire au bon moment. Il ne néglige guère, certes, le côté technique ; ni les chartes, diagrammes, équations et autre chinoiserie savantes ; quand on est biologiste, il faut bien, n'est-ce pas, si l'on écrit un livre, songer aux confrères encombrants⁸⁰ ?

Derrière cette moquerie adressée aux hommes de science, où elle concède que les « confrères encombrants » exigent la présence de « chinoiserie savantes », Le

⁷⁷ Nathalie Piégay-Gros, *L'érudition imaginaire*, Genève, Éditions Droz, 2009, p. 13, 32.

⁷⁸ Nathalie Piégay-Gros, *L'érudition imaginaire*, ouvr. cité, p. 13.

⁷⁹ Nathalie Piégay-Gros, *L'érudition imaginaire*, ouvr. cité, p. 13.

⁸⁰ YLM, « Études scientifiques diverses », *TR*, 25 octobre 1945, p. 5. Les italiques sont de Le Maître.

Maître fait apparaître l'ouvrage comme étant somme toute plaisant à lire. Pour rassurer davantage les lecteurs et les convaincre de se tourner vers les livres savants, elle précise par exemple qu'un document, comme *L'alimentation rationnelle des enfants* de Berthe Chagnon, qui paraît de prime abord très lourd pour le public, est écrit « dans un langage simple et clair⁸¹ ». De manière comparable, Le Maître essaie de dissocier les sciences du milieu scolaire, en insistant sur un aspect intéressant à la lecture, par exemple en rapprochant l'histoire du roman : « Les historiens actuels sont si retors, qu'ils écrivent l'histoire de façon à en faire la dangereuse rivale du roman. L'histoire ne sent plus l'école, pas du tout ! Elle est devenue épicée, piquante, potinière. Elle a tous les charmes. On se l'arrache⁸² ! » Dans cette critique de *Montréal au temps de la Nouvelle-France (1642-1760)* de Gustave Lanctôt, Le Maître s'attaque donc à l'histoire des manuels, considérant que, dès lors, il est plus important de vivre l'histoire, de s'y intéresser par soi-même et de se divertir avec elle que de l'étudier à travers de gros volumes scolaires. Elle va également faire une critique d'un ouvrage à l'attention des professeurs, *Propos scolaires*, en signifiant sa pertinence, y compris hors du cadre académique. Selon la critique, ce recueil est important, « non seulement pour les éducateurs, mais encore pour n'importe quel lecteur friand d'idées⁸³ », affirmant en conserver elle-même un exemplaire, « sans être du métier⁸⁴ ».

En outre, plusieurs des critiques lemaîtriennes présentent en début d'article un résumé du parcours académique, de la carrière et des honneurs de l'auteur de

⁸¹ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 23 juillet 1942, p. 4.

⁸² YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 17 septembre 1942, p. 1.

⁸³ YLM, « En bouquinerie », *TR*, 12 mars 1942, p. 1.

⁸⁴ YLM, « En bouquinerie », *TR*, 12 mars 1942, p. 1.

l'ouvrage. Signes de prestige, ces informations biographiques représentent bien plus que de simples renseignements supplémentaires, ils confèrent à la critique une crédibilité, une pertinence dans le choix des œuvres soumises à sa critique. Cependant, Le Maître essaie pour sa part d'« humaniser » les grands savants, avec, notamment, des critiques qui soulignent le caractère sensible ou drolatique d'un ouvrage scientifique, plutôt que sa rigueur méthodologique ou méthodique. Pour ce faire, elle expose en bref leur *curriculum vitae* imposant pour ensuite soutenir que leurs œuvres et leur écriture ne reflète pas toujours l'image d'autorité que le public aurait tendance à leur accorder : « Cet inquiétant préambule académique nous laisse peut-être entrevoir un docte personnage qui ne connaît de l'enthousiasme que l'orthographe. Erreur ! [...] Un style charmant, vif et clair, sert cette jeunesse et cette ardeur d'âme⁸⁵. » En contrant ainsi les préjugés du lecteur, la critique amène le public à reconsidérer son choix de lecture.

En somme, Le Maître rédige des critiques variées qui, sans être entièrement savantes ou mondaines, révèlent une recherche de pertinence intellectuelle, tout en étant guidées par l'intention de démontrer que les œuvres critiquées peuvent être comprises et appréciées de tous les lecteurs de l'hebdomadaire. Dans cette optique, elle prend part aux visées que s'est fixée la presse franco-américaine, soit une « entreprise d'éducation populaire », comme le remarque Maximilienne Tétrault en référence à la presse d'idées caractéristique du journalisme franco-américain⁸⁶.

⁸⁵ YLM, « Mettez vos lunettes », 30 juillet 1942, p. 2. À propos de *Lettres aux Américains* de Gustave Cohen.

⁸⁶ Maximilienne Tétrault, *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de Nouvelle-Angleterre* [1935], cité par Claire Quintal, *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, ouvr. cité, p. 5.

2.2.2. Le potin

Les chroniques d'informations ont pour visée de transmettre des données et des renseignements, parfois d'une grande importance aux yeux de certains, en le présentant de façon rigoureuse, afin que le lecteur saisisse bien l'information. Autrement dit, le devoir du journaliste rapportant des « nouvelles journalistiques » est de traiter de faits politiques et historiques et de les communiquer avec sérieux et précision à la communauté franco-américaine. Ces faits font partie d'un savoir valorisé, participant de l'Histoire et des grands enjeux mondiaux. Or les chroniques informatives de notre corpus sont en réalité de petites nouvelles locales qui partagent des caractéristiques avec plusieurs formes journalistiques dont, si l'on s'en tient aux définitions de l'ouvrage *Écrire au quotidien*⁸⁷, l'écho et le fait divers. Elles sont en effet comme le premier, une « transgression frivole du sérieux de l'information⁸⁸ », traitent de « la petite vie des grands de ce monde⁸⁹ » et comme le second, elles offrent « la grande Histoire du quotidien⁹⁰ ». Ces chroniques se rapprochent même de l'anniversaire, cette forme qui souligne les commémorations, petites et grandes, d'une communauté⁹¹, car elles « trouve[nt] l'ordinaire extraordinaire et raconte[nt] l'anodin autrement⁹² ». Or où trouve-t-on la rigueur des informations dans ces

⁸⁷ Frédéric Antoine et coll., *Écrire au quotidien*, ouvr. cité, p. 104-106.

⁸⁸ Frédéric Antoine et coll., *Écrire au quotidien*, ouvr. cité, p. 106.

⁸⁹ Frédéric Antoine et coll., *Écrire au quotidien*, ouvr. cité, p. 105.

⁹⁰ Jacques Audibert, cité par Frédéric Antoine et coll., *Écrire au quotidien*, ouvr. cité, p. 82.

⁹¹ En effet, Le Maître écrit parfois sur des anniversaires (le tricentenaire de Montréal ou le centenaire de Chicoutimi et les numéros spéciaux de quelques revues ; les anniversaires de paroisses ; divers anniversaires de mariages ; les dix ans de la chronique de Jean des Tourelles dans le *Travailleur* ; la 40^e année d'existence du bureau d'un avocat franco-américain ; le 60^e anniversaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Salem, etc.) et elle en profite pour faire une présentation de l'organisme, de l'élément culturel ou des personnes en question.

⁹² Frédéric Antoine et coll., *Écrire au quotidien*, ouvr. cité, p. 143.

formes populaires ? Et, puisque *Le Travailleur* se dit un hebdomadaire intellectuel, à quoi mène l'emploi de telles formes ?

Ces pages où « les noms propres [...] pullulent à l'envi⁹³ », selon les mots de Gabriel Ringlet, consolident, selon nous, un des objectifs majeurs du *Travailleur*, celui de la survivance ethnique. Ringlet note, en effet, que des événements comme les anniversaires, les fêtes, les mariages et les décès prennent une grande place dans la presse locale, et que leur objectif est de « relier socialement⁹⁴ » et d'« affirmer “je suis là⁹⁵” ». Dévoilant la proximité entre les nouvelles locales et les potins, une chronique de *Le Maître* porte d'ailleurs comme sous-titre « Petits potins de partout⁹⁶ ». Si, comme on l'a vu haut, Michel Charles accorde une pertinence et une légitimité aux écrits mondains, il en va de même pour les potins, système de communication très étroitement lié à la mondanité. Ringlet croit aussi que le journalisme local « fournirait en quelque sorte [l]es lettres de noblesse » au potin⁹⁷. Comme dans tout journalisme local, *Le Maître* donne de l'importance au banal, au « commun », bref à ce qui est généralement peu valorisé par les lettrés – pensons notamment à la « superficialité » de la mondanité que mentionne Charles. Les divers sujets exploités paraissent effectivement banals aux yeux d'un lecteur n'appartenant pas à la communauté concernée. Cependant, non seulement ces articles sont, au demeurant, imprimés, publiés dans un média et distribués, mais aussi ils sont fortement écrits. Relater les succès ou les défaites d'un groupe restreint, ou « des

⁹³ Gabriel Ringlet, *Le mythe au milieu du village. Comprendre et analyser la presse locale*, Bruxelles, Éditions de la Vie ouvrière, 1981, p. 258.

⁹⁴ Gabriel Ringlet, *Le mythe au milieu du village*, ouvr. cité, p. 31-32.

⁹⁵ Gabriel Ringlet, *Le mythe au milieu du village*, ouvr. cité, p. 158.

⁹⁶ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 15 juin 1950, p. 2

⁹⁷ Gabriel Ringlet, *Le mythe au milieu du village*, ouvr. cité, p. 25.

petites histoires » s'oppose en effet au reportage sur un grand événement faisant partie de « la grande Histoire » ; l'un restera gravé dans les annales nationales, tandis que l'autre passera rapidement à l'oubli, hormis pour la personne et la famille concernées. Mais le nom du chroniqueur, lui, peut « survivre » à ceux qu'il mentionne. Puisque les petits événements demeurent très nombreux, il est possible de se demander si cet amoncèlement de banalités ne réduirait pas ces « micro-faits » à un échec :

Si quasiment tout est remarquable, qu'en est-il du remarquable ? La question mérite d'être posée à propos des pages locales des journaux régionaux avec la part croissante offerte aux nouvelles futiles concernant un public restreint, à ces faits mineurs que sont les listes de succès aux concours et examens divers (dont les candidats sont généralement directement avertis), les sorties des pompiers, les noces d'or et remises de décorations, etc. Le média de proximité a tendance à rapporter ce que l'on peut appeler des « anti-événements⁹⁸ ».

Selon nous, le travail de Le Maître sur ces faits évite précisément qu'ils tombent dans l'oubli, d'une part, et d'autre part, qu'ils versent dans ce que Michel Mathien appelle « l'anti-événement ». Effectivement, Le Maître désire ardemment ajouter son grain de sel aux informations qu'elle rapporte en expliquant personnellement ce qu'il y a de remarquable ou de déplorable dans un événement. Ainsi, le fait anodin, de prime abord destiné à l'oubli, devient sujet à considération, puisque raconté par la journaliste et le cumul de ces petites histoires, contextualisées et expliquées, prend une importante envergure et contribue à façonner l'histoire. Il en est de même pour les échecs : par exemple, la mort d'un soldat, à travers une énumération des victimes de la guerre, demeure un détail dans le conflit mondial. Or, quand Le Maître

⁹⁸ Michel Mathien, *Le système médiatique. Le journal dans son environnement*, Paris, Éditions Hachette Supérieur, coll. « Langue linguistique communication », 1989, p. 218.

annonce ce décès, elle relate la biographie du soldat, fait le récit de différentes anecdotes de guerre et donne le portrait de l'entourage du jeune homme ; l'effet est donc différent. L'événement reste banal en comparaison de la grande guerre, mais, grâce à la façon dont la journaliste l'aborde, celui-ci suscite une réflexion, voire une émotion de la part de la communauté restreinte, proche de la victime. Ainsi la forme populaire du potin devient un outil pour transgresser la chronique d'informations telle qu'on la conçoit, mais aussi pour construire l'histoire, c'est-à-dire pour forger l'esprit d'analyse du lecteur en lui faisant prendre conscience qu'il participe à la grande Histoire.

Loin de la prétention et du langage savant et sans toutefois négliger le savoir et la connaissance, Le Maître soumet son discours à un lecteur moyen, avide de mondanité et de potins. Le mélange des deux univers, populaire et érudit, participe de la déconstruction des formes et d'une ambivalence. Tout comme *Le Travailleur*, qui désire rallier la communauté franco-américaine à une cause, Le Maître réunit la science et la vie de tous les jours, dans le but que le savoir soit transmis et compris de la population. Or, pour rejoindre cette communauté de lecteurs, la chroniqueuse utilise d'autres outils d'écriture, notamment en faisant côtoyer la fiction et les faits dans le même discours.

2.3. Fictionnalité et factualité

Le Maître fait souvent paraître des « chroniques dialoguées », pour emprunter l'expression à Mélodie Simard-Houde, et « la parenté de ces petits

dialogues, écrits à la manière de saynètes, avec la fiction⁹⁹ » est à souligner. La notion de « fictionnalité », que nous opposons à « factualité », définit, dans notre cas, les histoires que Le Maître semble inventer ou celles qu'elle raconte très clairement dans une version qui est la sienne, personnelle et remaniée. Nous désignons comme fictions les textes de Le Maître en fonction notamment de leur forme (dialogue, narration, saynète, anecdote, etc.), du degré de vraisemblance du propos et de certains autres indices – les signes discursifs comme l'emploi du terme « raconter », la présence de personnages stéréotypés, comme Bubu, l'effet produit, comme le rire ou l'émotion, etc. L'humour, en effet, traverse le corpus et prend ainsi une place importante dans ce que nous avons désigné comme étant de la fiction. Le Maître entretient un rapport ambivalent avec la fiction et la factualité : même si les faits, surtout lorsqu'ils sont publiés dans un journal, doivent rapporter la réalité, on assiste littéralement à une fusion des deux manières d'aborder l'information.

En premier lieu, quelques-uns des récits fictifs lemaîtreiens sont basés sur des événements d'actualités bien réels, comme celui faisant intervenir Saint-Pierre. Marie-Ève Thérénty, qui emploie le terme « fiction d'actualités », affirme que cette « fiction de type parabolique (fable, saynète, petits récits) [...] affiche son statut fictionnel pour mieux parler du réel¹⁰⁰ ». En effet, dans ces articles, Le Maître construit bel et bien un univers fictionnel lié à l'actualité, pour montrer certaines réalités de la vie, comme la dure épreuve de la guerre pour les femmes ou la nécessité d'aider financièrement *Le Travailleur*. À l'inverse, les « nouvelles »

⁹⁹ Mélodie Simard-Houde, « Fiction de la chronique chez Jean Lorrain », dans Laurence Van Nuijs (dir.), *Interférences littéraires/Litteraire interferenties* [En ligne], Leven, n° 6, « Postures journalistiques et littéraires », mai 2001, consulté le 26 janvier 2013, URL : <http://www.interferenceslitteraires.be>.

¹⁰⁰ Marie-Ève Thérénty, « Vies drôles et “scalps de puce” », art. cité, p. 126.

journalistiques, qui appellent une neutralité, une description objective de la réalité, sans commentaire, sont présentées dans un format où s'immiscent quelquefois un dialogue imaginaire, une histoire dont la vraisemblance est douteuse, et presque toujours une opinion personnelle ou une plaisanterie¹⁰¹. Mais outre les données chiffrées purement objectives¹⁰², de la bourse ou des résultats sportifs, par exemple, chaque événement rapporté est soumis à un choix de mots et il semble inévitable que toute publication dans la presse comporte sa part de fiction :

Ne pouvant s'installer dans le domaine du vrai, l'écriture journalistique constitue du vraisemblable en recourant à la fiction. Il convient de distinguer plusieurs niveaux dans cette fiction. Peut-être faut-il d'abord préciser que la fiction n'est pas le contraire de la vérité, c'est-à-dire l'erreur ou le mensonge. Elle est, elle aussi, ambivalente. Elle est à la fois fabrication et feinte¹⁰³.

En particulier en ce qui concerne les nouvelles ou les actualités, la « réalité » se trouve généralement camouflée dans un ensemble de critères visant à ce qu'elle soit présentée selon des objectifs précis, notamment celui de « stimuler l'intérêt et d'engendrer des réactions publiques¹⁰⁴ ». Les nouvelles, donc, pourtant chargées d'informer, utilisent la fiction pour plaire. Le Maître était consciente de cette nécessité, comme le prouve une lettre adressée à Adolphe Robert, un écrivain et mutualiste¹⁰⁵ franco-américain militant pour la survivance :

¹⁰¹ Notons que lors de sa participation au *Lowell Courier-Citizen* quelques décennies plus tôt, Le Maître écrivait des nouvelles journalistiques, les « French American News of Interest » qui, comparativement à celles du *Travailleur* dans les années 1940 et 1950, étaient beaucoup plus courtes et factuelles : Le Maître n'y joignait pas une dimension fictive, ni même personnelle.

¹⁰² Mihai Coman, *Pour une anthropologie des médias*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, coll. « Communication, médias et sociétés », 2003, p. 166-167.

¹⁰³ Louis Quéré, *Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « Babel », 1982, p. 159.

¹⁰⁴ Mihai Coman, *Pour une anthropologie des médias*, ouvr. cité, p. 167.

¹⁰⁵ Claire Quintal, « Les archives des Franco-américains et des Acadiens de la Nouvelle-Angleterre », *Archives*, vol. 36, n° 2, 2004-2005, p. 43.

Le plaisir le plus grand que je prends à écrire, moi, c'est à l'humour ; je suis drôle, ou je pense l'être, ce qui revient au même... pour moi. Je voudrais être drôle dans AUX QUATRE VENTS. Et quand j'ai fait évoluer tout le monde, plus de place pour rigoler ! Mon dernier est enterré de chiens écrasés (dont une liste de maires francos !) calculés à flatter la petite vanité de celui-ci, celui-là. Franchement, sans blague, qu'est-ce que vous en pensez ? Que préfère ce dieu redoutable, l'abonné ? Car la mission (sale mot solennel) du journaliste, c'est de plaire ou de fermer sa boîte¹⁰⁶.

Le Maître, tiraillée entre l'obligation de décrire l'actualité sur un ton neutre et le désir de pouvoir y apporter son style personnel et la fiction (souvent associée à l'humour), confirme ainsi que ses chroniques d'information sont formées à la fois d'un discours factuel et d'un discours fictif. L'hostilité de Le Maître envers les listes et les « chiens écrasés » – qu'elle considère comme « assommant[s], emmerdant[s]¹⁰⁷ » à produire –, comme son désir de dépasser les faits en les interprétant sont davantage associés au journalisme français du tournant du siècle, qu'à la production journalistique du Canada français. La critique, la littérature et le journalisme français prenaient effectivement une place importante dans les lectures de jeunesse de Le Maître, comme elle l'affirme dans une lettre à Marcel Dugas : « Mon père me fit avaler tout ronds, quand j'avais 16, 17, 18 ans, Jules Lemaître, Anatole France, Émile Faguet et Ferdinand Brunetière [...] ¹⁰⁸ ».

En deuxième lieu, Le Maître utilise la fiction, sa manière singulière de décrire l'actualité, au nom du journal en partie, mais surtout en son propre nom, et parfois même à rebours des intentions de l'hebdomadaire, entre autres en publiant

¹⁰⁶ Adolphe Robert, « Correspondance avec Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 29 juillet 1954, p. 1, reproduit dans le *Bulletin de la société historique franco-américaine*, ouvr. cité, p. 90.

¹⁰⁷ YLM, LMD, « Lowell, Noël, 1942 », [1942], f. 1.

¹⁰⁸ YLM, LMD, « Dimanche, 30 mars », [1941], f. 3.

des plaisanteries comme celles de Bubu¹⁰⁹, alors que la voix du *Travailleur* se veut sérieuse et intellectuelle. Dans les critiques autant que dans les chroniques, elle prend la parole et expose sa personnalité, son opinion personnelle et sa vie privée. Contre toute attente, elle révèle peu à peu son identité et son caractère singulier, même dans des formes qui n'appellent pas à la confiance. Par exemple, elle relate une anecdote familiale, que nous considérons comme étant un récit fictif, dans une critique d'ouvrage sur les cimetières de Québec :

Je trouve là Marguerite Le Maistre, dame Gaillard, inhumée en 1722 [...]. J'ai une petite-nièce qui s'appelle Marguerite Le Maître. Elle sait lire. Je lui mets son nom sous son nez. Elle est tout intriguée.
 « C'est pas moi », dit-elle.
 « Si », dis-je, « c'est un peu toi ».
 Ses yeux bleus se foncent et s'irritent de ce mystère difficile. Elle redit avec une grande fermeté :
 « C'est pas moi ! »
 Petite Américaine qui refuse d'être une morte dans un vieux cimetière de Québec¹¹⁰ !

Une tension forte est ici évidente : l'histoire individuelle de la journaliste elle-même, une sorte de première personne singulière, est mise en valeur dans l'écriture, mais aussi une autre première personne, celle de la collectivité, plurielle, est également soulignée ; pensons simplement aux notifications des succès franco-américains. Tout comme elle le pratiquait dans les pages féminines, Le Maître fait voir une première

¹⁰⁹ En voici des exemples :

« En 1800, c'était Napoléon qui conspuait le mot impossible. Maintenant, ce sont les Américains. À l'égard d'un phénomène biologique fermement établi, Bubu interroge maman.

- Est-ce bien vrai que les messieurs ne peuvent jamais avoir de bébés ?
- Bien vrai chéri. Rien que les dames!
- Pas même les Américains ?, fait Bubu, incrédule et déçu. »

(YLM, « Des mots, des mots, des mots... », *TR*, 5 juin 1947, p. 4.)

« Bubu rentre à la maison, hurlant à fendre l'âme.

- Toto m'a donné un coup de poing sur le nez, dit-il à son oncle [...].
- Tu le lui as rendu, j'espère! s'écrit l'oncle, un *he-man*. Cours après et rosse-le si tu ne l'as pas encore fait.
- Oh, c'est pas ça, dit Bubu, je lui avais rendu avant. »

(YLM, « Des mots... des mots... », *TR*, 2 janvier 1947, p. 4.)

¹¹⁰ YLM, « La vie merveilleuse des livres », *TR*, 17 décembre 1942, p. 6

personne élargie, comprenant la société franco-américaine et particulièrement le public lecteur. Sans utiliser directement le « nous », elle articule tout de même une première personne plurielle dans l'adresse directe au lecteur, par le biais d'un « vous », qui reflète une connivence, une amicalité et un appel à la confiance – confiance en ses conseils littéraires, notamment. Les pointes d'humour et la dérision participent aussi de l'élaboration de ce « nous », puisque pour comprendre l'essence du fait cocasse, le lecteur doit partager les référents de la journaliste, et nombre d'entre eux sont des particularités ethniques. Par ailleurs, la constitution de cette première personne collective fait partie de la mission du *Travailleur*, qui cherche à rallier la communauté des Franco-Américains dans un premier temps et à les rassembler dans l'entreprise d'un projet de survivance nationale dans un deuxième temps. La première personne, donc, individuelle ou commune au groupe culturel et social, prend part à la fiction, contamine les formes et se répand dans tous les articles de Le Maître.

En dernier lieu, dans un rapport ambigu avec le vraisemblable, Le Maître omet fréquemment d'indiquer les sources d'informations, ce qui n'est pas sans rappeler le potin, la rumeur et le ouï-dire. Effectivement, comme dans le cas de la chronique sur le rationnement du sucre, reproduite plus haut, le lecteur reste souvent dans le noir quant à l'origine de l'histoire et même parfois de la raison de sa présence, voire de sa pertinence, dans les pages du *Travailleur*. Sans mention des sources, comment évaluer l'authenticité des renseignements ? De plus, le journal, en tant qu'informateur de premier plan, est, paradoxalement, lui-même une source d'information. Ainsi, la seule façon d'établir des assises sur ce qui est de l'ordre du

vrai est de *croire*, en tant que lecteur, le média qui informe, comme c'est le cas pour les rumeurs :

L'*information* – la nouvelle, le discours portant sur l'événement récent – est le type idéal de l'énoncé où rien – presque rien – ne permet de savoir s'il est exact ou inexact, et où les conditions de son élaboration et de sa circulation tiennent une place importante¹¹¹.

Le Maître, en ne certifiant pas l'authenticité de l'information, se laisse en conséquence une grande marge de liberté d'écriture, puisque, après tout, les cartes sont déjà brouillées et le lecteur ne peut se fier à rien.

Cette écriture à la croisée de la fiction et de la nouvelle journalistique rappelle aussi le « new journalism » ou le « non-fiction novel », mouvement littéraire et journalistique américain qui atteint son apogée dans les années 1960¹¹². Ces textes, fortement liés « au temps présent et [...] à l'univers médiatique » et résultant d'un travail d'enquête minutieux, mettent en marche différents mécanismes de la fiction littéraire. Marie-Ève Thérienty, qui se penche sur ce « new journalism » apparu en France à la fin du XX^e siècle, résume ces quelques procédés présentés par Tom Wolfe, coauteur de *The New Journalism*¹¹³ : « la narration par scène successives qui réhabilite la trame narrative et la dramatisation, un usage fréquent des dialogues longs contre la pratique journalistique de la citation, une attention particulière aux détails de la vie quotidienne et la variation des points de vue et focalisations¹¹⁴ ». Dans l'une ou dans l'autre de ses chroniques, Le Maître applique ces diverses techniques de travail du discours pour mettre en suspens le caractère

¹¹¹ Gérard Leclerc, *Le sceau de l'œuvre*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998, p. 69.

¹¹² À ce sujet, voir John Hollowell, *Fact and Fiction : The New Journalism and the Non-Fiction Novel*, Chapel Hill, Presses de l'Université de la Caroline, 1977, 190 p.

¹¹³ Tom Wolfe et E.W. Johnson, *The New Journalism*, New York, Harper & Row, 1973, 394 p.

¹¹⁴ Marie-Ève Thérienty, « Le "new journalism" à la française. Actualité et littérature (XIX^e-XXI^e) », *EIFe XX-XXI*, 2013, n° 3, p. 154.

véridique, prouvé, factuel de la rubrique. En effet, au même titre que Le Maître, les auteurs, mi-journalistes mi-écrivains, font coïncider à la fois les faits objectifs et une vision subjective, en employant souvent la première personne : « Là où le journaliste traditionnel présente objectivement des faits pour informer, le journaliste littéraire recourt à une structure et un style qui lui permettent d'interpréter la réalité selon sa propre subjectivité¹¹⁵. » Ils n'indiquent pas, pourtant, quand commence cette interprétation de la réalité. Comme chez Le Maître, le lecteur est sujet à « une certaine confusion¹¹⁶ », n'ayant l'appui d'aucun indice pour distinguer l'authentique de l'invention. Ainsi plongés aux limites de la factualité journalistique et de la fictionnalité littéraire, les auteurs du « new journalism », qu'ils publient une œuvre ou qu'ils rédigent une chronique dans la presse, se feront toujours questionner sur leur légitimité : à quel champ appartiennent-ils ?

Au final, les textes de Le Maître au *Travailleur*, peu importe leur forme, sont constamment contaminés par un discours personnel – parfois une réflexion, un commentaire, mais plus souvent de la légèreté, un grain de sel, une fiction, une plaisanterie – qui fait contrepoids à l'objectif d'informer, de donner des faits. Ce langage s'apparente à celui de la presse francophone, soit une presse d'opinion, plus littéraire et spirituelle, et s'oppose à la presse américaine axée sur les faits. Le Maître préfère de loin potiner, commenter, digresser et s'amuser avec les mots, voire transformer les nouvelles, que véritablement communiquer l'actualité. Se déployant dans toutes les traces d'écriture de Le Maître, de sa correspondance privée à ses

¹¹⁵ Isabelle Meuret, « Le journalisme littéraire à l'aube du XXI^e siècle : regards croisés entre mondes anglophone et francophone », *CONTEXTES* [en ligne], n° 11, 2012, mis en ligne le 18 mai 2012, consulté le 10 juillet 2013, URL : <http://contextes.revues.org/5376>.

¹¹⁶ Marie-Ève Thériault, « Le "new journalism" », art. cité, p. 155.

« Paris Letters », cette poétique singulière de la chroniqueuse, qu'elle a développée depuis ses débuts en journalisme, mérite observation. Elle constitue un véritable travail – ou jeu – langagier, incontestablement créatif et subversif.

CHAPITRE III : LA POÉTIQUE POLYPHONIQUE ET CARNAVALESQUE DE LE MAÎTRE

L'art de l'ironiste est l'art d'effleurer, de papillonner de notes en notes, de plaisir en plaisir et de goûter de tout sans se poser nulle part¹.

Ethos double, coq-à-l'âne, ironie, hybridité des formes, ambivalence, etc. : les diverses caractéristiques des textes d'Yvonne Le Maître, observées et expliquées dans les chapitres précédents, participent assurément d'une poétique carnavalesque ou polyphonique, telle que le concevait Mikhaïl Bakhtine, entre autres dans son ouvrage *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Les prochaines pages auront pour but de revoir les aspects de l'écriture lemaîtrienne, sous la loupe de la théorie du carnavalesque et de la polyphonie, pour comprendre les mécanismes de subversion qui la sous-tendent. Si Richard Hodgson soutient que les idées de Bakhtine ont comme particularité d'être applicables à « toutes sortes de textes² », nous apporterons toutefois quelques nuances à l'application de la théorie bakhtinienne sur notre corpus et de fait, nous nous inspirerons en parallèle des travaux des années 1980 du théoricien québécois André Belleau. Afin de prouver ou de confirmer nos observations, nous devons, dans ce chapitre, élargir le corpus en incluant les fruits de nos recherches au sein des correspondances privées de Le Maître avec Wilfrid Beaulieu et Marcel Dugas notamment, et au sein des chroniques de langue anglaise publiées dans le *Lowell Courier-Citizen*.

¹ Mustapha Trabelsi, « Ironie et pensée fragmentaire : *Papiers collés* de Georges Perros comme exemple », dans Mustapha Trabelsi (dir.), *L'ironie d'aujourd'hui : lectures d'un discours oblique*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 181.

² Richard Hodgson, « Mikhaïl Bakhtine et la théorie littéraire contemporaine », *Liberté*, Montréal, vol. 37, n° 4, 1995, p. 56.

La notion de carnavalesque renvoie à cet événement festif propre au Moyen-Âge que constitue le carnaval et dont le principe était de faire tomber temporairement les lois instituant des frontières et des hiérarchies – entre le peuple et les instances d'autorité, entre le bas et le haut, entre le vulgaire et le spirituel, etc. – et de permettre la concrétisation de « la seconde vie du peuple, basée sur le principe du rire » (*CEFR*, p. 16). En outre, le carnaval possède un « caractère non-officiel », qui se refuse à tout « achèvement définitif » et à tout « sérieux unilatéral [et] limité » (*CEFR*, p. 10). De l'analyse de Bakhtine, nous ne retiendrons pas les réflexions sur les fonctions « régénératrice », voire « utopique » et « universelle » du carnaval, qui ne touchent pas directement à notre corpus. Nous n'insisterons pas non plus sur l'aspect « grotesque » du carnaval, pourtant cher au théoricien russe. Le Maître exploite en effet peu le bas corporel, soit la scatologie ou la sexualité. Dans quelques rares cas, elle se permet d'user d'expressions grotesques, mais assez peu significatives, et principalement dans ses correspondances personnelles, notamment lorsqu'elle écrit : « un journal qu'on ne lit pas est du caca³ » ou « MERDE et REMERDE⁴ ». Par ailleurs, d'après la conception bakhtinienne du carnavalesque, la parodie et l'ironie modernes, ainsi que le rire individualisé du XX^e siècle, seraient négatifs, dépourvus de sens du renouveau et contraires à l'esprit de fête généralisée et positive du carnaval (*CEFR*, p. 19). Comme Belleau⁵, qui voit des traces du carnaval et de la culture populaire dans la communauté québécoise de son temps, nous apporterons une nuance aux affirmations de Bakhtine en démontrant que notre

³ YLM, LWB, « J'ai bien reçu chèque, plusieurs colis [...] », [1951], f. 1.

⁴ YLM, Lettre à Oda Beaulieu, « Lowell, dimanche. Chère Dame Oda », *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library, [1951], f. 1.

⁵ André Belleau, « Carnavalesque pas mort ? », *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 193-202.

corpus d'étude, moderne et ironique, est aussi, du moins en partie, carnavalesque. Effectivement, nous retiendrons plusieurs caractéristiques du carnaval, notamment son lien à la culture populaire et ses rapports au langage et au rire. Dans l'écriture, la carnavalisation désigne globalement la diffraction des discours, l'hybridation ou, pour reprendre les mots de Belleau, « le processus par lequel la culture populaire pénètre et imprègne la culture sérieuse » (NR, p. 31). Or cet aspect constitue un élément clé de notre observation des textes de Le Maître. En effet, ces derniers font surgir la culture populaire dans certains journaux franco-américains pourtant qualifiés de « sérieux », voire d'« intellectuels », comme *Le Travailleur*. Selon Belleau, la carnavalisation serait une « forme historique » de ce mélange des discours, alors que la polyphonie en est la « forme moderne⁶ ». Cependant, entendons-nous : la carnavalisation n'oppose pas les deux cultures « à la façon des classes sociales dans la lutte des classes » (NR, p. 153), au contraire, elles coexistent et se complètent, dans une « dialectique de la séparation et de la fusion⁷ », pour citer le philosophe Jean-Pierre Dupuy. Autrement dit, la culture carnavalesque présente des éléments contraires qui sont en « interaction dialogique », puisqu'« elle ne cesse de rapprocher [les oppositions] tout en les maintenant distinctes⁸ ». Ainsi, comme l'exprime Bakhtine en référence aux figures des cartes à jouer, « les contraires se rencontrent, se regardent, se reflètent, se connaissent et se comprennent⁹ ». Voilà pourquoi la carnavalisation éclaire les textes lemaîtreiens, dont plusieurs

⁶ André Belleau, « Carnavalesque pas mort ? », art. cité, p. 194.

⁷ Jean-Pierre Dupuy, *Ordres et désordres : enquête sur un nouveau paradigme*, Paris, Seuil, 1982, p. 198.

⁸ André Belleau, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ? Essais*, Montréal, Éditions Primeur, coll. « L'Échiquier », 1984, p. 170.

⁹ Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1970, p. 235.

facettes – ethos, énonciation, tonalité discursive, forme, etc. – présentent simultanément des positions opposées ou divergentes.

Dans les travaux de Bakhtine se retrouve aussi l'idée d'un dialogisme inhérent à tout écrit¹⁰, d'un principe intertextuel présent partout. Très proche de la polyphonie, le dialogisme est toutefois plus contraignant¹¹, puisqu'il implique une interaction, un dialogue entre deux instances. Étudiée aussi en linguistique, la polyphonie, dont l'appellation vient, par ailleurs, de la métaphore musicale¹², peut s'appliquer, comme le carnavalesque, à quantité de textes, des romans aux correspondances. Cela dit, le genre qui nous préoccupe, le texte journalistique, est par définition plongé dans un espace polyphonique.

Le journal [...] développe un dialogisme permanent avec les paroles croisées qui constituent son espace propre – la presse est constitutivement polyphonique, et on ne peut la comprendre, ni même la lire en faisant abstraction de cette rhétoricité diffuse¹³.

Un quotidien ou un hebdomadaire, bien qu'il puisse avoir une ligne éditoriale, est par définition « un tissu textuel et collectif¹⁴ », même si l'on peut lire les articles individuellement. La chronique en particulier est une forme complexe qui, ne se conformant pas toujours aux exigences de la presse, participe de la polyphonie du journal (*LQ*, p. 244). Sans être toujours polyphonique, elle est toutefois souvent ironique et subversive : rappelons que cette forme fut créée dans les années 1830 par la femme de lettre Delphine de Girardin, épouse du célèbre journaliste Émile de

¹⁰ Tzvetan Todorov, *Mikhail Bakhtine : le principe dialogique*, ouvr. cité, 315 p.

¹¹ Laurent Perrin (dir.), *Le sens et ses voix : dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz, Université Paul Verlaine, coll. « Recherches linguistiques ; 28 », 2006, p. 8.

¹² Laurent Perrin (dir.), *Le sens et ses voix*, ouvr. cité, p. 7.

¹³ Corinne Saminadayer-Perrin, *Les discours du journal. Rhétorique et médias au XIX^e siècle (1836-1885)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Le XIX^e siècle en représentation(s) », 2007, p. 9.

¹⁴ Gérard Leclerc, *Le sceau de l'œuvre*, ouvr. cité, p. 179.

Girardin, qui « pos[ait] d'emblée la question du contre-pouvoir que peut abriter le lieu de la chronique » (*LQ*, p. 243). Ainsi, nous explorerons plus en profondeur les particularités de ces diverses notions dans le chapitre qui suit en les rattachant à notre corpus et en étudiant d'abord le langage polyphonique puis le rire dans les textes lemaîtriens.

1 – Le langage polyphonique

Lorsque Le Maître prenait la plume, elle usait le plus souvent d'un langage fortement polyphonique : une langue polymorphe, des sens multiples, une énonciation diffractée, des représentations de soi doubles. Plus particulièrement, l'influence de la culture populaire, soit celle « qui appartient au peuple, émane du peuple¹⁵ », est sensible. Comme le carnaval représente l'abolition des rapports hiérarchiques et instaure une égalité temporaire entre les individus, le type de discours qui en est caractéristique manifeste « une forme particulière de contacts libres, familiers » (*CEFR*, p. 18). Pour faire comprendre la carnavalisation, Bakhtine donne l'exemple d'une relation d'amitié : « [les deux personnes] se tutoient, emploient des diminutifs, [...] se décernent des épithètes injurieuses qui prennent une nuance affectueuse ; enfin, elles peuvent se moquer l'une de l'autre » (*CEFR*, p. 25). Cette liberté et cette connivence transparaissent dans l'écriture de Le Maître, notamment dans ses chroniques, où elle s'adresse directement à ses lecteurs. Bakhtine mentionne aussi que la franchise caractérise l'esprit du carnaval et Le Maître joue régulièrement sur cette qualité : par exemple, dans ses rubriques de la

¹⁵ Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.), « Populaire », *Le nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2006, p. 2009.

page féminine, elle écrit pour des femmes franco-américaines dans un langage presque intime, en partageant notamment des secrets, comme celui de son attirance pour les « petits hommes¹⁶ ». La conversation, dont on retrouve les traces un peu partout dans notre corpus, demeure, à notre avis, le mode de communication polyphonique par excellence : particulièrement dans le potinage et le bavardage mondain, on constate qu'une familiarité et un sentiment d'égalité entre les personnes en dialogue sont inhérents à ce type d'échange. En outre, plusieurs chroniques de *Le Maître* renvoient à des citations, des discours d'autrui, des ouï-dire, etc., sans compter aussi les énoncés dont on ne connaît pas la source ou dont on questionne la source. Par exemple, dans le cas de certaines chroniques au *Travailleur*, il est impossible de savoir si la femme de lettres a inventé l'histoire en question ou si elle rapporte ce qui lui a été raconté, ou encore si elle a été témoin d'une conversation qu'elle retranscrit. Ces formes participent d'une polyphonie : plus les voix sont nombreuses à l'intérieur d'un même texte, plus se fait jour une parole générale, commune, égalitaire et même confuse, où les idées des uns et des autres s'équivalent.

Toute causerie est chargée de transmissions et d'interprétations des paroles d'autrui. On y trouve à tout instant une « citation », une « référence » à ce qu'a dit telle personne, à ce qu'« on dit », à ce que « chacun dit », aux paroles de l'interlocuteur, à nos propres paroles antérieures, à un journal, une résolution, un document, un livre... La plupart des informations et des opinions sont transmises en général sous une forme indirecte, non comme étant de soi, mais se référant à une source générale, non précisée : « J'ai entendu dire », « on considère », « on pense¹⁷ »...

¹⁶ YLM, « Les grands et les petits », *ÉT*, 26 avril 1902.

¹⁷ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 158.

Belleau nomme ce « refus de toute exclusion » (*NR*, p. 135) la « multivalence » et précise, d'après les idées de Bakhtine et de Barthes, qu'un discours multivalent exclut toute ironie. Il reprend les propos de Michel Butor qui rappelle que la culture du peuple se moque du langage des salons, « lieu clos d'un seul groupe accapareur du langage » (*NR*, p. 153). Paradoxalement, les articles de Le Maître présentent à la fois des marques d'ironie, de langage mondain, mais aussi d'un certain langage ouvert, non-exclusif. Par exemple, la chroniqueuse évoque un potin, tantôt en s'appropriant son énonciation, tantôt en négligeant la source d'information et en offrant un discours sans « propriétaire » précis. Il serait possible d'affirmer que Le Maître procède à une sorte de déconstruction du discours mondain : elle y soustrait la compétition individuelle et le transforme en discours collectif, polyphonique, où pourtant l'ironie, le bavardage et la rhétorique sont encore possibles. Les Franco-Américains, plus particulièrement les lecteurs des journaux dans lesquels Le Maître rédige, forment une petite communauté, dont la vie est agrémentée d'événements mondains et de rumeurs, mais dont la parole individuelle est presque considérée comme collective : parfois, derrière le texte signé Le Maître se cache un « nous », derrière la remarque ironique se cache un groupe de rieurs.

Le Maître recourt aussi beaucoup au coq-à-l'âne, qui participe également d'une conception carnavalesque du monde et d'un langage polyphonique. Phénomène intrinsèque au comique de la culture populaire, le coq-à-l'âne est une manifestation de la liberté verbale, « une sorte de récréation des mots et des choses lâchés en liberté » (*CEFR*, p. 420), « qui ne tient plus compte de quelque règle que ce soit » (*CEFR*, p. 419). Les micro-récits ou brèves histoires drôles des chroniques de

fin de vie de Le Maître représentent à merveille le langage libre de toute contrainte ; pour preuve, aucun fil conducteur ne réunit les blagues entre elles, ni même les titres, aussi flous et insignifiants – ou, *a contrario*, aussi ouverts et polysémiques – que « Des mots... des mots... des mots... », « Des choses, des choses », « Des mots... des choses... des faits... », « Des livres... des hommes... des mots... », « Des noms... encore des noms! », « Chiffres, hommes, idées, gestes et mots », etc.

1.1. Le langage parlé populaire

Les analyses des formes discursives, de la conversation, de la familiarité et des propos décousus, mènent toutes au constat que Le Maître use d'un discours influencé par l'oralité. Or on perçoit davantage ce lien avec l'oralité en observant plus en détails les éléments linguistiques du corpus, notamment les mots et les expressions, dont plusieurs, marqués d'une typographie spéciale, souvent l'italique, titillent l'œil du lecteur. Le Maître a un style bien à elle, où langue écrite et langue parlée familière se côtoient. À cet égard, ces quelques expressions, glanées dans les chroniques au *Travailleur*, sont révélatrices, dans le rapport à l'oralité, à la langue de la rue et au langage populaire : « *Attagirl*¹⁸ ! », « les bonnes *binnes* et la bonne pâte¹⁹ », « [...] dit le type qui aime à *prendre ça aisé*²⁰ ». Le Maître paraît converser avec le lecteur comme s'il était près d'elle. Dans un exemple, qui semble la transcription littérale d'une conversation de rue mais qui est un énoncé tiré d'une chronique informative de Le Maître, « *Mme Albert Fortier*, [...] une chic petite

¹⁸ YLM, « En bouquinerie », *TR*, 12 février 1942, p. 3.

¹⁹ YLM, « Le roman de Manchester », *TR*, 21 août 1947, p. 1.

²⁰ YLM, « L'infinie variété », *TR*, 27 mai 1948, p. 3.

bonnefemme [sic] grosse comme ça²¹ », comment ne pas imaginer la chroniqueuse prononcer la phrase en montrant d'un geste la taille de la « bonnefemme » ? Bakhtine insiste aussi sur l'importance de la « parole sonore » (*CEFR*, p. 185) dans le monde carnavalesque. Les textes de notre corpus, qu'ils soient tirés d'un journal ou de la correspondance privée, répondent très bien à cette conception, puisqu'ils sont truffés de néologismes et d'indications de prononciation visant à reproduire les liaisons ou les élisions de l'oral, comme dans ces exemples : « cette bizenisse²² », « Propos zutiles²³ », « Nu-r-r-r-rss ! Nu-r-r-r-rss !²⁴ », « vot'établissement²⁵ », « de belles z'annonces²⁶ », « M'sieu Lussier²⁷ », « l'papier²⁸ », « V'là-t-y pas²⁹ », « pas moinsse³⁰ », etc. Plus particulièrement dans ses chroniques de fin de carrière, où la fiction gagne en importance, Le Maître emploie des archaïsmes ou des canadianismes, absents de la communication écrite mais vivants dans la langue populaire, comme « icitte³¹ », « itou³² », « asteure³³ », « ass'teure³⁴ », « Siouplaît, si y'était [...]»³⁵ », « mémère [...] mangeailles³⁶ », « une escousse³⁷ », etc. On remarque que cette poétique prend place au sein des textes principalement dans le but de susciter le rire et de construire une singularité stylistique. Or l'utilisation de cette

²¹ YLM, « Malbrough s'en va-t-en guerre », *TR*, 2 juillet 1942, p. 1.

²² YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 3 juin 1948, p. 3.

²³ YLM, « Une grande famille... un petit chien... des mots moyens », *TR*, 13 février 1947, p. 3.

²⁴ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 15 fév. 1945, p. 1.

²⁵ YLM, « Des mots... des mots... », *TR*, 12 septembre 1946, p. 1.

²⁶ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 21 mai 1942, p. 1.

²⁷ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 21 mai 1942, p. 1.

²⁸ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 21 mai 1942, p. 1.

²⁹ YLM, « Félicitations », *TR*, 2 janv. 1942, p. 2.

³⁰ YLM, LWB, « Reçu je ne sais plus combien de colis [...] », [1950], f. 1.

³¹ YLM, « Des mots... des mots... », *TR*, 12 septembre 1946, p. 1.

³² YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 19 février 1942, p. 1.

³³ YLM, LWB, « Reçu je ne sais plus combien de colis [...] », [1950], f. 1.

³⁴ YLM, LWB, « J'ai répondu au plus vite [...] », [1946], f. 1.

³⁵ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 25 mars 1948, p. 1B.

³⁶ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 26 juin 1947, p. 10.

³⁷ YLM, LWB, « Vous m'aviez conseillé [...] », [1950], f. 1.

langue parlée populaire dans les pages d'un journal est-elle vraiment la manifestation d'un style ? Charles Bally se pose la question dans son ouvrage *Le langage et la vie* :

C'est une question épineuse que celle des affinités existant entre la langue de tout le monde et le style personnel. Quelle est l'essence des procédés littéraires ? L'écriture d'un grand écrivain est-elle séparée de son langage ordinaire par un fossé infranchissable ? Y a-t-il deux mentalités en lui, une mentalité « parlée » et une mentalité « écrite³⁸ » ?

Cette réflexion rejoint celle de Bakhtine sur le dialogisme : tous les écrits, toutes les paroles sont en interaction les uns avec les autres. Sans répondre à la question de Bally, nous affirmons toutefois que Le Maître a choisi d'écrire dans une langue expressive ; autrement dit, elle a consciemment opté pour l'oralité et la culture populaire dans ses chroniques. De cette façon, elle prend position dans le champ culturel : au lieu de s'en tenir aux règles traditionnelles du français écrit standard, soit un français « rigide et codifié »³⁹, pour citer Marc Benson, elle y déroge maintes fois en adoptant le français parlé par le peuple, montrant ainsi « la fluidité d'une langue en mouvement constant, dont les normes et les codes ne sont jamais fixés⁴⁰ ». Un des enjeux de l'utilisation de la langue parlée dans l'écriture est celui de la mise en scène de l'« authenticité⁴¹ » de l'écrivain, voire de la « démocratisation⁴² » du verbe, que plusieurs romanciers français de l'entre-deux-guerres ont développée, notamment Céline, Aragon et Poulaille. Or Le Maître rejoint davantage Charles-

³⁸ Charles Bally, *Le langage et la vie*, Genève, Librairie Droz, coll. « Publications romanes et françaises ; 34 », 1965, p. 27.

³⁹ Marc Benson, « Le carnaval dans *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française*, ouvr. cité, p. 165.

⁴⁰ Marc Benson, « Le carnaval dans *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* », art. cité, p. 165.

⁴¹ Jérôme Meizoz, *Postures littéraires*, ouvr. cité, p. 86.

⁴² Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant 1919-1939 : écrivains, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Librairie Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire ; 392 », 2001, p. 469.

Ferdinand Ramuz, un écrivain suisse qui a aussi choisi de rédiger dans la langue orale et régionale de son peuple, et auquel on a reproché de « mal-écrire⁴³ ». Ce terme à connotation négative s'oppose au « bien-écrire » et révèle une écriture explicitement non-conforme aux normes grammaticales et orthographiques du français. Sans toutefois associer le « mal-écrire » à l'œuvre entière de Le Maître, nous constatons qu'elle profite à plusieurs reprises de cette forme de communication représentant une culture populaire très spécifique, celle des Franco-Américains. Ramuz justifiait son choix par sa « volonté de défendre, de façon plus large, la possibilité même de s'exprimer⁴⁴ » et tout porte à croire que c'est en effet par cette langue libérée de certaines contraintes qu'on voit poindre des « possibilités créatrices⁴⁵ » menant à la naissance d'un « style oralisé propre⁴⁶ ». Autrement dit, l'objectif de Ramuz n'était pas, d'après Jérôme Meizoz, d'attaquer l'académisme de la langue française, mais simplement de « tir[er] bénéfice des ressources expressives du patois⁴⁷ ». De même, Le Maître cherchait moins à représenter l'« authenticité » de son peuple qu'à utiliser une langue qui lui permettrait de parler de son exigüité culturelle avec style et humour. Cette langue fut par conséquent marginale, colorée, vivante, tout comme le texte de Rabelais qui « n'obéit pas au principe de réalité, [...] ne s'assujettit pas aux exigences de la communication [et] n'acquiesce qu'au principe de plaisir » (NR, p. 29). Cependant, rappelons que le discours lemaîtrien est toujours ambivalent ; bien que la chroniqueuse soit habile à rédiger dans un niveau

⁴³ Jean-Michel Adam, *Le style dans la langue. Une reconception de la stylistique*, Lausanne, Éditions Delachaux et Niestle, 1997, p. 60

⁴⁴ Jean-Michel Adam, *Le style dans la langue*, ouvr. cité, p. 60

⁴⁵ Jean-Michel Adam, *Le style dans la langue*, ouvr. cité, p. 61

⁴⁶ Jean-Michel Adam, *Le style dans la langue*, ouvr. cité, p. 61.

⁴⁷ Jérôme Meizoz, « Le droit de "mal écrire" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 111-112, 1996, p. 103-104.

de langue familier, oralisé, bas, elle écrit en grande partie ses textes dans un français normatif, voire soutenu, épousant parfaitement les règles de l'écrit et empruntant parfois un vocabulaire recherché. En effet, le langage oral et populaire, non-officiel et en marge du langage attendu dans des journaux comme *L'Étoile* ou *Le Travailleur*, devient pour elle un moyen de donner un rythme à ses chroniques, de peaufiner son style. Plus notoirement encore, elle joue constamment entre les deux registres de langue populaire/soutenu, de manière à présenter une expression populaire et « mal-écrite » à travers un vocabulaire riche et soigné. Cet effet est précisément le même que celui recherché par Rabelais, qui « mêle [les niveaux de langage], les dispose côte à côte » (NR, p. 28). De fait, il s'agit aussi du principe de la construction hybride, soit « [...] un énoncé qui d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux langues, deux perspectives sémantiques et sociologiques »⁴⁸.

1.2. *L'influence de deux langues en tension*

Si l'utilisation de différents niveaux de langue montre le caractère hybride et polyphonique de l'écriture lemaîtrienne, il en va de même du bilinguisme du corpus. Cette particularité textuelle nous permet même de saisir pleinement le caractère multiculturel des articles de *Le Maître*. Parfaitement bilingue, la chroniqueuse a rédigé plusieurs années en langue anglaise, avant d'écrire en français, et son rapport aux deux langues est complexe et changeant. Penchons-nous d'abord sur ses articles au *Travailleur*, écrits à l'époque où sa légitimité n'était plus à défendre et qui offrent

⁴⁸ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, ouvr. cité, p. 125-126.

un tableau intéressant d'une diglossie particulière. Dans ceux-ci, la chroniqueuse emploie l'anglais pour un mot, une courte expression ou une phrase entière, et, même si elle l'indique habituellement en appliquant l'italique, ces mots constituent souvent des anglicismes qui se glissent dans les phrases⁴⁹ : « se mettre des *shorts*⁵⁰ », « [...] la deuxième descente fut la plus *tough*⁵¹ [...] », « l'exploitation des masses par le *big business*⁵² », « *Served him right*⁵³ ! », etc.⁵⁴ Ce discours chargé de langues différentes (le français, l'anglais, et même le « canayen », la langue canadienne-française) est significatif, ne serait-ce parce que « [...] faisant écho à la mémoire, la langue exerce non seulement une fonction unificatrice, mais elle apparaît comme le recours spontané de l'idiosyncrasie individuelle et collective⁵⁵ ». Les traces de contamination des langues se retrouvent fréquemment dans ces articles et il s'agit d'une hybridité culturelle qui, à notre avis, est semblable à celle que Belleau constate dans la société québécoise de son temps. Rappelons qu'une des hypothèses de ce dernier est que le Québec des années 1970-1980 constitue une des régions du monde, avec l'Amérique latine notamment, où la culture carnavalesque demeure encore active⁵⁶. En observant l'écriture de *Le Maître*, nous remarquons qu'un parallèle peut s'établir entre les structures culturelles franco-américaine et

⁴⁹ Dans les citations de *Le Maître* présentées dans les pages de ce chapitre, tous les italiques sont de *Le Maître*.

⁵⁰ YLM, « Saint-Pierre et *Le Travailleur* », *TR*, 26 février 1942, p. 1.

⁵¹ YLM, « Les Sœurs Grises iront en Haïti », *TR*, 17 décembre 1942, p. 3.

⁵² YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 28 mai 1947, p. 1.

⁵³ YLM, « Plumages et plumitifs d'un peu partout », *TR*, 13 avril 1950, p. 4.

⁵⁴ Dans sa correspondance avec Beaulieu, elle écrit aussi ces mots anglais ou anglicismes, mais use de distinctions typographiques, comme « un groceur cossu », (YLM, LWB, « Sortie enfin de l'état comateux [...] », [3 août 1949], f. 1), « cette sœur yankeefiée » (YLM, LWB, « Sortie enfin de l'état comateux [...] » [3 août 1949], f. 2), « c'est dull à crier » (YLM, LWB, « J'ai bien reçu du consulat canadien [...] », [1951], f. 1). *Le Maître* souligne.

⁵⁵ André Ricard, « Entailles au revers lisse du totem », dans Françoise Tétu de Labsade (dir.), *Littérature et dialogue interculturel : culture française d'Amérique*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1997, p. 242.

⁵⁶ André Belleau, « Carnavalesque pas mort ? », art. cité, p. 200.

québécoise du point de vue carnavalesque ; entre autres, l'éclosion de la carnavalisation québécoise s'est réalisée en « contexte urbain » (*NR*, p. 154) et le monde franco-américain est essentiellement une réalité citadine. Mais le point commun majeur réside dans le fait que les cultures sont toutes deux déterminées par leur relation à d'autres cultures : « Une littérature doublement marginalisée comme la littérature québécoise (par rapport à la France, par rapport à l'Amérique du Nord anglophone) constitue un lieu par définition conflictuel où se rencontrent plusieurs exigences et plusieurs influences⁵⁷. » Si la communauté franco-américaine entretient des rapports marginaux aux mêmes cultures que le Québec, soit la culture française et la culture anglaise d'Amérique, on peut même se risquer à affirmer qu'elle est triplement marginalisée : par rapport aux cultures française, anglo-américaine et canadienne-française. De fait, il est peu surprenant de découvrir un « lieu conflictuel », du moins une difficulté culturelle, dans les textes francophones de la Nouvelle-Angleterre. Nous soutenons que les textes de *Le Maître* représentent bien cette jonction des cultures : par exemple, elle jongle avec l'anglais, le français et la langue canadienne-française si l'on considère les canadianismes comme des éléments de la culture canadienne-française. Belleau ajoute : « la pratique littéraire, à l'image même de l'espace social, devint un lieu conflictuel d'interaction des langages et des codes » (*NR*, p. 155). Le conflit ou la difficulté, toujours selon Belleau, se trouve dans la « sélection des codes littéraires » et dans la « *norme* même de la langue littéraire, non pas certes dans sa fonction corrective ici secondaire, mais à titre de condition institutionnelle indispensable pour que le langage d'une

⁵⁷ André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », *Surprendre les voix*, ouvr. cité, p. 175.

communauté culturelle puisse recevoir et porter les codes de la littérature⁵⁸ ». C'est précisément la « multiplicité et l'hétérogénéité linguistiques⁵⁹ » qui posent ce problème à déterminer la norme : puisque *Le Maître* mélange non seulement les langues mais aussi les niveaux de langage, comment peut-on concevoir les balises qui forment les codes de la littérature (ou du journalisme) franco-américain ? De même, bien que Belleau l'écarte temporairement dans l'article cité plus haut, l'étude du rapport à la « norme corrective⁶⁰ » a une portée politique majeure et fait partie intégrante d'un débat identitaire, tant dans la société de *Le Maître* que dans le Québec des années 1980. Dans les deux cas, la survivance identitaire repose sur la mise en valeur d'une survivance linguistique, tout aussi complexe à définir que la norme du langage littéraire. Autrement dit, le corpus lemaîtreien s'inscrit dans un contexte particulier puisque, relevant du genre journalistique et se rapprochant parfois de l'essai, il trouve sa place dans un média spécifiquement utilisé pour construire une unité sociale, la presse étant le porte-étendard de la culture franco-américaine. Comme au Canada français, l'obsession de la pureté linguistique, élément essentiel à la construction d'une identité sociale, est présente chez les Franco-Américains ; or, dans cette petite communauté, elle est presque uniquement soutenue par les journalistes et hommes et femmes de lettres professionnels. Ainsi, l'étude de la langue littéraire des journaux franco-américains ne peut se faire en ignorant la fonction corrective de la norme. Les articles de *Le Maître* regorgent de commentaires qui visent à aider les lecteurs à améliorer leur connaissance de la

⁵⁸ André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », art. cité, p. 176.

⁵⁹ André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, Presses de l'université du Québec, coll. « Genres et discours », 1980, p. 123.

⁶⁰ André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », art. cité, p. 176.

langue française et se basent sur des références à la norme linguistique de France. Par exemple, elle explique comment prononcer le « H » dans le mot « Hollande », en renvoyant à un grammairien puriste d'un quotidien parisien⁶¹, elle examine l'expression « sucre candi », « en fouillant dans une demi-douzaine de dictionnaires⁶² », ou encore elle se penche sur l'étymologie du mot « dilemme » en se fiant au Larousse, au Bescherelle et au Littré⁶³. Toutefois, le signe d'un conflit, d'une convergence de différentes influences, réside dans les rapports avec les anglicismes, qui s'introduisent dans la langue française. S'ils semblent être une menace pour les défenseurs du fait français en Amérique, Le Maître entretient un rapport parfois contradictoire avec la norme : elle écrit tantôt l'anglicisme sans le spécifier – voire littéralement le terme anglais –, tantôt la correction, l'explication du bon terme à utiliser. Dans *L'Étoile*, elle n'opte pour des mots anglais que quelques rares fois, en les entourant de guillemets – « Frenchy », « business » – et note des anglicismes pour les dénoncer, comme dans le cas du mot « minou » qu'elle préfère au mot « kitty⁶⁴ ». Or si, dans *Le Travailleur*, elle mentionne « se mettre des shorts⁶⁵ », elle s'indigne pourtant de l'utilisation du mot « nurse » par les Français⁶⁶, en citant Rémy de Gourmont. Bien que la chroniqueuse souligne ses propres anglicismes par l'italique et qu'elle semble les employer pour agrémenter son style, nous y voyons tout de même une situation contradictoire. Notons que les

⁶¹ On parle d'Abel Hermant, du *Temps*. Ce commentaire paraît dans Roger Duroc, « Poignée de faits », *TR*, 30 mai 1940, p. 3. Le journaliste rapporte les propos de Le Maître qui travaillait alors pour *L'Étoile* de Lowell. Malheureusement, nous n'avons pas pu mettre la main sur le papier original paru dans *L'Étoile*.

⁶² YLM, « Sucre candi », *TR*, 3 octobre 1946, p. 1.

⁶³ YLM, « Correction d'un mystère », *TR*, 7 juin 1945, p. 1.

⁶⁴ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1901.

⁶⁵ YLM, « Saint-Pierre et *Le Travailleur* », *TR*, 26 février 1942, p. 1.

⁶⁶ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 15 fév. 1945, p. 1.

anglicismes de *Le Maître* sont plutôt des termes anglais et non des termes anglais francisés ; cependant, même si elle a sans aucun doute la responsabilité de pointer du doigt les erreurs, elle avoue elle-même ne pas maîtriser parfaitement sa langue. En effet, dans une critique qui fait la promotion d'une brochure dénonçant de multiples anglicismes, elle donne un avis tranché sur l'état de la langue française en traitant de la mission de la Société du Parler français : « sa croisade contre le français à jambe de bois, manchot, borgne, chauve, édenté, bâtard, pouilleux et syphilitique que la plupart d'entre nous écrivons⁶⁷. » Elle poursuit :

C'est de l'anglais écrit avec des mots français. « Ainsi donc, » conclut M. Donnay, « notre langue est tuée par ceux-là mêmes qui devraient s'en faire les défenseurs. » Car le journal franco-américain, en Nouvelle-Angleterre, est souvent la seule lecture française qu'on fasse jamais⁶⁸.

Cet extrait évoque le sentiment complexe des intellectuels franco-américains face à leur statut linguistique : *Le Maître* se voit à la fois comme l'élève et la professeure, signe d'une équivoque des codes littéraires et linguistiques. Simultanément, elle accuse et défend les journalistes, ces uniques promoteurs de la langue française qui font malheureusement souvent des erreurs. Le constat de Donnay éclaire bien l'ambiguïté du statut de la langue en contexte franco-américain et sa position précaire qui a des répercussions sur la production culturelle. À cet effet, Belleau mentionne : « Il se pourrait même que la pluriglossie textuelle ait eu déjà quelque rapport avec le statut du langage dans une société⁶⁹. » Cela dit, nous pourrions émettre l'hypothèse que *Le Maître* utilisait sciemment une langue perçue comme menaçante à l'écrit pour faire prendre conscience aux lecteurs de la présence de

⁶⁷ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 23 juillet 1942, p. 1.

⁶⁸ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 23 juillet 1942, p. 1.

⁶⁹ André Belleau, *Le romancier fictif*, ouvr. cité, p. 123.

deux langues qui s'entrechoquent, pour souligner ce rapport entre la langue parlée en communauté et la langue écrite, censée montrer le « bon exemple ». Avait-elle aussi pour objectif d'ébranler les défenseurs de la langue française en indiquant que l'anglais, réellement présent, fait partie de la vie franco-américaine ? Même si quelques autres écrivains franco-américains ont une écriture bilingue, comme David Plante⁷⁰, *Le Maître* est en quelque sorte une exception : elle prend la liberté d'écrire des anglicismes et est tout de même légitime et appréciée dans le milieu culturel. Plus encore, ce sont aussi les acteurs défendant la survivance franco-américaine, c'est-à-dire ses collègues du *Travailleur*, comme Beaulieu, qui lui accordent une reconnaissance. Peut-être est-ce justement parce que l'institution culturelle qui la légitime « se trouve embarrassée, hésitante, incertaine, notamment dans sa fonction de sélection des codes littéraires⁷¹ » ? La société franco-américaine, plongée dans une mer culturelle anglaise, n'a que très peu de recours politiques concrets pour exister en tant que « société distincte », comparativement aux Canadiens français, par exemple, qui, démographiquement majoritaires au Québec, ont des représentants politiques francophones, des institutions de langue française, etc. Cette absence quasi-totale de représentation de la culture franco-américaine fait en sorte que les acteurs culturels franco-américains ne peuvent écarter totalement la langue anglaise et ses codes culturels, d'où une situation ambiguë.

La « qualité kaléidoscopique⁷² » des textes lemaîtriens influence aussi leur énonciation. Les remarques de Belleau au sujet des effets de la culture carnalisée,

⁷⁰ David Plante, « Nous sommes un peuple étrange », dans Françoise Tétu de Labsade (dir.), *Littérature et dialogue interculturel*, ouvr. cité, p. 127-136.

⁷¹ André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », art. cité, p. 176.

⁷² André Belleau, « Bakhtine et le multiple », *Études françaises*, vol. 6, n° 4, 1970, p. 481.

hybride, sur l'énonciation ou la représentation de l'écrivain dans les œuvres québécoises éclairent notre corpus. Car comme l'écrivain québécois typique dégagé par Belleau, *Le Maître* présente un double-ethos, qui requiert deux types de langages opposés :

Tout se passe comme si la représentation fictionnelle de l'écrivain, de l'intellectuel, de l'artiste requerrait non pas un seul personnage, mais deux personnages aux traits opposés : l'un auquel sont attribués les signes de la culture, du raffinement, de la maîtrise du langage, l'autre qui se voit doté de la force instinctive et du sens de la réalité⁷³.

Le Maître ne parvient pas à fixer l'image qu'elle donne d'elle-même, comme le dévoilent l'ethos ambivalent qui marque ses pages féminines au début du siècle et l'emploi simultané de deux niveaux de langue dans *Le Travailleur*. À l'instar du lettré québécois, elle oscille entre l'image d'une chroniqueuse populaire, donc qui parle familièrement et qui colporte des rumeurs, et une chroniqueuse érudite, cultivée, au langage soigné et qui s'oppose à la femme franco-américaine traditionnelle. En outre, autant elle affirme aimer le discours populaire, utilise abondamment ce langage et participe de la production de potins, autant elle redoute le journalisme « à populace⁷⁴ » – prenant vraisemblablement *L'Étoile* en exemple – qu'elle qualifie de « sainte merde⁷⁵ » et elle déplore les lectures des Franco-Américains, qui ne s'en tiennent qu'à *L'Almanach du peuple* et au *Samedi*⁷⁶.

Ces diverses constatations convergent vers notre hypothèse de départ : le langage lemaïtrien est polyphonique à plusieurs égards. Diane Vincent, professeure de

⁷³ André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », art. cité, p. 184.

⁷⁴ YLM, LMD, « Lowell, 9 mai, 1941 », [1941], f. 1.

⁷⁵ YLM, LMD, « Lowell, 9 mai, 1941 », [1941], f. 1.

⁷⁶ YLM, LMD, « Lowell, 9 mai, 1941 », [1941], f. 1.

sociolinguistique, indique dans un récent ouvrage, que, volontairement ou non, la polyphonie constitue un outil stratégique :

Un moyen parmi d'autres d'agir sur autrui, de l'informer, le convaincre, le faire rire, le déstabiliser, tout en confirmant l'image de soi qu'il veut offrir ou préserver, celle d'un locuteur valable, habile, averti, enjoué, rusé, branché, qui connaît Johnny, qui a lu Camus, qui se réclame de Raël⁷⁷.

Outre la polyphonie, Le Maître se sert d'un autre moyen pour atteindre les mêmes buts : la subversion. Il y a là une suite logique, puisque la polyphonie rend possible une parole plus libre, plus originale et, dans certains cas, plus subversive.

2 – Le rire : une subversion du sérieux

Pour qu'une poétique soit carnavalesque, elle doit évidemment présenter des éléments contraires au sérieux, à l'« officiel » (*CEFR*, p. 13) et c'est le cas de celle de Le Maître. Puisqu'elle renverse plusieurs types de normes, notre acception du mot sérieux se doit d'être assez large. Quel qu'il soit, le discours sérieux « désir[e] produire un message monologique⁷⁸ » et en cela il s'accommode mal d'une vision polysémique du monde. Ce qui caractérise un texte carnavalesque est que les partis opposés, le sérieux et le sérieux subverti – c'est-à-dire le rire – sont « donnés en même temps » (*NR*, p. 144). Belleau rappelle cette simultanéité des opposés en décrivant le roman de Rabelais : « Une œuvre d'autant plus sérieuse qu'elle est comique, d'autant plus comique qu'elle est sérieuse. Une œuvre profondément imprégnée par la culture populaire mais qui, paradoxalement, est destinée à un

⁷⁷ Diane Vincent, « Polyphonie et interaction », dans Laurent Perrin (dir.), *Le sens et ses voix*, ouvr. cité, p. 128.

⁷⁸ Philippe Hamon, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, coll. « Hachette université. Recherches littéraires », 1996, p. 61.

public lettré et non au peuple » (*NR*, p. 43). La seule présence du non-sérieux dans les pages de journaux officiels est donc une trace de l'écriture carnavalesque. De plus, à l'instar de la fête du carnaval, la subversion concerne aussi les normes sociales générales comme la notion d'« ordre ».

Tout d'abord, Le Maître renverse ponctuellement l'ordre pour mettre en avant un désordre textuel ou discursif, et ce dans certains de ses textes décousus aussi bien que dans sa trajectoire professionnelle singulière et instable. Il faut rappeler que le rire lemaïtrien présente deux facettes en constante tension : d'une part une distance, une liberté, une personnalité qui le singularise, et d'autre part des idées subversives et une carnavalisation qui évoque une participation collective. Ces deux types de renversement sont mis en lumière par le choix de Le Maître d'utiliser des formes qui laissent place à la désarticulation du texte, ainsi qu'à la désinvolture, à la nonchalance, au relâchement. Profitant de la particularité de la chronique qui légitime toute digression de l'auteur, elle multiplie les décrochages, c'est-à-dire les commentaires sur sa propre écriture, sur sa situation personnelle ou émet une opinion. Par exemple, elle justifie ses choix de termes et ce, même en début de carrière :

Notez que j'utilise le mot « sympathique » et, dans son sillage, « compagnon » et « camarade ». J'utilise ceux-ci à bon escient dans l'espoir d'échapper à ce mot qui semble ridicule : « innocente ». C'est peut-être l'expression la plus courante en Amérique – innocente camaraderie⁷⁹ – [...].

⁷⁹ « Note that I use the word “liking” and in its wake, “companion” and “comrade”. I use them advisedly in the hope of escaping that foolish-looking word : “innocent⁷⁹”. Yet it is perhaps the expression most current in America – innocent camaraderie – [...] » (YLM, « Yvonne Lemaitre's Paris Letter. Position of Women in la Belle France », *Lowell Courier-Citizen*, Lowell, 16 juin 1913, p. 7.) (Nous traduisons.)

Dans l'extrait suivant : « J'aime beaucoup Lawrence. J'aime à m'y rendre (autant à en revenir, mais aussi bien ne pas parler de ça⁸⁰) [...] », la digression entre parenthèses, qui propose une idée tout en l'annulant, dévoile sa propre inutilité ou son absurdité. Opter pour une constante rupture du fil de la pensée, créée par des commentaires extrêmement divers (adresses aux lecteurs, retours sur des histoires précédentes, clins d'œil humoristiques, anecdotes personnelles), mène rapidement à une prolifération des allusions ironiques, des phrases humoristiques, des boutades, des jeux de mots, des absurdités, etc., autant de signes d'une liberté personnelle et d'un sérieux subverti. Dans *Le Travailleur*, où Le Maître a eu le loisir de développer son propre style grâce à sa légitimité acquise, son écriture montrait un choix formel explicitement orienté vers le rire, soit la blague et l'histoire drôle.

Par ailleurs, la chroniqueuse contrevient, à titre personnel, aux attentes sociales traditionnelles, à l'ordre commun : femme de lettres et célibataire, elle se place d'emblée en marge du statut social sérieux, voire aux antipodes de la Franco-Américaine catholique et bienséante. Une des rares descriptions de la personnalité de Le Maître insiste sur cette marginalité sociale assumée, entre autres, face aux normes genrées. La description de Le Maître par André Thérive, citée au premier chapitre, révèle un personnage extraverti, d'une « gaieté bruyante et scandaleuse », sans gêne, maquillé à outrance, mais plutôt garçonne dans ses manières, ayant un « manque de pudeur verbale absolue⁸¹ ». Ainsi, son statut social, son attitude, ses décisions professionnelles, ses choix formels font de Le Maître une femme de lettres qui,

⁸⁰ YLM, « Le tout-Lawrence », *TR*, 30 janvier 1941, p. 2.

⁸¹ Correspondance d'André Thérive, [1913], cité par Benoît Le Roux, *André Thérive*, ouvr. cité, p. 24-25.

d'entrée de jeu, doit être ou veut être perçue comme un être en marge de l'ordre, des conventions et de la norme.

Avant d'observer le rire dans le corpus, il est essentiel d'examiner la perception de la chroniqueuse sur son rôle dans la presse. Sa façon de se mettre en scène révèle qu'elle n'a pas peur de l'authenticité : dans un discours le plus souvent sans sophistication, qui, de surcroît, fait rire, elle se dit loin d'être parfaite et se moque d'elle-même. Cette image a tout de celle d'un bouffon, d'un clown, et les écrits intimes du corpus révèlent que Le Maître se dépeint elle-même dans ce rôle : « Mon vieux, il vous faut trouver au plus coupant une autre humoriste, une autre farceuse que votre humble servante. Le TRAVAILLEUR est trop solennel. Vous ne voudriez pas passer pour un journal sérieux, j'espère⁸² ? ». Elle se décrit ailleurs comme une « pince-sans-rire qui ne songe qu'à faire rire⁸³ ». Au sein d'une presse sérieuse vis-à-vis de laquelle elle se met en quelque sorte en rapport de force, Le Maître incarne ainsi consciemment et positivement le personnage emblématique du carnaval, le bouffon.

2.1. Les mécanismes du rire lemaîtrien

Le rire chez Le Maître se décline sur plusieurs plans, dont celui du comique comme effet de mécanique, et c'est d'abord en renversant les normes, l'attendu, notamment en brisant de façon abrupte le fil continu d'un français standard ou soutenu, que Le Maître fait rire. Selon Éric Blondel, le rire est créé justement par

⁸² YLM, LWB, « Lowell, vendredi », [1946], f. 1. Le Maître souligne.

⁸³ YLM, LWB, « Sauvez-moi la vie [...] », [s. d.], f. 1.

une « transgress[ion] [d]es règles admises⁸⁴ » : « La finesse de l'esprit, c'est le *rapport*, distendu ou imperceptible, avec la norme, le *jeu* [...] avec une règle virtuelle⁸⁵. » Si Le Maître écrivait uniquement dans un langage populaire parlé, utilisant tour à tour « icitte », « itou » et plusieurs anglicismes, le lecteur ne s'ennuierait-il pas ? *A contrario*, Le Maître emploie des langages opposés et c'est précisément ces chocs inattendus, placés au bon endroit, qui ajoutent de l'esprit, du piquant au texte. La culture populaire seule n'est pas ce qui crée le rire, mais bien la juxtaposition de plusieurs cultures, de différents langages, en d'autres termes, la polyphonie ou la carnavalisation. Et dans notre cas, plus ces langages sont opposés, plus l'effet comique est efficace. Bakhtine, dans son *Esthétique et théorie du roman*, l'indique : « L'indispensable postulat du style humoristique est donc la stratification du langage littéraire et sa diversité, plurilinguisme dont les éléments doivent se projeter sur différents plans linguistiques⁸⁶ [...]. »

Le jeu de mot est une figure de style comique qui demeure l'exemple par excellence d'une transgression des règles, notamment de celles consignées dans le dictionnaire, car il joue avec les définitions de mots et donne un sens autre aux mêmes phonèmes ; il est, selon Blondel, « le comble de la liberté⁸⁷ ». La chroniqueuse affectionne ce travail de la langue et l'intègre tant explicitement que discrètement dans ses écrits. Par exemple, dans une partie de chronique ayant pour objet l'hiver et la neige, elle lance, en conclusion : « Ami lecteur, répondez à la

⁸⁴ Éric Blondel, *Le risible et le dérisoire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 1988, p. 80.

⁸⁵ Éric Blondel, *Le risible et le dérisoire*, ouvr. cité, p. 78.

⁸⁶ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, ouvr. cité, p. 131-132.

⁸⁷ Éric Blondel, *Le risible et le dérisoire*, ouvr. cité, p. 40.

pelle⁸⁸ ! » Dans cette même chronique, elle rapportait encore que le perdant d'un duel entre deux amis musiciens avait choisi pour épitaphe : « La mi la mi la (L'ami l'a mis là⁸⁹) ». Elle propose aussi parfois des traductions absurdes – « *Mister Goodface Waterhole* (Boniface Trudeau⁹⁰) » –, en indiquant quelques fois entre parenthèses l'explication de sa boutade. Dans une lettre adressée à Oda Beaulieu, la femme de son patron, alors que celui-ci souffre d'un virus, elle écrit avec beaucoup de verve : « Du temps de mon père, le mot d'ordre était REPOS. Rest, damn you, rest ! Aujourd'hui, c'est RELAX, a distinction without a difference. Dites à Wilfrid de ma part, REPOLAX, DAMN YOU, REPOLAX⁹¹ ! » Les exemples pourraient ainsi être multipliés : que ce soit par un jeu de mot ou un néologisme, Le Maître se plaît à manipuler le verbe pour faire rire. Cependant, même si ces plaisanteries sont plutôt banales, légères, voire insignifiantes et, surtout, peu subtiles, la femme de lettres et ses lecteurs doivent pourtant partager des références semblables et, spécifiquement dans le cas des jeux de mots, ils doivent parler la même langue, comme le souligne Blondel : « Il suffit, pour s'en convaincre, de franchir une frontière linguistique : essayez donc de faire rire un Belge d'un jeu de mots basque. Même échec si l'interlocuteur n'est pas “branché” sur la même longueur d'ondes⁹². »

Puisque la forme de la chronique a toujours constitué un terreau fertile pour l'ironie⁹³, le rire chez Le Maître réside aussi dans des phrases ironiques et les

⁸⁸ YLM, « À tous les vents », *TR*, 1^{er} janvier 1948, p. 1.

⁸⁹ YLM, « À tous les vents », *TR*, 1^{er} janvier 1948, p. 1.

⁹⁰ YLM, « Aux quatre vents », *TR*, 19 février 1942, p. 3.

⁹¹ YLM, Lettre à Oda Beaulieu, « Lowell, dimanche. Chère Dame Oda », *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library, [1951], p. 2.

⁹² Éric Blondel, *Le risible et le dérisoire*, ouvr. cité, p. 41.

⁹³ Philippe Hamon, *L'ironie littéraire*, ouvr. cité, p. 39.

persiflages – les pages précédentes foisonnent d'exemples –, qui visent aussi bien le journalisme, les œuvres littéraires, l'érudition, la guerre, les rapports hommes-femmes, le statut du français en Amérique qu'une personne en particulier. Parfois plus acerbe et sévère dans ses remarques, Le Maître use d'un sarcasme dont « le sens est [plus] clair⁹⁴ » que celui d'une pointe ironique. Plus fortement que dans le cas des jeux de mots, l'ironie scelle un rapprochement entre la journaliste et le lecteur et peut être vue comme « une rhétorique de la séduction au moyen de laquelle la compréhension serait garantie et à son tour garantirait l'inclusion (ou la satisfaction) du lecteur⁹⁵ ». L'ironie risque cependant à tout moment d'échapper au lecteur, de ne pas être saisie⁹⁶ et elle peut malencontreusement « être suivie d'une réception sérieuse⁹⁷ », d'autant plus qu'elle consiste en sous-entendus, en allusions non-explicites. De fait, l'ironiste, n'ayant pas à expliquer son raisonnement, tient souvent un discours bref, voire fragmenté. Si l'ironie avance une idée pour faire comprendre son contraire, elle est donc intrinsèquement polyphonique⁹⁸ et ambiguë. En effet, elle côtoie le sérieux, s'y oppose et l'utilise. Vladimir Jankélévitch parle même de l'ironie comme d'« un sérieux un peu compliqué⁹⁹ ». Cette valse que mène l'ironie avec le grave, l'important, mène à un rire double chez le lecteur : celui d'un rire léger, mais empreint d'un malaise indéniable.

⁹⁴ Bernard Dupriez, « Ironie », *Gradus : Les procédés littéraires (dictionnaire)*, Paris, Éditions 10/18, 2008, p. 264.

⁹⁵ Linda Hutcheon, « Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie », *Poétique : Revue de théorie et d'analyses littéraires de Paris*, vol. 12, n° 46, 1981, p. 152.

⁹⁶ Mustapha Trabelsi (dir.), *L'ironie d'aujourd'hui*, ouvr. cité, p. 10.

⁹⁷ Philippe Hamon, *L'ironie littéraire*, ouvr. cité, p. 37.

⁹⁸ Diane Vincent, « Polyphonie et interaction », art. cité, p. 127.

⁹⁹ Vladimir Jankélévitch, *L'ironie* [1936], cité par Philippe Hamon, *L'ironie littéraire*, ouvr. cité, p. 59.

Dans la même optique, Le Maître crée des allusions moqueuses, des railleries, des clins d'œil, qui relèvent plus largement de la dérision laquelle est, tout comme l'ironie, la manifestation d'une effronterie envers une quelconque instance, sérieuse le plus souvent. Le rire, qu'il soit ou non carnavalesque, est à tout coup paradoxal : « il tire joie et plaisir de la réalité triste qui le fait s'esbaudir¹⁰⁰ » et la dérision, qui prend à bras-le-corps les échecs ou les erreurs de l'homme, en est le parfait représentant. De fait, un message politique, revendicateur ou du moins une opinion sur cette « réalité triste » se cachent souvent sous la dérision de Le Maître ; par exemple, elle raconte la fin trop clichée d'un roman « [...] et le beau million est toujours en banque quand la belle enfant rejoint enfin papa », en ajoutant une raillerie sur la condition financière des journalistes : « Il n'est pas dans la poche du journaliste, vous pouvez bien le penser¹⁰¹. » Ces digressions lui permettent d'énoncer ce qu'elle pense d'un groupe, souvent avec un élément plutôt insolite : « Un sociologue du dernier bateau, c'est-à-dire de l'école qui se pique de ne point prendre les carottes pour des oranges parce qu'elles sont toutes deux jaunes¹⁰² [...] ». Le Maître laisse ainsi parfois le lecteur dans l'incertitude : elle condamne tout en défendant, comme dans cet extrait, issu de *L'Étoile*, mais reproduit dans le *Travailleur* en 1941 : « Le fait que M. Beaulieu était classé comme ce spécimen classique que décrit l'étiquette de “vieux garçon fieffé,” ne gêne en rien le piquant de ma nouvelle. Au contraire¹⁰³ ! » La chroniqueuse annonce dans cet article le mariage de Beaulieu et le félicite, tout en dévoilant le qualificatif peu reluisant qui lui est

¹⁰⁰ Éric Blondel, *Le risible et le dérisoire*, ouvr. cité, p. 100.

¹⁰¹ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 26 mars 1942, p.3.

¹⁰² YLM, « Des bêtes... », *TR*, 17 octobre 1940, p. 6.

¹⁰³ YLM, « Mariage à Lindwood », *TR*, 14 août 1941, p. 2.

attribué. Si elle ne concerne pas toutes les moqueries, cette double proposition à la fois sympathique et railleuse, qui « nie et affirme à la fois » (*CEFR*, p. 20), est aussi propre à la culture carnavalesque. Jamais unilatéral, un propos carnavalesque peut être à la fois insulte et compliment ou, comme Bakhtine le nomme, « louange et injure » (*CEFR*, p. 167). Si nous reprenons l'image de la familiarité entre deux amis, nous constatons qu'effectivement, dans leur langage « franc et libre » (*CEFR*, p. 190), les amis se permettent « une violation flagrante des règles normales du langage, [...] un refus délibéré de se plier aux conventions verbales : étiquette, courtoisie, pitié, respect du rang, etc. » (*CEFR*, p. 190) Cette particularité est encore plus marquante dans la correspondance de *Le Maître*, par exemple lorsqu'elle s'adresse à Marcel Dugas lui signifiant sa « dégoûtante bonté d'âme¹⁰⁴ ».

Bien que *Le Maître* tourne parfois en dérision le sexe féminin ou masculin, une profession en particulier, ou une personnalité publique, c'est le plus souvent d'un peuple, notamment américain ou français, qu'elle rit. Contestataire, la raillerie fait souvent allusion à un défaut social ou individuel :

Un GI-Joe, de faction au bureau de son colonel, à Berlin, entend l'interrogatoire qu'on fait subir à un Russe d'une cinquantaine d'années, de passage dans la zone américaine.

- Où êtes-vous né ?
- À Saint-Petersbourg.
- Où avez-vous fait vos études ?
- À Pétrograde.
- Où vous êtes-vous marié ?
- À Léninegrad.

Gosh, réfléchit Joe, ces Russes aiment à voyager autant que nous¹⁰⁵.

En attaquant l'ignorance culturelle du GI-Joe, *Le Maître* prend position en soulignant ce qui la sépare, comme son lecteur, du soldat américain. En plus, elle

¹⁰⁴ YLM, LMD, « Lowell, 10 avril », [s. d.], f. 2.

¹⁰⁵ YLM, « Des hommes... des choses... des mots... », *TR*, 13 mars 1947, p. 3.

utilise le stéréotype social comme pièce maîtresse de sa plaisanterie, outil efficace de l'humour dérisoire¹⁰⁶. Elle usait pareillement du pouvoir du stéréotype social dans ses correspondances étrangères, parues dans le *Lowell Courier-Citizen* en 1913 :

Messieurs Marinetti et Boccioni sont retournés à Milan, laissant derrière eux une armée de sourcils ondulés, dépités. Le Parisien, se sachant une personne très intelligente, est triste lorsqu'il ne peut pas comprendre rapidement. « Tout le monde », dit l'un, « comprend maintenant ce qu'est le futurisme. » — « Oui », dit un autre, « nous comprenons tous que nous ne pouvons pas comprendre¹⁰⁷. »

La dérision, tout comme l'ironie et le jeu de mot, permet de créer une connivence avec le lecteur et, au-delà, de signifier qu'un esprit commun rassemble les producteurs et les lecteurs du journal, elle « agit de deux façons : par sa thématique, elle raffermir et réaffirme l'identité du groupe ; par le rire qu'elle procure, elle crée une nouvelle communauté fusionnelle¹⁰⁸. »

Ainsi nous pouvons concevoir que la dérision mène à un rire rassembleur à l'instar du rire carnavalesque ; toutefois ce dernier, plus général, fait participer tout le monde, incluant le bouffon. Autrement dit, puisque ce rire « est braqué sur les rieurs eux-mêmes » (*CEFR*, p. 20), l'autodérision dont Le Maître fait preuve contribue aussi à la dimension carnavalesque de sa poétique. La chroniqueuse rit de l'autre mais aussi des siens et particulièrement d'elle-même. Non seulement l'autodérision participe de son ethos public, c'est-à-dire de l'image de soi choisie, réfléchie, mais aussi d'un ethos privé qui se dévoile dans ses lettres personnelles.

¹⁰⁶ Nelly Feuerhahn, « La dérision, une violence politiquement correcte », art. cité, p. 193.

¹⁰⁷ « Messrs. Marinetti and Boccioni have returned to Milan, leaving behind an army of vexed corrugated brows. The Parisian, knowing himself to be a very intelligent person, is chagrined when he can't understand very fast. "Everybody," said one, "now understands what Futurism is." — "Yes," said a second, "we all understand that we can't understand." » (YLM, « Yvonne Lemaitre's Paris Letter. Futurism, and the Man Who Originated the Movement », *Lowell Courier-Citizen*, Lowell, 14 juillet 1913, p.) (Nous traduisons.)

¹⁰⁸ Arnaud Mercier, « Introduction : pouvoirs de la dérision, dérision des pouvoirs », dans Arnaud Mercier (dir.), *Dérision - contestation*, ouvr. cité, p. 12.

Elle y ridiculise notamment sa situation financière et sa naïveté : « [...] moi vieille commère qui n'ai plus pour dents que les perles payées trop cher au dentiste¹⁰⁹ », ou encore son statut social de « vieille fille du Massachussetts (the lowest form of animal life¹¹⁰) », de « vieille fille, dernière vivante de [s]a génération¹¹¹ ». De même, on peut aussi parler d'auto-ironie quand elle parle en mal d'elle-même, se montrant dans un état lamentable, voire dans la pire des conditions¹¹² et laissant le lecteur sur une hésitation à savoir « si l'énonciation est à prendre au sérieux ou non¹¹³ ». Lori Saint-Martin, traitant d'une étude de Lucie Joubert, indique que l'auto-ironie, spécifiquement chez les femmes, « tourne en dérision, mais le plus souvent avec sympathie, les difficultés de la femme qui prétend à l'autonomie¹¹⁴ ». Le principal ethos dont Le Maître se moque est en effet fortement lié à son statut de femme : elle rit d'une vieille fille sans le sou, se laissant berner par un dentiste. Elle met en scène ses propres travers et ses problèmes personnels non pas pour provoquer ou dénoncer férocelement quelque instance, mais plutôt pour attirer l'empathie de ses lecteurs.

En définitive, ces manières de susciter le rire, soit le comique, l'ironie, la dérision ainsi que l'autodérision ou l'auto-ironie font passer les refus par le biais de double-sens et visent à bouleverser les attentes chez le lecteur. Autrement dit, ces procédés du rire deviennent, par leur polysémie, des armes contre le sérieux monologique, « unilatéral » (*CEFR*, p. 10). Les analyses précédentes donnent à voir les différents types de sérieux que s'approprie la chroniqueuse pour mieux le

¹⁰⁹ YLM, LWB, « Sortie enfin de l'état comateux [...] », [3 août 1949], f. 1.

¹¹⁰ YLM, LMD, « Lowell, 10 avril », [s. d.], f. 1.

¹¹¹ YLM, LWB, « Cher ex-boss [...] », [s. d.], f. 1.

¹¹² Bernard Ribémont, « Une auto-ironie médiévale ? », dans Mustapha Trabelsi, (dir.), *L'ironie d'aujourd'hui*, ouvr. cité, p. 231-251.

¹¹³ Mustapha Trabelsi, « Avant-propos », dans Mustapha Trabelsi (dir.), *L'ironie d'aujourd'hui*, ouvr. cité, p. 10.

¹¹⁴ Lori Saint-Martin, « Échos du passé », *Voix et Images*, vol. 25, n° 1, 1999, p. 205.

désarticuler ; par exemple, la gravité liée au pathétique, à la tristesse, voire à la mort, est subvertie par un comique joyeux et léger. Le Maître ridiculise également, en employant l'ironie et la dérision, un sérieux respectable, notoire, celui des institutions crédibles et légitimées qui instaurent un code culturel encadrant le discours pour le faire tenir dans une certaine norme, comme *Le Travailleur*, les journalistes, les sociologues, les écrivains, les acteurs sociaux, etc. Enfin, munie de tous ces outils de subversion, elle s'attaque au sérieux autoritaire, stable et en position de pouvoir dans le champ social, soit le conformisme, les normes traditionnelles, l'idéologie dominante. En d'autres termes, le rire chez Le Maître est anti-institutionnel, puisqu'il se définit par un dédoublement de sens, une polyphonie, renvoyant à un anticonformisme.

2.2. La subversion du sérieux dans le corpus intime

Un détour par le corpus intime de Le Maître permet une observation plus claire de la déconstruction des multiples facettes du sérieux. Deux correspondances phares sont particulièrement éclairantes : celles entretenues avec Marcel Dugas et avec Wilfrid Beaulieu (ou, à une occasion, avec sa femme Oda Beaulieu). Ces destinataires, bien que très différents, incarnent des figures du sérieux : le grave pour l'un et le respectable pour l'autre.

Il faut se souvenir que Marcel Dugas, poète, écrivain, critique canadien-français et fondateur du *Nigog*, adoptait, dans sa prose poétique, une esthétique symboliste et romantique, « plus particulièrement [...] un romantisme pessimiste, en vertu du lyrisme, de la mélancolie, de la tristesse, du souvenir, de la nostalgie et de

la désespérance qui sourdent régulièrement de ses poèmes¹¹⁵ ». De fait, Dugas représentait les « exotiques », formant un cercle littéraire restreint élitiste. Le Maître et lui se sont rencontrés avant la Première Guerre mondiale, dans les salons parisiens, mais le texte épistolaire que nous avons étudié se compose de neuf tapuscrits de Le Maître, échangés entre 1941 et 1942¹¹⁶. La chroniqueuse, notamment de par les formules saisissantes qu'elle emploie pour nommer le poète âgé de presque soixante ans, subvertit la gravité de la poésie de Dugas. Avec des phrases d'appel comme « Ô dernier des enthousiastes, ô gentillesse et générosité incarnées¹¹⁷ », « Ômarceldugas¹¹⁸ ! » ou « Ô ma douce ration de sucre, Ô mon ineffable livre de café, Ô précieux homme, Marcel Dugas¹¹⁹ [...] », Le Maître tourne à la plaisanterie le langage poétique. Ce « ô » vocatif est un symbole du sentiment exacerbé, de la mélancolie romantique, mais tout le tragique du « ô » tombe à plat, associé à la prosaïque ration de sucre ou à l'étrange « ômarceldugas » dont les lettres accolées et minuscules semblent constituer un nom commun, voire un objet. Plus irrévérencieuses encore sont les autres périphrases choisies pour identifier Dugas : « mon vieux poteau¹²⁰ », « Honey, maplesyrup, nectar, nanan de Marcel¹²¹ ! » ou encore « Ma belle crotte en chocolat¹²² ». Évoquant d'ailleurs souvent le sucre, substance prisée en temps de guerre, mais symbolisant tout de même la joie, la

¹¹⁵ Jean-Guy Hudon, « Marcel Dugas, poète retrouvé », *Nuit blanche : le magazine du livre*, n° 75, 1999, p. 22.

¹¹⁶ Certaines lettres n'indiquent aucune date, mais à la lecture de leur contenu et du fait de leur présence dans le même fonds d'archives, nous supposons qu'elles appartiennent au groupe de lettres des années 1941 et 1942.

¹¹⁷ YLM, LMD, « Lowell, 10 avril », [s. d.], f. 1.

¹¹⁸ YLM, LMD, « Dimanche, 30 mars », [1941], f. 1.

¹¹⁹ YLM, LMD, « Lowell, Noël, 1942 », [1942], f. 1.

¹²⁰ YLM, LMD, « Par le retour du courrier [...] », [194...], f. 1. Notons que Le Maître utilise aussi cette expression pour désigner Wilfrid Beaulieu (YLM, LWB, « Mon vieux poteau [...] », [s. d.], f. 1.) et elle-même (YLM, LWB, « Sortie enfin de l'état comateux [...] », [3 août 1949], f. 2.).

¹²¹ YLM, LMD, « Lowell. Honey [...] », [s. d.], f. 1.

¹²² YLM, LMD, « Lowell, 9 mai 1942 », [1942], f. 1.

frivolité et l'enfance, la femme de lettres, même si elle discute de certains problèmes (de littérature, de société) avec le poète, ouvre ses lettres en affirmant sa posture de farceuse, antithèse de la tragédienne, et suppose, d'une certaine manière, un même non-sérieux au destinataire. Il lui arrive encore de déconstruire l'image du poète mélancolique en décrivant son manque de jugement avec une allusion comique : « Enfin, mon petit Marcel, étant poète, vous avez le gros bon sens d'une poule qui s'élance pour traverser la route devant un camion des Transcontinental-Transports¹²³. »

De même qu'elle s'attaque au sérieux mélancolique de Dugas, elle critique le sérieux dominateur de la religion. Dans les textes publiés de Le Maître, peu de place est accordé au rôle de l'Église, mais on observe qu'elle ne soutient aucune croyance religieuse bien qu'elle collaborait à une presse défendant ardemment le catholicisme. En réalité, lorsqu'elle aborde la religion, c'est uniquement dans son rapport avec la littérature : alors, elle « réclame [...] une certaine liberté pour la littérature, un affranchissement de la tutelle cléricale » (YLM, p. 117). Cependant, dans sa correspondance avec Dugas en particulier, elle juge ouvertement la religion catholique et elle se dit explicitement athée, ou, dans ses mots, d'un « absolu sans-déisme¹²⁴ ». Ici, dans un effort rhétorique, elle tente de convaincre Dugas du ridicule de l'argumentaire religieux, notamment en renversant la situation et en tournant en dérision les propos de Dugas :

Là ! Êtes-vous drôles, vous les croyants, avec votre instinct d'apologétique ! [...] Vous me dites en votre dernière [lettre] que la tête de Pascal vaut bien celle du patriarche de Fernez. Est-ce que j'insiste, moi, pour vous faire croire que celle de Voltaire vaut bien

¹²³ YLM, LMD. « Lowell, 10 avril », [s. d.], f. 2.

¹²⁴ YLM, LMD, « Lowell, 10 avril », [s. d.], f. 2.

celle de la Petite Fleur de Lisieux ? Non ! Car cela m'est sujet de complète indifférence.

Vous dites que je me cabre en mon impiété en un geste qui veut encore défier le Seigneur. Sapristi, êtes-vous assez ancré dans vos croyances, pour en être incapable d'imaginer l'athée ! Mon petit, il me serait bien impossible de défier le Seigneur, même en y mettant la meilleure volonté du monde¹²⁵...

En montrant l'impossibilité de « défier le seigneur », elle diminue l'importance ou la gravité des conséquences de ne pas adhérer au catholicisme : elle retire ce qu'il y a de sérieux aux croyances catholiques. Bien qu'elle tourne au ridicule la crédibilité et les fondements de la religion, le rire proprement dit ne se dévoile pas nettement dans ces derniers énoncés. Tout de même, Le Maître adopte explicitement une attitude anti-traditionnelle puisque, positionnée contre l'idéologie dominante du catholicisme, elle se voit comme une femme moderne : ni « ancré[e] dans [des] croyances » ni soumise à la responsabilité de défendre une théorie, elle assume de penser librement, d'être « indifféren[te] » aux questions religieuses.

Quant à l'échange épistolaire avec Wilfrid Beaulieu, des lettres que nous avons retrouvées, la plupart datent de 1946 à 1951¹²⁶, alors que la chroniqueuse collaborait toujours au *Travailleur*. Le ton très amical de ces tapuscrits fait contraste avec le ton professionnel que devrait, selon toute attente, employer la chroniqueuse lorsqu'elle communique avec son patron et rédacteur en chef. Elle traite souvent, par exemple, de la difficulté du métier de journaliste ; plus encore, elle révèle ses problèmes financiers à celui-là même qui la rémunère : « What a life ! Quel métier que celui de journaliste, quand j'aurais pu, qui sait ? Me faire coupeur de viande. Ça

¹²⁵ YLM, LMD, « Lowell, ce 10 octobre », [1941], f. 3. Le Maître souligne.

¹²⁶ Certaines lettres n'indiquent aucune date, mais à la lecture de leur contenu et du fait de leur présence dans le même fonds d'archives, nous supposons qu'elles appartiennent au groupe de lettres des années 1946 à 1950.

gagne gros, un coupeur de viande, et toujours ça se réserve les meilleures côtelettes de la boucherie¹²⁷. » Le Maître fait part de ses opinions parfois tranchantes à Beaulieu : sur un auteur « incapable d'intéresser même un chien galeux¹²⁸ », sur la triste situation du journalisme de la Nouvelle-Angleterre, parfois « imitation servile¹²⁹ » des périodiques canadiens-français, parfois « journalisme pour chats¹³⁰ » tombant dans la « mesquinerie¹³¹ », ou encore sur la survivance, elle donne son avis sans détour. Le Maître considère la survivance comme une mission plutôt vaine : par exemple, elle décourage Beaulieu de se battre pour éviter l'anglicisation dans un collège, car cette lutte est pour elle une « cause perdue¹³² ». Dans une autre lettre, elle raconte l'histoire des Le Maître, peu à peu américanisés à cause notamment des mariages de mixité culturelle : « [Les Le Maître] sont tout simplement aux prises avec d'invincibles forces d'émigration et d'évolution¹³³. » Elle voit donc l'assimilation comme un événement inévitable et se questionne sur l'intérêt des militants pour la survivance : « Ceux que la survivance à outrance avantagent [*sic*] matériellement, ce sont les curés et les journalistes. Les autres se condamnent forcément à un rôle blafard en restant “toujours canadiens¹³⁴”. » Sans surprise, cette vision plutôt négative – quoique ambiguë et parfois ironique – du présent et de l'avenir franco-américains se manifeste plus nettement dans les lettres à Beaulieu que dans les chroniques publiées. Très à l'aise, Le Maître dit souvent, dans sa correspondance, du mal des autres journalistes, lecteurs ou écrivains, dans un

¹²⁷ YLM, LWB, « J'ai bien reçu chèque [...] », [1950], f. 1.

¹²⁸ YLM, LWB, « J'ai bien tout reçu [...] », [1950], f. 1.

¹²⁹ YLM, LWB, « Chèque dûment arrivé [...] », [1950], f. 1.

¹³⁰ YLM, LWB, « J'ai bien reçu colis de TRAVAILLEUR [...] », [1951], f. 1.

¹³¹ YLM, LWB, « Je ne veux pas signer cet article [...] », [1951], f. 1.

¹³² YLM, LWB, « Je vous félicite [...] », [s. d.], f. 1.

¹³³ YLM, LWB, « J'ai bien reçu deux gros colis et merci bien [...] », [s. d.], f. 2.

¹³⁴ YLM, LWB, « J'ai bien reçu deux gros colis et merci bien [...] », [s. d.], f. 1. Le Maître souligne.

langage sans équivoque, par exemple à propos de Rina Lasnier : « Personne au monde ne m'emmerde plus que cette poétesse mariale¹³⁵ [...] », écrit-elle. Ces mesquineries, ces méchancetés, voire ces attaques personnelles, puisqu'elles suscitent davantage un rire désobligeant qu'un rire joyeux, s'écartent de la diplomatie attendue dans une telle correspondance. De même, Beaulieu incarne l'autorité, le sérieux idéologique aussi bien que le sérieux respectable, légitime, et, sans que Le Maître s'oppose pour autant à ses idées, elle utilise néanmoins des expressions sévères et des termes crus qui font contraste avec l'image officielle d'un homme dont la profession se rapproche des affaires et de la politique.

Au terme de ces remarques, nous pouvons confirmer que la poétique de Le Maître, sans pourtant être complètement loufoque et légère, cherche à se distancier du sérieux. Si Le Maître use du sérieux, c'est pour le rendre dérisoire, futile, et elle joint le traditionnel au hors-norme, le comique au tragique, le banal à l'important. Par la présence du rire dans des textes censés renvoyer à l'officiel (le journal franco-américain) ou à une solennité (l'histoire, la guerre, la politique), Le Maître crée une sorte d'équilibre entre les deux pôles.

La gravité en a, un mérite, mais ce qu'il est spécial ! La gravité devient aimable quand elle se fourre le nez là où elle ne devrait pas être. C'est assez original, pour une vertu !

Ainsi donc, voyez un bébé rose, grave comme un juge : il est délicieux ! Mais voyez un monsieur grave, gravement occupé à être grave : il n'est qu'assommant. C'est même un peu injuste pour le monsieur grave ; il est probablement fait comme ça, le malheureux.

Un monde idéal, cela est clair, serait celui où tous les bébés roses seraient graves, graves, graves ; où tous les juges joueraient à s[a]ute-mouton en pouffant comme des petits fous.

¹³⁵ YLM, LWB, « Business... business », [s. d.], f. 1.

Je ne vous donne pas cette théorie comme une trouvaille qui
abrégèrait la guerre¹³⁶...

L'extrait précédant éclaire davantage l'interdépendance du sérieux et du non-sérieux dans la poétique lemaîtrienne et atteste de la volonté de la chroniqueuse d'adhérer à cet univers carnavalesque, d'autant plus que la finale joue du contraste entre la légèreté de la « trouvaille » et la gravité de la « guerre ». Sur ce point, on peut se demander quel rôle joue l'écriture de la désinvolture et du rire chez Le Maître : est-ce une stratégie de popularité, une échappatoire à la vie, une attaque contre l'institution ? Éric Blondel affirme que l'humour est « l'arme de la liberté intérieure¹³⁷ », alors qu'Henri Bergson voit le rire comme un moyen de correction sociale des « imperfections individuelles ou collectives¹³⁸ ». Le Maître utilise le non-sérieux pour prendre une distance par rapport aux enjeux collectifs et pour dévoiler sa personnalité, mais aussi, et au contraire, pour s'impliquer socialement. Le rire apparaît chez Le Maître tel que Jean Cazeneuve le conçoit, c'est-à-dire comme « une thérapeutique sociale, comme moyen de revigorer le groupe, de le rendre capable de surmonter la crise ou l'oppression¹³⁹ ». Effectivement, l'humour circonscrit une communauté potentielle de rieurs, séparée des non-rieurs, et, à l'instar de Le Maître vis-à-vis de ses lecteurs franco-américains, le rire « suppose que la peur est surmontée » (*CEFR*, p. 98), tout comme le carnaval « libère de la peur¹⁴⁰ ». Cette remarque appelle une contextualisation. Rappelons en effet que la plus grande part de la production journalistique de Le Maître date des années 1940. Elle y évoque

¹³⁶ YLM, « Mettez vos lunettes », *TR*, 16 avril 1942, p. 1.

¹³⁷ Éric Blondel, *Le risible et le dérisoire*, ouvr. cité, p. 32.

¹³⁸ Henri Bergson, *Le rire. Essai sur la signification du comique* [1900], Paris, Éditions Alcan, 1924. [En ligne], édition numérique par Bertrand Gibier, texte mis en ligne en 2002, consulté le 14 mai 2013, URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/le_rire.html.

¹³⁹ Jean Cazeneuve, *Le mot pour rire*, Paris, Les Éditions de la Table Ronde, 1984, p. 205.

¹⁴⁰ Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, ouvr. cité, p. 214.

souvent les disparus de la guerre. On pourrait supposer qu'elle cherchait ainsi non seulement à désamorcer des peurs, celles liées à la guerre, mais aussi celles liées plus globalement à la disparition lente de la communauté franco-américaine. Le Maître ne défendait nullement la survivance avec ardeur, elle accusait même l'Église de s'octroyer trop d'importance dans les lettres francophones d'Amérique. En revanche, elle promouvait une autre survivance puisque, outillée du rire, elle soudait la population, rassemblant les femmes à travers une page féminine et dialoguant avec son lecteur. En outre, non seulement elle rappelait les actions glorieuses des Franco-Américains, mais elle encourageait les littératures nouvelles, en produisant une critique pertinente, libre de toute doctrine, dans un langage polyphonique et subversif. Le chemin choisi par Le Maître pour rassembler sa communauté était ainsi marginal : les éléments du carnaval étaient en général étrangers aux Franco-Américains, mais elle arrivait à rallier, par le biais de l'écriture, la culture populaire, traditionnelle et la culture lettrée des notables. Nous voyons un exemple de cette situation dans un article de Constance Gosselin-Schick¹⁴¹ qui a observé les réactions des Franco-Américains ayant visionné vers les années 1990 un film carnavalesque les mettant en scène, *Les tisserand du pouvoir* de Claude Fournier. Si l'écart temporel entre notre corpus et cette étude est important, la conclusion de la chercheuse prolonge toutefois nos propres observations : « [...] cette désinvolture libertine leur semblait à la fois gratuite, incorrecte et injurieuse, [...] étant donné la nature conservatrice et stricte de leurs mœurs et de leur moralité passées et

¹⁴¹ Constance Gosselin-Schick, « Un terrorisme carnavalesque au service de la survivance des Franco-Américains », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française*, ouvr. cité, p. 235-253.

présentes¹⁴². » Le carnaval dérange et bouscule les conceptions des Franco-Américains ; or, paradoxalement, « c'est précisément en filtrant l'histoire des Franco-Américains à travers une lentille carnavalesque que l'œuvre [carnavalesque] contribue à assurer leur survivance¹⁴³. » Ainsi le contexte historique et culturel dans lequel Le Maître a produit ces textes de langue française invitait d'emblée à une poétique subversive : la gravité de la guerre, la situation précaire de l'identité franco-américaine ainsi qu'une certaine rigidité de l'idéologie mise en place pouvaient susciter un goût pour la marginalité, voire pour la modernité, ainsi qu'une volonté de les dépasser. De fait, Le Maître ridiculise même une des manifestations les plus importantes de l'idéologie de la survivance, l'obsession du « bien parler » :

Vous vous êtes peut-être demandé à quoi je devais le titre flatteur d'« enfant terrible » du journalisme américain ? Mon Dieu, [...] à ne pas renoter sempiternellement que nous « parlons le français de Louis XIV », mais en soutenant carrément que nous parlons comme des cochons. Je me délecte infiniment à citer

Les pétaques pourrites puent,
le plus beau vers de la littérature canadienne-française¹⁴⁴ [...].

Le Maître, en affichant cette langue parlée populaire, définit sa personnalité littéraire : elle use d'une distance ironique tout en montrant une carnavalisation linguistique transmettant un message provocateur et rassembleur, voire politisé.

Finalement, la poétique décrite dans ce chapitre ne satisfait pas totalement la curiosité de l'analyste : instable, puisque toujours en mouvement, polyphonique, cette poétique est aussi inachevée, car elle se lit par bribes, par à-coups. Tout comme l'identité collective des Franco-Américains, elle est conçue dans un carrefour des

¹⁴² Constance Gosselin-Schick, « Un terrorisme », art. cité, p. 238.

¹⁴³ Denis Bourque et Anne Brown, « Introduction : Le carnaval à l'épreuve des frontières et des différences », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française*, ouvr. cité, p. 17.

¹⁴⁴ YLM, LMD, « Lowell, ce 10 octobre », [1943], f. 3.

cultures d'où surgissent le déséquilibre et l'ambivalence. Dirigée par la liberté que permet la forme de la chronique, cette écriture morcelée et polysémique, arme de résistance aux sérieux mélancolique, autoritaire, respectable et monologique, se révèle en définitive inclassable et difficilement comparable.

CONCLUSION

Je suis chômeuse cette semaine et sans plaisir de ma part.
J'ai eu la malencontreuse idée de me couper un doigt
(naturellement en ouvrant une boîte de conserves, my
favorite indoor sport). Et c'est l'index de la main droite,
d'où émane toute ma littérature de pseudo-dactylo¹.

Ce mémoire a mis en lumière l'écriture singulière d'une chroniqueuse qui fait de la subversion, du renversement et de la transgression autant d'armes pour déstabiliser une écriture journalistique traditionnellement masculine et placée sous le signe du sérieux. Nous avons aussi constaté que Le Maître entretient un rapport particulier au temps et à la culture : attachée au passé et à l'histoire franco-américaine, elle s'ouvre toutefois à l'actuel, à l'avant-garde, ainsi qu'aux cultures française et états-unienne. Si nous observons chez Le Maître un souci de distinction, un appétit pour la nouveauté et l'originalité – dans ses sujets comme dans la forme de son écriture –, est-il pour autant approprié de parler à propos de ses écrits d'« œuvre littéraire » ? Selon Marie-Ève Thérenty, le journalisme se décline en deux « matrices » : « la matrice journalistique, d'un côté, avec ses quatre règles (périodicité, actualité, effet-rubrique et collectivité), et la matrice littéraire (fiction, ironie, conversation, écriture intime). » (*LQ*, p. 45) Le Maître jongle avec ces deux matrices, en déconstruisant les formes prédéfinies de la première et en mettant fortement en avant la seconde. Si la matrice littéraire s'observe évidemment dans ce corpus, il peut pourtant y avoir un malaise chez les historiens de la littérature à qualifier Le Maître d'« écrivaine ». La raison de cette hésitation réside certainement dans l'absence de support papier pérenne de ses écrits, alors que « l'historiographie

¹ YLM, LWB, « Lowell, mardi », [1951], f. 1. Le Maître souligne.

littéraire dominante [...] privilégie toujours le livre, comme seul garant de la valeur littéraire² ». Mais le fait qu'elle soit une femme joue aussi peut-être un rôle dans cette mise à l'écart. La journaliste, plus que le journaliste, est exclue du livre. Un numéro de *Recherches féministes*, dirigé par Chantal Savoie et Marie-Josée des Rivières, a prouvé qu'il existe bel et bien une « histoire littéraire des femmes en marge du support du livre³ », du moins en contexte canadien-français. En effet, lorsqu'on veut s'interroger sur l'écriture des femmes, dans la période concernée, il ne faut pas passer par le livre, mais bien par le journal – pensons notamment aux journalistes Françoise ou Madeleine. Savoie et des Rivières remettent d'ailleurs en question le « conformisme » attribué aux textes féminins par les historiens de la littérature qui « focali[sent] sur la production de livres⁴ ».

En fait, l'écriture lemaîtrienne a toutes les caractéristiques d'une « *petite*⁵ » littérature, d'une littérature de l'exiguïté, telle que la conçoit François Paré⁶, c'est-à-dire une littérature d'une culture dominée. Et l'étude d'une petite littérature doit inévitablement concéder une place importante à l'écriture de presse selon ce dernier : « Le commentaire journalistique [...], entre autres écrits transitifs, form[e], au sein des cultures de l'exiguïté, le cœur de la production littéraire⁷. » En effet, comment circonscrire les textes lemaîtriens, comment les définir, si ce n'est par leur situation de minorité (tant comme forme littéraire mineure que comme culture

² François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, coll. « Essai », 1992, p. 107.

³ Chantal Savoie et Marie-Josée des Rivières, « Présentation », *Recherches féministes*, vol. 24, n° 1, 2011, p. 2.

⁴ Chantal Savoie et Marie-Josée des Rivières, « Présentation », art. cité, p. 2.

⁵ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 10. Paré explique qu'il utilise l'italique pour ce qualificatif, faute de trouver mieux.

⁶ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, 175 p. ; *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2003, 277 p. ; *Théories de la fragilité*, Hearst, Le Nordir, 1994, 156 p.

⁷ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 105.

minoritaire, celle des Franco-Américains) et donc de « leur existence-charnière au périmètre des cultures dominantes⁸ » ?

Ce mémoire, dont l'enjeu était de cerner la singularité de la poétique de Le Maître, nous a ainsi paradoxalement amenée à soulever la question de sa représentativité : la chroniqueuse se différencie certes de ses collègues mais dans une société elle-même unique, spécifique, différente, la société franco-américaine. La quasi-absence de recherches consacrées à l'œuvre de Le Maître témoigne d'ailleurs du fait qu'elle appartient bel et bien à une culture minoritaire. Les sociétés dominées présentent deux tentations contradictoires, que l'on constate aussi chez Le Maître. D'un côté, elles « aspirent à la normalisation, au classement, à la mémorisation⁹ », pour s'inscrire, exister et obtenir une valeur culturelle dans l'histoire littéraire dominante, au sein de la « *grande littérature* ». La survivance chez les Franco-Américains est le signe de cette volonté de forger une identité assez solide pour participer à la francophonie mondiale. Rappelons que l'identité franco-américaine est extrêmement fragile, notamment parce qu'elle se situe au carrefour de deux cultures – française et états-unienne –, à l'instar de plusieurs sociétés dominées, dont les sujets « orienter[ont] [leur] vie selon les principes de mixité culturelle et linguistique qui traduiront [leur] désir de vivre à la frontière instable de l'identité, frontière qui est [la leur] entre deux cultures et deux langues¹⁰. » Contrairement aux écrivains de la culture dominante, l'écrivain – et plus encore le journaliste – de la petite littérature prend nécessairement part, en écrivant, à la

⁸ François Paré, *La distance habitée*, ouvr. cité, p. 11.

⁹ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 162.

¹⁰ François Paré, *La distance habitée*, ouvr. cité, p. 11.

politique, aux enjeux sociaux de sa collectivité¹¹, ne serait-ce qu'en tentant de définir son identité problématique. D'un autre côté, les sous-cultures et leurs acteurs culturels ont tendance à souhaiter « un mouvement [...] largement contre-culturel, c'est-à-dire contre tout ce qui dans la culture perm[et] de penser l'homogénéité¹² ». En effet, privilégiant le différent, le multiple, ils sont hors des institutions dominantes, ils sont liminaires, c'est-à-dire « en marge des institutions¹³ ». Ainsi, les petites cultures trouvent, au sein même de leurs manques (manque de ressources humaines et financières, manque de pouvoir politique, manque de force identitaire, manque de reconnaissance, voire d'attention face aux cultures dominantes, etc.), des moyens d'échapper aux travers des grandes cultures. Elles détiennent une liberté hors-institution que ne peuvent se permettre les cultures dominantes. Si notre mémoire a démontré que *Le Maître* est prise dans cette double tentation, c'est donc que son exemple éclaire la littérature franco-américaine et même toute la littérature minoritaire et liminaire.

Dans les communautés dont la langue est en danger, l'usage de l'oralité porte des « valeurs ethno-rédemptrices¹⁴ » et constitue un acte de lutte pour la survie. Selon François Paré, la voix marque à un tel point les littératures marginales et dominées que c'est « comme si elles avaient pour but ultime de *faire parler l'écriture*¹⁵ ». Les chroniques de *Le Maître* reflètent ce même désir, non seulement par l'exhibition de la langue populaire parlée, mais aussi par les signes du discours

¹¹ On réfère ici au « geste politique, [au] geste solidaire », au « rôle éminemment social de l'écrivain dans [l]es cultures [de l'exiguïté] ». François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 33 et 105.

¹² François Paré, *Théories de la fragilité*, ouvr. cité, p. 52.

¹³ Michel Biron, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, p. 11.

¹⁴ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 28.

¹⁵ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 25.

dialogué et de la conversation familière. Associant cette littérature à du « bavardage », l'histoire littéraire dominante a hésité, jusqu'à récemment, à l'aborder¹⁶. La position de la production lemaîtrienne au seuil, à la frontière de l'institution, est aussi à rapprocher de la « liminarité » de la production littéraire québécoise, selon le terme de Michel Biron¹⁷. Ce dernier décline les effets de la liminarité dans trois œuvres québécoises et montre qu'elles ouvrent toutes trois un « espace de communication soumis à la loi de l'amitié ou de la connivence¹⁸ ». La chroniqueuse privilégie elle aussi la communication dialogique, le rire, la langue familière, sans oublier les potins, le commérage et la conversation, qui sont autant de stratégies pour fonder un lien avec le lecteur. Cette relation chroniqueuse-lecteur, très forte dans les pages féminines, met en scène l'appartenance à une même communauté, voire figure un rapport amical. Selon Biron, le poète, le héros ou l'écrivain liminaire est celui qui adhère à :

[...] une sorte de hiérarchie horizontale qui n'obéit pas à la logique d'un classement établi d'avance, mais à un système peu déterminé dans lequel tout est affaire de contiguïté, de voisinage. Dans un contexte de liminarité, il ne s'agit plus de s'élever socialement, mais d'étendre la zone de proximité, soit en abaissant ce qui se donne pour sacré ou autoritaire, soit en rapprochant ce qui semble lointain¹⁹.

Nous entendons dans cet extrait des échos de nos analyses, notamment celles sur la polyphonie et le carnavalesque. Parfois s'affichant « comme tout le monde », d'autres fois exhibant ses connaissances – son érudition comme ses relations –, Le Maître confond le fait réel et la fiction, unit les langages populaire et soutenu et subvertit le sérieux. La chronique, celle de Le Maître spécifiquement, appelle la

¹⁶ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, ouvr. cité, p. 105.

¹⁷ Michel Biron, *L'absence du maître*, ouvr. cité, 320 p.

¹⁸ Michel Biron, *L'absence du maître*, ouvr. cité, p. 13.

¹⁹ Michel Biron, *L'absence du maître*, ouvr. cité, p. 13.

liminarité, cet espace de liberté, « sans maître²⁰ », voire sans structure : qu'attend-on d'une chronique si ce n'est un discours de *quelqu'un* sur *quelque chose* ? Les directions que proposent les articles de Le Maître, tant dans les formes journalistiques que dans les remarques, dans la langue et dans l'énonciation, traduisent une instabilité. Les digressions, les nuances et les renversements placent la chroniqueuse « en bordure²¹ » de tout équilibre. Cette situation frontière, liminaire, est aussi celle des cultures minoritaires, parmi lesquelles « l'imaginaire du compromis, menant au vacillement même de l'identité, est particulièrement fertile²² ». Cette identité ambiguë et en continuelle redéfinition permet toutefois une ouverture sur le monde, une transgression des limites. Le Maître, par son habitude, par exemple, de passer du coq-à-l'âne et de ne jamais s'enfermer dans un propos unique, a toujours besoin de mouvement et elle tente d'échapper à toute fixité. En brouillant les formes et les ethè, elle semble vouloir fuir ce qui est circonscrit, ce qui est déterminé, borné. Pourrait-on nommer cette pulsion la liminarité, le choix de ne pas appartenir, de ne pas participer au système institutionnel ?

Ceci nous ramène au malaise persistant à désigner Le Maître comme une « écrivaine », à lui associer un titre cher à l'institution littéraire. C'est la chroniqueuse elle-même qui crée une ambiguïté : lorsqu'elle évoque « [s]a littérature de pseudo-dactylo²³ », veut-elle parler de « sa pseudo-littérature de dactylo » ? Le rapport de Le Maître avec la reconnaissance est paradoxal, car si sa tâche au sein du *Travailleur* est précisément d'annoncer les médailles, les récompenses, les victoires,

²⁰ Michel Biron, *L'absence du maître*, ouvr. cité, p. 15.

²¹ Michel Biron, *L'absence du maître*, ouvr. cité, p. 13.

²² François Paré, *La distance habitée*, ouvr. cité, p. 10.

²³ YLM, LWB, « Lowell, mardi », [1951], f. 1. Le Maître souligne.

les anniversaires, autrement dit ce qui alimente les institutions franco-américaines, elle paraît toutefois ne pas y adhérer complètement et elle présente, dans ce qui se révèle bien plus qu'une modestie, une volonté de se distancier des prix. Lorsqu'on lui annonce qu'elle a obtenu la médaille « Grand Prix » de la Société historique franco-américaine en 1951²⁴, elle somme son patron d'aller la chercher en son nom, car sa santé ne le lui permet pas. Néanmoins, sous cette raison s'en cache une autre, comme elle l'écrit dans cette lettre adressée à Wilfrid Beaulieu :

Si vous aviez l'intention d'y aller cette fois, comme à something special à cause de cette Grande Médaille tra-tra-la-la, alors il vous appartient indubitablement, puisque vous êtes mon boss, de recueillir ma gloire, fille du TRAVAILLEUR.

Gloire!!! Sur votre honneur, ne dites jamais un traître mot de tout cela, mais ces décorations et médailles flying through the air with the greatest of ease like the young man on the flying trapeze, à l'heure qu'il est, sont à mes yeux de bonnes blagues. [...] Il faudrait rudement plus qu'une [médaille] pour me gonfler ou me dégonfler²⁵.

En y accordant peu de valeur, Le Maître ridiculise les marques de reconnaissance du monde franco-américain. En serait-il autrement si elle recevait un prix « anglo-américain » ? Dans cette perspective, l'étude des écrits en langue anglaise de Le Maître, dont nous n'avons pas tenu compte dans ce mémoire, pourrait apporter plusieurs réponses. Son rapport avec la liminarité et la minorité est-il le même dans les deux cas ? Pourquoi, tout simplement, Le Maître s'est-elle tournée à certains moments vers l'écriture en anglais ? Voulait-elle saisir une opportunité de carrière, améliorer sa condition financière ou précisément faire une tentative de s'implanter,

²⁴ *Bulletin de la société historique franco-américaine*, ouvr. cité, 1952, p. 21.

²⁵ YLM, LWB, « Ne m'envoyez pas le livre de Dantin [...] », [1951], f. 1. Le Maître souligne. La lettre est endommagée à l'endroit où l'on comprend tout de même qu'elle fait allusion à sa « médaille ».

de s'immiscer dans « la cour des grands », soit dans l'institution journalistique de la culture dominante ?

Relire le corpus de langue anglaise avec ces notions en tête pourrait entraîner des surprises, car, contre toute attente – dont celle d'exhiber son appartenance à la culture franco-américaine –, elle se décrit, dans ses « Paris Letters », davantage comme une Américaine, en opposition aux Français et aux Françaises. Son voyage à Paris semblait donc être une plongée au cœur des cultures dominantes et des institutions, puisqu'elle participait aux cafés littéraires, aux cabarets artistiques, au Salon de Paris et traitait de l'Académie Française, des universités et des grandes figures de la littérature française. Le Maître laisse donc voir, à travers l'identité et l'ethos qu'elle présente dans ses récits de voyage du *Lowell Courier-Citizen*, moins d'ambivalence, voire de signes de liminarité et de minorité. Un lecteur qui ignore ses origines franco-américaines croirait, en la lisant, qu'elle est une New-Yorkaise sachant parler français. En conséquence, l'instabilité et l'entre-deux qui caractérisent ses chroniques de *L'Étoile* et du *Travailleur* se désamorcent dans ces « Paris Letters », bien que le style soit toujours marqué par l'ironie, les digressions et l'oralité. Dans cette presse de langue anglaise, Le Maître s'affiche sans équivoque comme la représentante, la porte-parole de la culture dominante : elle est, littéralement, l'Américaine, envoyée à Paris.

À cet égard, percer dans le champ de la culture américaine constitue-t-il une tentation pour les francophones des États-Unis ? Jack Kerouac demeure l'exemple idéal de l'écrivain d'origine franco-américaine ayant non seulement fait carrière en

anglais, mais ayant aussi réussi à marquer la littérature américaine. Dans une lettre à Le Maître écrite en 1950, il révèle l'angoisse qu'il vit face à la langue française :

La langue anglaise est un outil découvert tardivement... si tard (je n'ai jamais parlé anglais avant l'âge de six ou sept ans). À 21 ans, j'étais encore assez maladroit et il y avait dans ce que je disais et écrivais une résonnance illettrée. Quelle confusion ! La raison pour laquelle je manipule si facilement les mots anglais réside dans le fait que ce n'est pas ma propre langue. Je l'ai remodelée pour l'adapter à des images françaises. Vous voyez ça²⁶ ?

Le Maître, bien qu'elle voue une véritable passion à la langue française et que, comme pour Kerouac, le français soit sa langue maternelle et l'anglais, sa langue seconde apprise vers l'âge de dix ans, elle fait aussi sentir sa difficulté à écrire dans sa langue d'origine. En effet, elle prétend qu'elle « écri[t] médiocrement le français²⁷ » et rappelle que pour finalement maîtriser cette langue, elle a dû « lire de bons auteurs français et piocher le Bescherelle et le dictionnaire de l'Académie²⁸ ». Kerouac continue sa lettre en résumant le sentiment fragile de l'identité des francophones d'Amérique :

N'est-il pas vrai que les Français-Canadiens²⁹ cherchent partout à dissimuler leurs origines véritables. Ils peuvent le faire parce qu'ils ressemblent à des Anglo-Saxons, alors que les Juifs, les Italiens, les autres ne le peuvent pas... les autres races « minoritaires ». Croyez-moi, je ne le cacherai plus jamais ; comme je l'ai fait autrefois, disons au lycée, quand j'ai commencé à « m'angliciser », pour inventer un terme (*Me – faire un Anglais*³⁰).

Le romancier met le doigt sur la réaction des Franco-Américains dont la reconnaissance, au sein de leur petite communauté, est peut-être, au fond, peu valorisante, comme le pensait secrètement Le Maître. Il est de ceux qui ont

²⁶ Jack Kerouac : *Lettres choisies (1940-1956)*, traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, introduction de Ann Charters, Paris, Gallimard, 2000, p. 212.

²⁷ Alexandre Bélisle, « Mlle Yvonne Lemaitre », art. cité, p. 333.

²⁸ YLM, « L'Alliance française », *ÉT*, 22 mars 1902.

²⁹ C'est la traduction de « French-Canadians », qui aurait dû se lire « Canadiens français ».

³⁰ Jack Kerouac : *Lettres choisies (1940-1956)*, ouvr. cité, p. 212. Jack Kerouac souligne.

finalement choisi, malgré sa promesse, d'appartenir à la littérature américaine – et non à la littérature franco-américaine. Kerouac et Le Maître, expérimentant tous deux l'écriture en langue anglaise, démontrent ainsi qu'au sein de la société minoritaire des Franco-Américains, l'identité est exacerbée, valorisée, glorifiée, mais que, lorsque vient le temps de la comparer à une institution de la culture dominante ou de s'afficher à ses côtés, elle est plutôt négligée, voire ignorée par ces mêmes acteurs. Voilà pourquoi Le Maître, totalement ancrée dans la culture francophone d'Amérique, mais apparentée aussi aux journaux anglo-américains, est toujours à la marge de ce à quoi elle appartient.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

1. *L'Étoile*

1.1 « Féminineries »

Par souci d'alléger cette liste, nous ne mentionnons que le titre de l'article, suivi de la date. Ces chroniques, publiées dans *L'Étoile*, de Lowell, sont toutes parues en p. 3.

- « Par-ci, par-là », 18 janvier 1902.
- « Leur côte faible », 18 janvier 1902.
- « Les brunes et le bleu pâle », 18 janvier 1902.
- « Par-ci, par-là », 25 janvier 1902.
- « Quelques anglicismes », 25 janvier 1902.
- « Féminisme », 25 janvier 1902.
- « La Touche », 1^{er} février 1902.
- « Par-ci, par-là », 1^{er} février 1902.
- « Par-ci, par-là », 8 février 1902.
- « Femmes d'Orient – La Chinoise aux petits pieds », 8 février 1902.
- « Par-ci, par-là », 15 février 1902.
- « Vieilles filles », 15 février 1902.
- « Par-ci, par-là », 22 février 1902.
- « Lettres anonymes et valentins grossiers », 22 février 1902.
- « Par-ci, par-là », 1^{er} mars 1902.
- « Femmes d'Orient – La persane aux yeux longs », 1^{er} mars 1902.
- « Par-ci, par-là », 8 mars 1902.
- « Les Vieux », 8 mars 1902.
- « Par-ci, par-là », 15 mars 1902.
- « Le caractère révélé par la langue », 15 mars 1902.
- « Par-ci, par-là », 22 mars 1902.
- « L'Alliance Française », 22 mars 1902.
- « Par-ci, par-là », 29 mars 1902.
- « Par-ci, par-là », 5 avril 1902.
- « Par-ci, par-là », 12 avril 1902.
- « Par-ci, par-là », 19 avril 1902.
- « L'affectation », 19 avril 1902.
- « L'Alliance Française », 26 avril 1902.

« Les grands et les petits », 26 avril 1902.
 « Par-ci, par-là », 3 mai 1902.
 « Femmes d'Orient – La femme turque », 3 mai 1902.
 « Mlle Marguerite Labelle », 10 mai 1902.
 « Il y avait une fois », 10 mai 1902.
 « Vieux garçons », 17 mai 1902.
 « Filles d'Ève », 24 mai 1902, reproduite dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 26-33.
 « Par-ci, par-là », 31 mai 1902.
 « Robe de mariée », 31 mai 1902.

1.1 Autres chroniques (hors corpus)

Voici d'autres chroniques de Le Maître, parues dans *L'Étoile*. Elle écrivait aussi dans ce journal à la fin des années 1930 et en 1940. Or il nous a été impossible d'en faire une bibliographie exhaustive. Cependant, plusieurs de ces chroniques ont été reproduites dans *Le Travailleur*, et nous l'avons indiqué dans la bibliographie de ce dernier.

« Les fleurs menteuses », 6 décembre 1902, p. 3, reproduite dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 12-25.

« Cercle de couture Saint-Antoine », 6 mai 1903, p. 4.

« Ce bon vieux temps », 24 octobre 1936, p. 24, reproduite dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 34-44.

2. *Lowell Courier-Citizen*¹ (hors corpus)

2.1 « French News of Interest »

Yvonne Le Maître a écrit plus de 175 articles sous la rubrique « French News of Interest », (ou ses déclinaisons : « French American News of the City », « French American News Items », « French News »). Ces chroniques traitaient d'actualités franco-américaines (anniversaires, fêtes et festivals, noces, décès ou maladies,

¹ Ce journal portait, avant 1906, le titre *Lowell Morning Citizen*.

naissances, promotions, etc.) Puisque notamment elles n'étaient pas signées, nous avons choisi de ne pas en faire une bibliographie.

2.2 « Mlle Lemaitre's Paris Letter² »

Par souci d'alléger cette liste, nous ne mentionnons que le titre de l'article, suivi de la date. Cette rubrique porte parfois le titre « Yvonne Lemaitre's Paris Letter ».

- « Famous French Academy Receives a New Member », 6 juillet 1911.
- « Paris and the Famous Grand Prix Races at Longchamps », 10 juillet 1911.
- « Mam'selle Tells of her Parisian Garden », 17 juillet 1911.
- « A Chapter About Historic Old Montmartre », 24 juillet 1911.
- « How the French Deputies Look When in Session », 31 juillet 1911.
- « Fantastic and Fearsome Gardoyles of Notre Dame », 7 août 1911.
- « Sculptor Rodin's Art Revealed in Conversations », 14 août 1911.
- « La France Criticized --- La France Elogized », 21 août 1911.
- « The Old Paris That is Quickly Passing Away », 29 août 1911.
- « My Young Friend, the Artist, is Supercilious », 4 septembre 1911.
- « At "Le Chat Noir", a Cabaret Artistique », 11 septembre 1911.
- « The Parisian's Opinion of American Morality », 18 septembre 1911.
- « French Women Are Mute in Dramatic Literature », 25 septembre 1911.
- « Woman's Emancipation in Gallant Gaul Is Slow », 2 octobre 1911.
- « Paris Has Poets in Pons, Publican and Provencal », 9 octobre 1911.
- « Ma'm'selle Finds Moving To Be Sweet Sorrow », 16 octobre 1911.
- « Where Thackeray Dined In His Student Days », 23 octobre 1911.
- « The Camelots Du Roi In Meeting Assembled », 30 octobre 1911.
- « Ma'm'selle Describes a Perfect French Home », 6 novembre 1911.
- « Of Old Walls and the Ghosts That Haunt Them », 13 novembre 1911.
- « French Children Adorable After American Kiddies », 20 novembre 1911.
- « Two Cents Will Buy You Violets in Paris », 27 novembre 1911.
- « Mademoiselle Asks What Constitutes La Patrie ? », 4 décembre 1911.
- « Deposed Sultan's Jewels Sold to Buy Navy », 11 décembre 1911.
- « What Constitutes the Incurable Traveller ? », 18 décembre 1911.
- « The French Academy Distributes Prizes », 25 décembre 1911.
- « A Ramble in the Place Saint-Sulpice », 5 février 1912.
- « Paris Has a St. Francis of Assisi in Pere Pol », 25 mars 1912.
- « The Absurd Tales of Monsieur MacOrlan », 16 avril 1912.
- « The Language of France and the Many Variations », 5 mai 1912.
- « "Promenade Au Bois" Pageant of the Past », 13 mai 1912.
- « There Are Salon Days In the French Capital », 20 mai 1912.
- « The Pitiful Story of Didi and Nana Nan », 11 juin 1912.
- « Meeting the Leaders of French Contemporary Thought », 15 juillet 1912.
- « Gold, Gold, Gold, Paris Pays the Price for Her Popularity », 22 juillet 1912.
- « Ma'amselle Lemaitre Visits the King of French Poets », 31 juillet 1912.
- « Cabarets Artistiques on The Top of Montmartre », 17 mars 1913.

² Malheureusement, nous n'avons pas les numéros de page.

- « Tendencies of French Litterature at Present », 7 avril 1913.
- « Historic Fontainebleau Napoleon's Favorite Residence », 9 juin 1913.
- « Position of Woman in La Belle France », 16 juin 1913.
- « Futurism, and the Man Who Originated the Movement », 14 juillet 1913.
- « Divorce in France and a Few Figures, With Some Comparisons », 21 juillet 1913.
- « Pen Pictures of a Few French Celebrities », 28 juillet 1913.
- « Holds French Tongue Not Daughter of the Latin », 11 août 1913.
- « Germany's Growth a Menace to the Future of France », 1^{er} septembre 1913.

2.3 Autres chroniques

Ces chroniques ne portent pas le titre de « Paris Letter », mais leurs sous-titres et leur dates de publication indiquent qu'elles font partie de cette rubrique : « Mlle. Lemaitre writes a chapter about [...] ».

- « Paris and her people as seen at close range », 12 juin 1911.
- « Maeterlinck's Bluebird seen through french eyes », 19 juin 1911.
- « The latest Paris salon as seen by Mam'selle », 24 juin 1911.
- « Robust stylelessness The great lesson of Paris », 26 février 1912.
- « A Glimpse at the young literary men of France », 4 mars 1912.
- « When good natured folly reigns supreme in gay Paris », 2 avril 1912.
- « Education in France – A bit about the universities », 29 avril 1912.
- « An interview with Jean Metzinger on the cubists and What They Are Doing in the World of Art », 12 mai 1913.
- « Poet Paul Verlaine, the Complete Bohemian », 2 juillet 1912.

3. *Smart Set* (hors corpus)

« The Sins of the Sons », *The Smart Set : A Magazine of Cleverness*, janvier 1913, vol. 38, n° 5, p. 115-118.

« The Dazzling Misery », *The Smart Set : A Magazine of Cleverness*, juin 1913, vol. 40, n° 2, p. 124-127.

4. *New York Times* (hors corpus)

« The Old, Heroic, Unchanged France », *New York Times*, 9 septembre 1915, p. 10.

5. *Le Travailleur*

Yvonne Le Maître a publié plusieurs centaines de chroniques, critiques et actualités dans ce journal et nos recherches nous ont permis d'en faire une bibliographie exhaustive. Voici donc un tableau qui dresse la liste de tous les articles de Le Maître

au *Travailleur*, de Worcester, de janvier 1940 à 1954. L'indication « de *L'Étoile* » signifie que *Le Travailleur* a reproduit, en le mentionnant en début ou en fin d'article, le texte de *Le Maître* paru originalement dans *L'Étoile*.

Titre de l'article	Date	Année	Page
Ici, on parle français (de <i>L'Étoile</i>)	11 janv.	1940	4
Presque centenaire (de <i>L'Étoile</i>)	8 fév.	1940	3
Éloquent tribut à M. Pépin (de <i>L'Étoile</i>)	25 juil	1940	6
Pour vos petits-enfants (de <i>L'Étoile</i>)	19 sept.	1940	5
Études sur Henri d'Arles (de <i>L'Étoile</i>)	10 oct.	1940	6
Des bêtes...	17 oct.	1940	6
Rodolphe Pépin de Lowell (de <i>L'Étoile</i>)	14 nov.	1940	3
Pour le juge Eno (de <i>L'Étoile</i>)	26 déc.	1940	5
Nominations à Manchester, N. H. (de <i>L'Étoile</i>)	26 déc.	1940	8
Une cinquantenaire (de <i>L'Étoile</i>) (propos rapportés indirectement par Bourdon)	11 janv.	1940	2
Félicitations (de <i>L'Étoile</i>)	2 janv.	1941	1-2
Le Tout-Lawrence (de <i>L'Étoile</i>)	30 janv.	1941	2
Grand ralliement à Lowell (de <i>L'Étoile</i>)	13 mars	1941	2
Composition de Rodolphe Pépin (de <i>L'Étoile</i>)	13 mars	1941	5
Le mot de la fin : pour les journalistes (de <i>L'Étoile</i>)	13 mars	1941	5
Le juge Eno : short and sweet (de <i>L'Étoile</i>)	24 avril	1941	4
Livres utiles (de <i>L'Étoile</i>)	26 juin	1941	7
[Sans titre] (concerne le livre de Dugas) (de <i>L'Étoile</i>)	10 juil.	1941	1
Mariage à Lindwood (de <i>L'Étoile</i>)	14 août	1941	2-3
Une belle voix (de <i>L'Étoile</i>)	5 fév.	1942	4
En bouquinerie	12 fév.	1942	1-3
Aux quatre vents	12 fév.	1942	1-2
Aux quatre vents	19 fév.	1942	1-3
Saint Pierre et <i>Le Travailleur</i>	26 fév.	1942	1

En bouquinerie : en dedans d'un nazi	26 fév.	1942	1-2
Aux quatre vents : la mère la victoire	5 mars	1942	1-3
La grande pitié des bonnes bêtes en temps de guerre	5 mars	1942	4
L'histoire franco-américaine	12 mars	1942	1-4
En bouquinerie	12 mars	1942	1-4
Aux quatre vents : livre d'or	19 mars	1942	1-2-3
Mettez vos lunettes	26 mars	1942	1-3
Aux quatre vents : c'est l'avril	2 avril	1942	1-5-8
Les nôtres et la guerre	9 avril	1942	1-2
Au revoir à l'Indépendant de Woonsocket	9 avril	1942	1
Mettez vos lunettes	16 avril	1942	1-2-4
Les Francos et la guerre	23 avril	1942	1-2
Fête des mères : le 10 mai	30 avril	1942	1
Aux quatre vents	30 avril	1942	1-3
Échos d'une conférence	30 avril	1942	1-4
Le livre du jour au Canada-Français	7 mai	1942	1-4
Cours d'été de Laval	14 mai	1942	1-4
Aux quatre vents	21 mai	1942	1-4
C'est la guerre	28 mai	1942	1-2
Sur la carte du tendre : Cinq visages de l'amour	4 juin	1942	1-5
Lettres au <i>Travailleur</i>	4 juin	1942	2
Mettez vos lunettes	11 juin	1942 -	1-4
Rugissez, roc ! Montagnes, mugissez !	11 juin	1942	1-3
Grands jours à Laval	18 juin	1942	1-4
Prières de Péguy	18 juin	1942	1
À conserver précieusement	25 juin	1942	1-2
Les legs d'un glorieux passé	25 juin	1942	1-3
Malbrough s'en va-t-en guerre	2 juil.	1942	1-2
Masques et visages	2 juil.	1942	1-3-4
Mettez vos lunettes	9 juil.	1942	1-2-4
Grandeurs et gaietés de la guerre	9 juil.	1942	1-3
Mettez vos lunettes	16 juil.	1942	1-3
Trois romans de guerre	16 juil.	1942	1-4
Mettez vos lunettes	23 juil.	1942	1-4
Mettez vos lunettes	30 juil.	1942	1-2

Les oblats sont appelés à Haïti	6 août	1942	1-4
À la Claire Fontaine franco-américaine	6 août	1942	1-3
Le dernier mot de Ferrero	13 août	1942	1-4
À la Claire Fontaine franco-américaine	13 août	1942	1-2
Aux quatre vents	20 août	1942	1
La vie merveilleuse des livres	27 août	1942	1-2
Un livre du jour	27 août	1942	1-4
Propos de théâtre	3 sept.	1942	1-2
Correction	3 sept.	1942	2
Histoire de la Louisiane française	10 sept.	1942	1-4
Mettez vos lunettes	17 sept.	1942	1-2
Ces dames s'en mêlent	24 sept.	1942	1-4
Les Francos à l'armée	1 oct.	1942	1-3
Un oblat nommé évêque en Haïti	8 oct.	1942	1
À la société historique franco-américaine	8 oct.	1942	1-2
La marée montante	15 oct.	1942	1-2
Correction	15 oct.	1942	1
Échos de France	22 oct.	1942	1-3
La vie merveilleuse des livres	29 oct.	1942	1-6
La vie merveilleuse des livres	5 nov.	1942	1-2
Sacre de Mgr Collignon par le Cardinal Villeneuve	5 nov.	1942	1-5
Aux quatre vents	12 nov.	1942	1-4
C'est notre guerre !	19 nov.	1942	1-2
Actualités franco-américaines	24 nov.	1942	1-2-3
Voix d'Haïti	3 déc.	1942	1
Moment musical... des étrennes	10 déc.	1942	1
La vie merveilleuse des livres	10 déc.	1942	1-4
Héros de chez nous	17 déc.	1942	1-3-4
Les sœurs grises iront en Haïti	17 déc.	1942	1-3
La vie merveilleuse des livres	17 déc.	1942	6
À la Claire Fontaine franco-américaine	22 déc.	1942	1
Les livres	29 déc.	1942	1-2
Le juge Eno honoré par l'Université de Montréal	29 déc.	1942	1-3
L'Almanach du peuple	29 déc.	1942	1-2

Roman théâtre histoire	29 déc.	1942	5-6
À la Claire Fontaine franco-américaine	29 déc.	1942	8
Nécrologie	29 déc.	1942	8
Père et fils à la guerre	7 janv.	1943	1-2-3
Pour les jeunes	7 janv.	1943	1-3
La vie merveilleuse des livres	14 janv.	1943	1-2
Mutations journalistiques à Lowell	21 janv.	1943	1
Officiers franco-américains à la guerre	21 janv.	1943	1-3
La vie merveilleuse des livres	28 janv.	1943	1-2
Doctorat honorifique	4 fév.	1943	2
Aux quatre vents	11 fév	1943	1-2
Livres du jour	11 fév.	1943	1-2
Quelques romans du jour	18 fév.	1943	1-3
Les petites sœurs des livres	18 fév.	1943	1-4
Les livres	25 fév.	1943	1-4
Les droits de l'homme et la loi naturelle	4 mars	1943	1
Aux quatre vents	4 mars	1943	1-2
Nouveau provincial	4 mars	1943	5
Lectures quadragésimales	11 mars	1943	1-3
Deux proses féminines	18 mars	1943	1-3
Le livre du jour	25 mars	1943	1-2
Histoire et sociologie	1 avril	1943	1-3
D'une plume féminine	8 avril	1943	1
Matériel de guerre	22 avril	1943	1-4
Place aux dames – c'est la guerre !	22 avril	1943	1-2
Un vieux chêne s'abat	15 avril	1943	1
Aux quatre vents	15 avril	1943	1-3
Le coin des poètes	6 mai	1943	1-4
Elles se souviendront de la guerre	13 mai	1943	1-4
Les petites sœurs des livres	20 mai	1943	1-3
Les pas vers les siècles	27 mai	1943	1-4
Échos de la guerre	3 juin	1943	1-2
Aux quatre vents	10 juin	1943	1
La société historique : émet son bulletin	17 juin	1943	1-2
En bateau sur l'Outaouais	17 juin	1943	1-2
Conquête de la terre	24 juin	1943	1
Haut et clair gage de vie et de durée	24 juin	1943	1-2

Décorations de guerre	8 juil.	1943	1
Aux quatre vents	15 juil.	1943	1-2
Coup d'œil hygiénique	15 juil.	1943	1
Correction	15 juil.	1943	1
Actualités littéraires	22 juil.	1943	1
Give till it hurts	29 juil.	1943	1-2
Mettez vos lunettes	5 août	1943	1-3
Aux quatre vents	12 août	1943	1
Nouvelles des officiers	19 août	1943	1-3
Les petites sœurs des livres	26 août	1943	1-3
Correction	26 août	1943	1
Sciences et lettres : le genre du Dr Nadeau	2 sept.	1943	1
Aux quatre vents	9 sept.	1943	1-3
Héros de l'air	16 sept.	1943	1
L'irrésistible appel	23 sept.	1943	1-2
Gaietés et gravités de la guerre	30 sept.	1943	1-4
Correction	7 oct.	1943	1
Une autre famille de sergents	7 oct.	1943	1
Embarras de richesse	7 oct.	1943	1-2-3
Marysia	14 oct.	1943	1
Gants du ciel ou l'éclairage indirect en littérature	21 oct.	1943	1-3
Anniversaires scolaires franco-américains	21 oct.	1943	1-4
Rien que la terre	4 nov.	1943	1-3
Correction	4 nov.	1943	1
Aux quatre vents	4 nov.	1943	1-5-8
Un merveilleux recueil	11 nov.	1943	1
Curieuses pages d'histoire	18 nov.	1943	1
Trois corrections	23 nov.	1943	1-4
Ils peuvent dire : c'est ma guerre !	2 déc.	1943	1-4
Au livre d'or	9 déc.	1943	1-3
Les idées de M. Edmond Turcotte	16 déc.	1943	1-4A
Aux quatre vents	30 déc.	1943	1-2
Signe des temps	30 déc.	1943	1-5
L'assomption sous les drapeaux	13 janv.	1944	1-3
Brevet de bravoure	20 janv.	1944	1-3
Livres de guerre	27 janv.	1944	1-2
La guerre totale	10 fév.	1944	1-4
Colonels, chapelains,	3 fév.	1944	1-2-5

capitaines			
Aux quatre vents	17 fév.	1944	1-4
La famille #1 de Woonsocket	17 fév.	1944	1
Le cas Hertel	24 fév.	1944	1
Mill village	9 mars	1944	1
Au livre d'or	16 mars	1944	1-4-5
Bijou bibliographique	16 mars	1944	1
Aux quatre vents	23 mars	1944	1-2
Robertiana	6 avril	1944	1-2
Aux quatre vents	13 avril	1944	1-2
Grandeurs et gaieté de la guerre	27 avril	1944	1-4
Le plus illustre de nos poitrinaires : Sir Wilfrid Laurier	11 mai	1944	1-2
Sœurs de soldats	18 mai	1944	1-2-3
Les petites sœurs des livres	25 mai	1944	1-2
Je suis la jeunesse et la force ! Je suis l'homme ! Ô peuple, je suis ton armée !	1 juin	1944	1-2
À la Claire Fontaine franco-américaine	8 juin	1944	1-3
Une carrière : un exemple	15 juin	1944	1-5
Aux quatre vents	22 juin	1944	1-4
Boston appelle Rodolphe Pépin	22 juin	1944	1-3
L'air héroïque	6 juil.	1944	1-4
Le coin des poètes	13 juil.	1944	1-4
- Aux quatre vents	20 juil.	1944	1-3
La belle marotte	20 juil.	1944	1-2
Hollywood à Saint-Liboire ?	27 juil.	1944	1
Le drame de la conscription	3 août	1944	1-2
Fraternisation à Lowell	3 août	1944	1
La France au soleil et à l'ombre	10 août	1944	1-2
Quatre fils aux armées	17 août	1944	1-2-6
Notre ville d'Ys	24 août	1944	1-4
Glans aux champs francos	31 août	1944	1-2
Aux quatre vents	31 août	1944	1-6
Leur souvenir	7 sept.	1944	1
Sur tous les fronts	21 sept.	1944	1-2
Décorations multiples	28 sept.	1944	1-4
Maintes écritures	5 oct.	1944	1-3
Nomination du juge Eno	12 oct.	1944	1-3
Aux quatre vents	19 oct.	1944	1-4

Glanes bibliographiques	19 oct.	1944	1-2
À la Claire Fontaine franco-américaine	19 oct.	1944	1-3
Mille et une nouvelles	2 nov.	1944	1-2
Les oblats en Haïti	9 nov.	1944	1-4
Des anciennes causent	9 nov.	1944	1-3
Témoignages	9 nov.	1944	2A
La guerre aux multiples visages	16 nov.	1944	1-2-3
À l'enseigne du drapeau... bien étoilé	21 nov.	1944	1-3
Aux dernières listes d'honneurs militaires	7 déc.	1944	1-6-7
Au pays du rêve	7 déc.	1944	1-4
Aux quatre vents	28 déc.	1944	1-6
Un philologue polaire	4 janv.	1945	1-3
Mort au champ d'honneur	4 janv.	1945	1-2-3
Une mine d'or	11 janv.	1945	1
Colonel de Chicopee et Cupidon de Hollande	11 janv.	1945	1-4
Un bulletin de choix	18 janv.	1945	1-3
Aux quatre vents	15 fév.	1945	1-6
Le roman d'une épicerie	23 fév.	1945	1-2
Douce souvenance	1 mars	1945	1-2
Une œuvre maîtresse	8 mars	1945	1-2
Glanes bibliographiques	15 mars	1945	1-3
Aux quatre vents	29 mars	1945	1-3
Woonsocket en vedette	5 avril	1945	1-2
Glanes bibliographiques	12 avril	1945	1-2
Le retour du captif	19 avril	1945	1-4
Au quatre vents	26 avril	1945	1-2
Aux quatre vents	3 mai	1945	1-3
L'accolade d'un siècle	10 mai	1945	1-6
Romans et contes	17 mai	1945	1-5
Larousse, P.Q.	24 mai	1945	1-2
Aux quatre vents	31 mai	1945	1-3
Correction d'un mystère	7 juin	1945	1
Deux philanthropes	28 juin	1945	1-3
Aux quatre vents	5 juil.	1945	1-3
Critique biographe portraitiste	12 juil.	1945	1-2
Deux ouvrages de marque	19 juil.	1945	1-4
Quand les docteurs s'accordent	2 août	1945	1-2
Aux quatre vents	9 août	1945	1-3-5

Glanes bibliographiques	17 août	1945	1-2
Aux quatre vents	13 sept.	1945	1-2-3
Les gaietés de la généalogie	20 sept.	1945	1
Le coin des poètes	20 sept.	1945	1-3
Aux quatre vents	27 sept.	1945	1-2
Deux dates	11 oct.	1945	1
Aux quatre vents	18 oct.	1945	1-2
Études scientifiques diverses	25 oct.	1945	1-5
Georges Duhamel à Montréal	8 nov.	1945	1-5
Clio chez les Francos	15 nov.	1945	1
L'apport français au « fait américain »	21 nov.	1945	1-2
Chronique de Duhamel	29 nov.	1945	1
Des mots, des mots, des mots	6 déc.	1945	1-7
Échos francos	6 déc.	1945	1-4
Aux quatre vents	13 déc.	1945	1-11
Prophète en son pays	20 déc.	1945	1-5
Échos militaires	20 déc.	1945	1-6
Rectification	27 déc.	1945	6
Best-Seller	31 janv.	1946	1-2
Des mots des mots des mots...	20 juin	1946	1-14
Des mots, des mots, des mots...	15 août	1946	1-2
Des mots, des mots...	12 sept.	1946	1
Lettres au <i>Travailleur</i>	3 oct.	1946	1
Des choses, des choses	7 nov.	1946	1-18
Des mots des mots...	14 nov.	1946	1-3
Des mots des mots...	21 nov.	1946	1-2
Des noms des noms...	12 déc.	1946	1-5
Des choses, des mots...	19 déc.	1946	1-2
Des mots, des mots,...	2 janv.	1947	1-4
Des mots... des choses... des bêtes...	9 janv.	1947	1-4
Des mots... des choses... des faits...	16 janv.	1947	1-3
Des mots... des mots...	6 fév.	1947	1-2
Une grande famille... un petit chien... des mots moyens	13 fév.	1947	1-3-4
Des mots... des mots... et une petite fleur bleue, puissante en « sentiment »	20 fév.	1947	1-3-4
Des livres... des hommes... des mots...	27 fév.	1947	1-2
Un vieux chêne s'abat	27 fév.	1947	1

Des noms... encore des noms !	6 mars	1947	1-4
Des hommes... des choses... des mots	13 mars	1947	1-3
Exode canadien vers les États-Unis	20 mars	1947	1-4
Succès artistique notoire	27 mars	1947	1
Des hommes... des choses... des mots...	27 mars	1947	1-3-4
Chiffres, hommes, idées, gestes et mots	3 avril	1947	1-4
Aux quatre vents	10 avril	1947	1-4
Des mots des mots des mots...	17 avril	1947	1-2
Le roman de Lewiston	24 avril	1947	1-4
Bons vents de partout	1 ^{er} mai	1947	1-2-5
Des mots... des mots...	8 mai	1947	1-2
Le centenaire d' « Évangéline »	15 mai	1947	1
Événements	15 mai	1947	1-3
Aux quatre vents	28 mai	1947	1-3
Des mots des mots des mots	5 juin	1947	1-4
Échos, échos !	12 juin	1947	1-3-4
Mots de sagesse et autres encore	19 juin	1947	1-2-3
Aux quatre vents	26 juin	1947	1-10-11
Propos poids-plume	10 juil.	1947	1-2
Aux quatre vents	17 juil.	1947	1-4
Miettes du temps	31 juil.	1947	1-4
Le roman de Manchester	14 août	1947	1-4
Le roman de Manchester	21 août	1947	1-4
L'école au Sanatorium	28 août	1947	1-3
Aux quatre vents	28 août	1947	1-3
Par la terre des hommes	4 sept.	1947	1-2-3
L'insuffisante Babel	11 sept.	1947	1-3
Étonnements	18 sept.	1947	1-3
Louisiane, Québec, Paris	25 sept.	1947	1-2-3
Magie blanche	16 oct.	1947	1-2
Aux quatre vents	23 oct.	1947	1-3-4
Noms et prénoms	30 oct.	1947	1-3
Aux quatre vents	6 nov.	1947	1-3
Aux quatre vents	13 nov.	1947	1-4
Des mots... des mots...	20 nov.	1947	1-3
Échos littéraires	11 déc.	1947	1-3
Propos poids-plume	18 déc.	1947	1-3

À tous les vents	1 janv.	1948	1-6
Les pas dans les pas	8 janv.	1948	1-4
Sommes de bonne volonté	22 janv.	1948	1-2
Propos d'hiver	29 janv.	1948	1-2
Aux quatre vents	5 fév.	1948	1-2
Par toute la terre	12 fév.	1948	1-2
Propos poids-plume	26 fév.	1948	1-3
À la pomme de pin	11 mars	1948	1-4
Aux quatre vents	25 mars	1948	1-1B
Aux quatre vents	1 avril	1948	1-4
Aux quatre vents	8 avril	1948	1-3
Une province	15 avril	1948	1-2
Des mots...des mots... des mots...	29 avril	1948	1-3
L'Alliance française à Lowell	6 mai	1948	1-3-4
Des mots, des mots, des mots	13 mai	1948	1-2
Infinie variété	27 mai	1948	1-3
Aux quatre vents	3 juin	1948	1-2-3
Corrections	10 juin	1948	1
La vie franco-américaine 1946	10 juin	1948	1-2
Correction	24 juin	1948	1
Le centenaire en famille	26 mai	1949	26
[Sans titre] (lettre d'Yvonne Le Maître au <i>Travailleur</i>)	4 août	1949	2
Si tu veux ma voix, laisse- moi entendre la tienne	22 nov.	1949	1
Aux quatre vents	22 déc.	1949	1-3
Le poids du jour	5 janv.	1950	1
Comme ça se trouve...	26 janv.	1950	1-2
Aux quatre vents	2 fév.	1950	1-2
Franco-Americana	23 fév.	1950	1-2
Aux quatre vents	9 mars	1950	1-2
The Town and the City	23 mars	1950	1-4
Aux quatre vents	30 mars	1950	1-2
Plumages et plumitifs d'un peu partout	13 avril	1950	1-4
Comment ça se trouve	4 mai	1950	1-2
On en parle, on en parle	18 mai	1950	1-2
D'un intérêt profond et continu	8 juin	1950	1-2
Aux quatre vents	15 juin	1950	1-2-3
En bateau franco	22 juin	1950	1-4
Correction	29 juin	1950	1
Aux quatre vents	6 juil.	1950	1-2

France-Québec	13 juil.	1950	1-4
Glanes bibliographiques	27 juil.	1950	1-3
Correction	10 août	1950	1
Aux quatre vents	17 août	1950	1-4
Aux quatre vents	24 août	1950	1-2
À tous les vents	31 août	1950	1-4
Nouvelles de la famille	7 sept.	1950	1-2
Aux quatre vents	14 sept.	1950	1-4
Autour d'un prix littéraire	28 sept.	1950	1-3
En bateau franco	5 oct.	1950	1-2
Comme ça se trouve	12 oct.	1950	1-3
Au pays des sorcières	19 oct.	1950	1-4
Corrections	19 oct.	1950	1
Correction	26 oct.	1950	1
Échos du Rhode Island	2 nov.	1950	1-2
À l'enseigne des fées	9 nov.	1950	1-5
Aux quatre vents	16 nov.	1950	1-4
Aux quatre vents	21 nov.	1950	1-2
Le livre du jour	20 nov.	1950	1
Nouvelles de la famille	14 déc.	1950	1-4
Aux quatre vents	21 déc.	1950	1-5
Votre grande famille vous offre un miroir	28 déc.	1950	1-2
Par toute la terre	4 janv.	1951	1-4
Par la terre des hommes	18 janv.	1951	1-2
Aux quatre vents	25 janv.	1951	1-3
Folklore	1 ^{er} fév.	1951	1-3
Comme ça se trouve	8 fév.	1951	1-3
Aux quatre vents	15 fév.	1951	1-2
En Amérique française	1 ^{er} mars	1951	1-3
Nouvelles de la famille	8 mars	1951	1-2
En terre lointaine	15 mars	1951	1-2
Échos francos	22 mars	1951	1-5
Glanes bibliographiques	5 avril	1951	1-2
Mon bimillénaire	12 avril	1951	1-3
En quatre guerres	26 avril	1951	1-3
Nouvelles de la famille	3 mai	1951	1-4
Aux quatre vents	10 mai	1951	1-5-6
Les jours sont longs	17 mai	1951	1-2
Paris	24 mai	1951	1-2
Aux grandes sources	31 mai	1951	1-3
Nouvelles de la famille	7 juin	1951	1-3
Aux quatre vents	14 juin	1951	1-2
Splendide succès des concours français (signé	21 juin	1951	1-3

PNYX)			
Aux quatre vents	5 juil.	1951	1-3
Échos francos (signé PNYX)	12 juil.	1951	1-2
Comme ça se trouve	19 juil.	1951	1-2
Évangéline triomphante	26 juil.	1951	1-4
Le fait français aux USA	2 août	1951	1-2
Nouvelles de la famille	9 août	1951	1-4
Les liens du vieux sang	16 août	1951	1-3
Comme ça se trouve	23 août	1951	1-2
Correction	23 août	1951	2
En pays franco	30 août	1951	1-4
Glanes bibliographiques	6 sept.	1951	1-2
Par toute la terre	13 sept.	1951	1-4
Aux mille vents	20 sept.	1951	1-2
Pour le mérite	27 sept.	1951	1-3
Aux mille vents	11 oct.	1951	1-2
Glanes bibliographiques	18 oct.	1951	1-3
Aux quatre vents	25 oct.	1951	1-3-4
Autour d'un centenaire	1 ^{er} nov.	1951	1-2
Au fil des jours	8 nov.	1951	1-3
Glanes gastronomiques	15 nov.	1951	1-2
Place aux dames	20 nov.	1951	1-2-4
Échos du beau congrès de Lewiston	29 nov.	1951	1-2
Nouvelles de la famille	6 déc.	1951	1-2
Place aux jeunes !	13 déc.	1951	1-4
La guerre et la paix	20 déc.	1951	1
La vie en rose	27 déc.	1951	1
Choses et autres	3 janv.	1952	1-2
Un héraut du congrès chez nous	10 janv.	1952	1-2-4
Nouvelles de la famille	17 janv.	1952	1-4
Aux quatre vents	24 janv.	1952	1-3
Nouvelles de la famille	31 janv.	1952	1-2
Aux quatre vents	7 fév	1952	1-2
Prestiges de 1952	14 fév.	1952	1-2
Correction	14 fév.	1952	2
Cueillette francotte	21 fév.	1952	1-3
À toutes les sauces	28 fév.	1952	1-4
Voyageons	6 mars	1952	1-3
Au fil des jours	13 mars	1952	1-2
En bateau franco	20 mars	1952	1-4
Le saviez-vous ?	27 mars	1952	1-3
Correction	27 mars	1952	3
Feuilles, fleurs, fruits et fêtes	3 avril	1952	1-4

Correction	3 avril	1952	4
L'Alliance française	10 avril	1952	1-3
La jeunesse au Congrès	17 avril	1952	1-2
Héros des ténèbres	24 avril	1952	1-4
Aux quatre vents	1 ^{er} mai	1952	1-2-3
À tous les vents	8 mai	1952	1-2
Aux douze vents	22 mai	1952	1-2
Vieilles chansons au domaine essentiel de la Survivance ³	22 mai	1952	1-3
L'héritage	29 mai	1952	1-3
L'escadre de la jeunesse	5 juin	1952	1-2-4
Aux six états	12 juin	1952	1-4
Rayonnement	19 juin	1952	1-2-3
Réunion de famille	26 juin	1952	1-2-5
Échos des grandes journées	3 juil.	1952	1-4
Échos des grands jours de Québec	10 juil.	1952	1-2
Bon voisinage partout	17 juil.	1952	1-2
Les plus grandes voix	24 juil.	1952	1-4
Le crépuscule d'une idole	31 juil.	1952	1-2
À l'ombre de 90 degrés	7 août	1952	1-2
Nouvelles de la famille	14 août	1952	1-4
Promenade en Acadie	21 août	1952	1-2
Vents de France Vents du Québec Vents d'ici	28 août	1952	1-3
Aux quatre vents	4 sept.	1952	1-5
La vie intense	11 sept.	1952	1-2-3
Sous d'heureux augures	18 sept.	1952	1-5
Scènes de septembre	25 sept.	1952	1-2
Aux quatre vents	2 oct.	1952	1-4
Réforme	9 oct.	1952	1-2
Échos francos	16 oct.	1952	1-6
Brises d'octobre	23 oct.	1952	1-5
Nouvelles de la famille	30 oct.	1952	1-
En dehors de l'ordinaire	6 nov.	1952	1-3-4
Par le vaste monde	13 nov.	1952	1-5
La vie sans pose	20 nov.	1952	1-2
Étoffe du pays	27 nov.	1952	1-2
Nouvelles de la famille	4 déc.	1952	1-3
Cardinal	11 déc.	1952	1-4

³ Chronique reproduite dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 45-53.

Aux six états	18 déc.	1952	1-2-8
Échos francos	27 déc.	1952	1-2-3-4
Par le vaste monde	2 janv.	1953	1-2
Au fil des jours	8 janv.	1953	1-4
“Traductions”	15 janv.	1953	1-4
Nouvelles de la famille	22 janv.	1953	1-4
Glanes bibliographiques	29 janv.	1953	1-3
Nouvelles de la famille	5 fév.	1953	1-3
En votre Franco-Américanie	12 fév.	1953	1-4
Ce dont on parle aux six états	19 fév.	1953	1-4
Aux quatre vents	26 fév.	1953	1-2
Nouvelles de la famille	5 mars	1953	1-3
Échos sans souci	12 mars	1953	1-2
Nouvelles de la famille	19 mars	1953	1-6
Aux quatre vents	26 mars	1953	1-2
Par la vaste terre	2 avril	1953	1-2-5
Chez vos défenseurs	9 avril	1953	1-2
Prestiges du printemps : les concours	16 avril	1953	1-3
Le jour que nous célébrons	23 avril	1953	1-4
Fécondité	30 avril	1953	1-4
Centenaires... et centenaires	7 mai	1953	1-3
La vie intense en mai	14 mai	1953	1-2
Aux archives de mai	21 mai	1953	1-4
Glanes bibliographiques	28 mai	1953	1-4
Échos multipliés du nom français	4 juin	1953	1-2
Fleurs franco-américaines	11 juin	1953	1-2-4
La grande pitié	18 juin	1953	1-2
Tornade	25 juin	1953	1-4
Échos France-Amérique	2 juil.	1953	1-4
Échos de chez nous	9 juil.	1953	1-4
L’aimable saison	16 juil.	1953	1-4
Retour à la santé	23 juil.	1953	1-2
Le cinquantenaire de Ford	23 juil.	1953	4
Sous votre soleil Franco	30 juil.	1953	1-4
Les pèlerins passionnés	6 août	1953	1-4
Passent les siècles	13 août	1953	1-2
Aux annales des étés	20 août	1953	1-3
Toutes voiles dehors	27 août	1953	1-4
Lectures	3 sept.	1953	1-5
Danse des heures	10 sept.	1953	1-4
Heures acadiennes	17 sept.	1953	1-3
Résurrection	24 sept.	1953	1-4
Vestiges des siècles	1 ^{er} oct.	1953	1-3-4

héroïques			
France-Amérique	8 oct.	1953	1-4
Reprise d'automne	15 oct.	1953	1-3-4
De près et de loin	22 oct.	1953	1-2
On en parle... on en parle	29 oct.	1953	1-2
En Louisiane	5 nov.	1953	1-3
Corrections !	5 nov.	1953	1
Vedettes	12 nov.	1953	1-2-4
Propos francos	19 nov.	1953	1-4
En votre bien vivante Franco-Américanie	24 nov.	1953	1-4
La vie en rose	3 déc.	1953	1-4
En marge d'un concours	10 déc.	1953	1
Il y avait une fois	17 déc.	1953	1
Au bonheur des dames	22 déc.	1953	1-2
Événements multipliés en votre patelin	29 déc.	1953	1-4
Votre leçon de géographie	7 janv.	1954	1-2
Aux quatre vents	14 janv.	1954	1-4
Évolution et migration	21 janv.	1954	1-4
La vie intense aux six états	28 janv.	1954	1-3
D'Haïti aux Laurentides	4 fév.	1954	1-5-6
Nouvelles de la famille	11 fév.	1954	1-2
Lumières du jour	18 fév.	1954	1-4
Berkshirama	25 fév.	1954	1-4-5
La vie en rose	4 mars	1954	1-3
Carnaval	11 mars	1954	1-2
Événements	18 mars	1954	1-2
Printemps partout	25 mars	1954	1-4
Par votre pays franco	8 avril	1954	1-3-4

6. Correspondances

6.1 Lettres à Marcel Dugas

Ces textes sont des tapuscrits.

« Lowell, 10 avril », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [s. d.], 2 f.

« Lowell, ce 10 octobre », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [s. d.], 3 f.

« Lowell. Honey [...] », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [s. d.], 2 f.

« Par le retour du courrier [...] », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [194...], 2 f.

« Pas même polie ! », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [1941], 1 f.

« Dimanche, 30 mars 1941 », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du Collège de l'Assomption, [1941], 1 f.

« Pâques, 1941 [13 avril] », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du Collège de l'Assomption, [1941], 3 f.

« Lowell, 9 mai 1941 », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du Collège de l'Assomption, [1941], 3 f.

« Lowell, Noël, 1942 », *Fonds Marcel-Dugas*, « Correspondance », Archives du collège de l'Assomption, [1942], 2 f.

6.2 Lettres à Wilfrid Beaulieu

Par soucis d'alléger cette liste, nous ne mentionnerons que le titre ou le début de la lettre, ainsi que la date et le nombre de pages. Voici la référence complète : *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library. Toutes ces lettres ont été écrites entre 1946 et 1954, mais plusieurs d'entre elles ne portent aucune indication sur la date. Sauf indications contraires, ces textes sont des tapuscrits.

« Business...business », [s. d.], 1 f.

« Parler du Desmarais ? », [s. d.], 1 f.

« Sauvez-moi la vie [...] », [s. d.], 1 f.

« Je n'écirai pas un mot [...] », [s. d.], 2 f.

« Big Boss Man [...] », [s. d.], 3 f.

« J'ai bien reçu chèque de septembre [...] », [s. d.], 1 f.

« Je vous félicite [...] », [s. d.], 1 f.

« Voici votre petit quelque chose [...] », [s. d.], 1 f.

« Vos deux derniers colis [...] », [écrit à la main], [s. d.], 1 f.

« J'ai bien reçu dernier chèque, plusieurs colis de journaux [...] », [s. d.], 1 f.

« Armand Farley [...] », [s. d.], 1 f.

« Bonne chance et bon succès [...] » [s. d.], 1 f.

« J'ai bien reçu deux gros colis et merci bien [...] », [s. d.], 2 f.

« Depuis ma dernière lettre [...] », [s. d.], 2 f.

« Cette machine de Ford [...] », [s. d.], 1 f.

« Ne perdez pas l'espoir de revoir [...] », [s. d.], 3 f.

« Serait-il possible [...] », [s. d.], 1 f.

« Cher ex-boss [...] », [s. d.], 3 f.

« J'ai bien reçu encore deux colis [...] », [s. d.], 1 f.
 « J'ai bien reçu cette dernière semaine [...] », [s. d.], 1 f.
 « Louis Dantin comme critique [...] », [s. d.], 1 f.
 « C'est Harper's [...] », [s. d.], 1 f.
 « Malheureux, je vous ai dit [...] », [s. d.], 1 f.
 « Que voulez-vous que je fasse [...] », [écrit à la main], [s. d.], 1 f.
 « Mon vieux poteau [...] », [s. d.], 1 f.
 « Sucre candi », [1946], 1 f.
 « Les nouvelles sont pires [...] », [1946], 1 f.
 « Sans blague [...] », [1946], 2 f.
 « Lowell, vendredi », [1946], 1 f.
 « J'ai répondu au plus vite [...] », [1946], 1 f.
 « Depuis ma dernière, j'ai reçu [...] », [1947], 1 f.
 « Lowell, dimanche », [1947], 2 f.
 « Business », [1947], 1 f.
 « J'ai reçu les aimables [...] », [1947], 1 f.
 « J'ai bien reçu l'almanach [...] », [1947], 1 f.
 « Merci bien pour les colis [...] », [carte postale], [18 décembre 1947], 1 f.
 « Sortie enfin de l'état comateux [...] », [3 août 1949], 2 f.
 « Personne n'a-t-il encore [...] », [1949], 1 f.
 « J'ai bien reçu chèque [...] », [1950], 1 f.
 « Je n'ai malheureusement l'ombre [...] », [1950], 1 f.
 « Tenez-vous preuve irréfutable [...] », [1950], 1 f.
 « Chèque dûment arrivé [...] », [1950], 1 f.
 « J'ai bien tout reçu [...] », [1950], 1 f.
 « Sapristi, Germaine Guèvremont [...] », [1950], 1 f.
 « Reçu je ne sais plus combien de colis [...] », [1950], 1 f.
 « Vous m'aviez conseillé [...] », [1950], 1 f.
 « Lowell, Noël! Noël! », [1950], 1 f.
 « Dites donc, reproduisez l'article [...] », [1950], 1 f.
 « Ne manquez pas [...] », [12 août 1950], 1 f.
 « Malgré l'intuition hitlérienne [...] », [7 septembre 1950], 1 f.
 « Mon vieux poteau [...] », [1950], 1 f.
 « J'ai bien reçu colis, 14, 15, 16 [...] », [1950], 2 f.
 « J'ai bien reçu du consulat canadien [...] », [1951], 1 f.
 « J'ai bien reçu chèque pour mai [...] », [1951], 1 f.
 « Je ne sais où vous en êtes [...] », [1951], 1 f.
 « Je parlerai des Sœurs Grises [...] », [1951], 1 f.
 « Je ne veux pas signer cet article [...] », [1951], 1 f.
 « Lowell, mardi [...] », [1951], 1 f.
 « J'ai bien reçu magnifique calendrier [...] », [1951], 1 f.
 « Merci mille fois pour le papier [...] », [1951], 1 f.
 « Sauvez ma réputation chancelante [...] », [1951], 1 f.
 « Cette histoire de citrouille [...] », [1951], 2 f.
 « J'ai tout bien reçu, chèque, gros colis [...] », [1951], 1 f.
 « J'ai bien reçu chèque, plusieurs colis [...] », [1951], 2 f.

« Reçu chèque ce matin. Merci [...] », [1951], 1 f.
 « J'ai bien reçu colis de TRAVAILLEUR [...] », [1951], 2 f.
 « Je regrette fort [...] », [octobre 1951], 1 f.
 « Dit programme en chemin [...] », [1951], 3 f.
 « Lundi. Je suis un peu en retard [...] », [23 juillet 1951], 1 f.
 « J'ai bien reçu plusieurs colis, et le fameux TIT-COQ [...] », [29 juillet 1951], 2 f.
 « Je vais consacrer à Harry B [...] », [27 avril 1951], 1 f.
 « Ne m'envoyez pas le livre de Dantin [...] », [1951], 1 f.
 « J'ai bien reçu plusieurs colis et vous remercie [...] », [1951], 1 f.
 « Je n'ai mis ni slogan ni producer [...] », [1951], 1 f.
 « Je n'ai pas encore, malheureusement [...] », [1951], 1 f.
 « Young man, I draw the line [...] », [1951], 2 f.
 « Reçu chèque ce matin et vous remercie bien [...] », [Lettre de départ], [1954], 2 f.

Lettre à Oda Beaulieu, « Lowell, dimanche. Chère Dame Oda », *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library, [1951], f. 1.

6.3 Autres correspondances (hors corpus)

Lettre à G. Arguin, « Cher monsieur Arguin [...] », *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library, [1951], 1 p.

Lettre à Harry Bernard, « Lowell, 27 avril 1951 », *Fonds Harry Bernard*, « Correspondance générale [19--]-1978 », MSS298-046-014, Archives nationales, [1951], 2 p.

Lettres à Adolphe Robert, « Lowell, 11 juin 1951 », « Lowell, 22 octobre 1946 », « Lowell, 15 mai 1945 », *Archives Adolphe Robert*, Bibliothèque Lambert, Association Canado-Américaine, Manchester, N. H., reproduites dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 59, 61-62, 65-66.

Lettres à Rosaire Dion-Lévesque, « Si je me permets [...] », « Lowell, 2 novembre 1949 », « Lowell, 7 décembre », *Fonds Dion-Lévesque*, Archives nationales du Québec, Québec, reproduites dans Richard Santerre (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 57-58, 60, 63-64.

Corpus secondaire

1. Hommages, commentaires des pairs et correspondance adressée à Le Maître⁴

[s. a.], « Chronique 1954 », *Bulletin de la société historique franco-américaine*, Imprimerie Ballard Frères, Manchester, New Hampshire, 1956, p. 141.

[s. a.], « Yvonne Le Maître et Pierreville, au Québec [Hommage et lettres d'Yvonne Le Maître] », *Le Travailleur*, Worcester, 11 novembre 1954, p. 1.

BARTHELEMY, « Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 1^{er} juillet 1954, p. 1-3.

BEAULIEU, Wilfrid, « Poignées de faits : Mlle Lemaître », *Le Travailleur*, Worcester, 28 février 1946, p. 1.

———, « Chère amie », *Wilfrid Beaulieu Papers*, MS 2028, Boston Public Library, 26 septembre 1951, 2 p.

BRILLON, A.-A., « Poignées de lettres : Souvenirs affectueux », *Le Travailleur*, Worcester, 12 août 1954, p. 1-4.

CHARLES, Jean-J., « Poignées de lettres : Une preuve de plus de l'étendue des connaissances d'Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 8 juillet 1954, p. 2.

CHARTERS, Ann, (éd.), *Jack Kerouac : Selected Letters (1940-1956)*, New York, Viking, 1995, p. 227-229.

———, *Jack Kerouac : Lettres choisies (1940-1956)*, traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, introduction de Ann Charters, Paris, Gallimard, 2000, p. 212.

CLÉMENT, Antoine, « Les lettres d'Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 19 août 1954, p. 2.

COSTE, Donat, « Poignées de lettres : Disparition universellement regrettée », *Le Travailleur*, Worcester, 17 juin 1954, p. 2.

———, « Yvonne Le Maître a rêvé... », *Le Travailleur*, Worcester, 17 juin 1954, p. 1.

⁴ « Poignée de lettres » est une chronique de quelques lettres adressées à Wilfrid Beaulieu. Nous avons écarté les lettres dans lesquelles les auteurs ne faisaient qu'une brève allusion au décès de Le Maître, en offrant leurs condoléances à Beaulieu. Nous avons sélectionné les lettres dont le titre évoquait un hommage à Yvonne Le Maître. Notons qu'il existe plusieurs graphies du nom « Le Maître » et nous avons reproduit le nom tel qu'il apparaissait dans le journal.

COURTINES, Pierre, « Poignées de lettres : Ce que maintes personnes doivent à Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 23 septembre 1954, p. 4.

DELISLE, Jean-Louis, « Poignées de lettres : Hommages de partout à Mlle LeMaître », *Le Travailleur*, Worcester, 1^{er} juillet 1954, p. 1-2.

DION-LÉVESQUE, Rosaire, « Amor Patriae [poème dédié à Yvonne Le Maître] », *Le Travailleur*, Worcester, 16 février 1950, p. 1.

———, « Souvenirs personnels », *Le Travailleur*, Worcester, 15 juillet 1954, p. 1-2.

DUROC, Roger, « Poignée de faits », *Le Travailleur*, 30 mai 1940, p. 3.

E.-D. L., « Poignées de lettres : Les LeMaîtres sont rares », *Le Travailleur*, Worcester, 15 juillet 1954, p. 3.

GOULET, Alexandre, « Poignées de lettres : Yvonne Le Maître a contribué beaucoup à la réputation du *Travailleur* », *Le Travailleur*, Worcester, 8 juillet 1954, p. 1.

GRAIN DE SEL [Hermance Morin], « À notre Yvonne », *Le Travailleur*, Worcester, 22 août 1940, p. 1-6.

INCOGNITO, « Poignées de lettres : Une nature hors de l'ordinaire », *Le Travailleur*, Worcester, 22 juillet 1954, p. 4.

KEMNER, Léon, « Revue des faits et des œuvres. Le protestantisme et les Franco-Américains : Opinion de Mlle Yvonne Lemaitre », *La Revue Franco-Américaine*, 1^{er} juin 1908, t. 1, n^o 3, p. 185-188.

LAJOIE, Philippe-Armand, « M. Lajoie à Mlle LeMaître [lettre adressée à LeMaître] », *Le Travailleur*, Worcester, 10 août 1950, p. 1.

LAURENT, Marguerite, « Poignée de lettres : Le chagrin causé par la disparition d'Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 10 juin 1954, p. 1.

LE ROUX, Benoît, *André Thérive et ses amis pendant la grande guerre : 1914-1918*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Sorbonne, 1987, p. 24-25.

LEMIEUX-LÉVESQUE, Alice, « Memento », *Le Travailleur*, Worcester, 3 juin 1954, p. 1.

MARTINEAU, Malvina, « Poignées de lettres : Disparition qui chagrine la masse de nos lecteurs », *Le Travailleur*, Worcester, 1^{er} juillet 1954, p. 2-4.

MORIN, Hermance, O. H., « Jean des Tourelles » et Malvina Martineau, « À la mémoire d'Yvonne Le Maître [Lettres adressées à Wilfrid Beaulieu] », *Le Travailleur*, Worcester, 24 juin 1954, p. 1-5.

RATHOIN, Élisée, « Poignée de lettres : Un hommage posthume à Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 10 juin 1954, p. 1-2.

ROBERT, Adolphe, « Correspondance avec Yvonne Le Maître », Worcester, *Le Travailleur*, 29 juillet 1954, p. 1, reproduit dans le *Bulletin de la société historique franco-américaine*, Imprimerie Ballard Frères, Manchester, New Hampshire, 1956, p. 90.

———, « Lettre à Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 5 mars 1942, p. 1.

ROCHELEAU-ROULEAU, Corinne, « Notre irremplaçable Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 2 septembre 1954, p. 1.

———, « Épistolaires d'hier et d'aujourd'hui », *Le Travailleur*, Worcester, 11 novembre 1954, p. 1-2.

T.N., « Poignées de lettres : Journaliste de France », *Le Travailleur*, Worcester, 7 octobre 1954, p. 2.

VILLIOTTE, Pierre-E., « Poignées de lettres : Le grand vide laissé par Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, Worcester, 17 juin 1954, p. 1.

2. Études et biographies sur Yvonne le maître

ANTLIFF, Mark et Patricia Dee Leighton, « Yvonne Lemaitre », *A Cubism Reader : Documents and Criticism 1906-1914*, Chicago, University of Chicago Press, 2008, p. 550-554.

BÉLISLE, Alexandre, « Mlle Yvonne Lemaitre », *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, Ateliers typographiques de « L'Opinion publique », 1911, p. 332-333.

CHARTIER, Armand-B., « Yvonne Le Maître, chroniqueuse franco-américaine », dans Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française ; 24 », 1987, p. 113-125.

HAMEL, Réginald, *Charles Gill*, Montréal, Lidec, coll. « Biographique », 1997, 61 p.

LACROIX, Michel et Nadia Zurek, « Une journaliste franco-américaine au seuil de l'avant-garde : l'espace des possibles d'Yvonne Le Maître (1876-1954) », *Recherches féministes*, vol. 24, n° 1, 2011, p. 77-99.

SANTERRE, Richard (éd.), « Yvonne Le Maître », *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford, National Materials Development Center for French, vol. 5, 1980-1981, p. 10-66.

3. Études sur l'histoire et le journalisme franco-américain

BOURQUE, Denis et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*, Moncton, Éditions d'Acadie et la Chaire d'études acadiennes, coll. « Mouvances », 1998, 348 p.

BRIÈRE, Éloïse (dir.), *Les Franco-Américains et leur héritage québécois*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française. Perspectives », 1986, 132 p.

CHARTIER, Armand-B., « Wilfrid Beaulieu. L'homme et l'œuvre », dans Claire Quintal (dir.), *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française », 1984, p. 50-80.

———, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*, Québec, Éditions Septentrion, 1991, 436 p.

GOSSELIN-SCHICK, Constance, « Un terrorisme carnavalesque au service de la survivance des Franco-Américains », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française*, Moncton, Éditions d'Acadie et la Chaire d'études acadiennes, coll. « Mouvances », 1998, p. 235-253.

JACMIN, Sophie, *La représentation de la femme dans trois journaux franco-américains (1900-1930)*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1996, 172 p.

LANGLOIS, Simon (dir.), *Identité et cultures nationales : l'Amérique française en mutation*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1995, 377 p.

MORENCY, Jean et coll. (dir.), *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2005, 552 p.

PÉLOQUIN-FARÉ, Louise, *L'identité culturelle : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, Paris, Didier, coll. « Essais », 1983, 159 p.

PERREAULT, Robert-B., « Survol de la presse franco-américaine », dans Claire Quintal (dir.), *Le journalisme, de langue française aux États-Unis*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française », 1984, 162 p.

QUINTAL, Claire (dir.), *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, coll. « Vie française », 1984, 162 p.

———, « Les archives des Franco-Américains et des Acadiens de la Nouvelle-Angleterre », *Archives*, vol. 36, n° 2, 2004-2005, p. 39-57.

ROBY, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : 1776-1930*, Québec, Éditions du Septentrion, 1990, 434 p.

RUMILLY, Robert, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.

SHIDELER, Janet Lee, *Exode et littérature franco-américaine (1860-1930)*, mémoire de maîtrise, Université McGill, 1983, 282p.

TÉTRAULT, Maximilienne, *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de Nouvelle-Angleterre*, Marseille, Imprimerie Ferran, 1935, 143 p.

TÉTU DE LABSADE, Françoise (dir.), *Littérature et dialogue interculturel : culture française d'Amérique*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1997, 247 p.

TESSIER, Jules et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française ; 24 », 1987, 164 p.

THÉRIAULT, Janine, *La survivance dans le journalisme franco-américain. Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1994, 175 p.

4. Autres études

ADAM, Jean-Michel, *Le style dans la langue. Une reconception de la stylistique*, Lausanne, Éditions Delachaux et Niestle, 1997, 223 p.

AMOSSY, Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, coll. « Cours. Linguistique », 2006, 275 p.

———, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010, 235 p.

ANGENOT, Marc, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 1167 p.

ANTOINE, Frédéric et coll., *Écrire au quotidien. Du communiqué de presse au nouveau reportage* [1987], Bruxelles, Vie ouvrière, 1995, 143 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1970, 346 p.

———, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 488 p.

———, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* [1970], trad. d'Andrée Robel, Paris, Gallimard, 2010, 471 p.

BALLE, Francis, « Presse : mythes et réalités de la liberté de la presse », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 mai 2013, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/presse-mythes-et-realites-de-la-liberte-de-la-presse/>.

BALLY, Charles, *Le langage et la vie*, Genève, Librairie Droz, coll. « Publications romanes et françaises ; 34 », 1965, 164 p.

BARTHES, Roland, « L'ancienne rhétorique », *Communications*, 1970, n° 16, p. 172-223.

BÉLAND, Cindy, « Salons et soirées mondaines au Canada français : d'un espace privé vers l'espace public », dans Pierre Rajotte (dir.), *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Séminaires ; 13 », 2001, p. 71-112.

BELLEAU, André, « Bakhtine et le multiple », *Études françaises*, vol. 6, n° 4, 1970, p. 481-487.

———, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, Presses de l'université du Québec, coll. « Genres et discours », 1980, 155 p.

———, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ? Essais*, Montréal, Éditions Primeur, coll. « L'Échiquier », 1984, 206 p.

———, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, 237 p.

———, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p.

BENSON, Marc, « Le carnaval dans *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*, Moncton, Éditions d'Acadie et la Chaire d'études acadiennes, coll. « Mouvances », 1998, p. 161-179.

BERGSON, Henri, *Le rire. Essai sur la signification du comique* [1900], Paris, Éditions Alcan, 1924. [En ligne], édition numérique par Bertrand Gibier, consulté le 14 mai 2013, URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/le_rire.html.

BERTRAND, Claude-Jean et Francis Bordat, *Les médias français aux États-Unis*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « Univers anglo-américain », 1994, 161 p.

BLONDEL, Éric, *Le risible et le dérisoire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 1988, 158 p.

BIRON, Michel, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 320 p.

BRUN, Josette (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 243 p.

CAZENEUVE, Jean, *Le mot pour rire*, Paris, Les Éditions de la Table Ronde, 1984, 235 p.

CHARLES, Michel, *L'arbre et la source*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1985, 331 p.

COHEN, Yolande, « Chronologie d'une émancipation. Questions féministes sur la citoyenneté des femmes », dans *Globe : Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Université McGill, vol. 3, n° 2, 2000, p. 43-64.

COMAN, Mihai, *Pour une anthropologie des médias*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, coll. « Communication, médias et sociétés », 2003, 210 p.

DANSEREAU, Estelle, « Lieu de plaisir, lieu de pouvoir : le bavardage comme contre-discours dans le roman féministe québécois », *Voix et Images*, vol. 21, n° 3, 1996, p. 429-451.

DE BONVILLE, Jean, « Le “nouveau journalisme” américain et la presse québécoise à la fin du XIX^e siècle », dans Florian Sauvageau (dir.), *Variations sur l'influence culturelle américaine*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1999, p. 73-100.

DEMERS, Jeanne et Line McMurray, « Manifester au féminin : pour une approche pragmatique de l'autre discours », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, coll. « Itinéraires féministes 1 », 1983, p. 163-174.

DESJARDINS, Lucie, « Entre sincérité et artifice. La mise en scène de soi dans le portrait mondain », *Tangence*, n° 77, hiver 2005, p. 143-155.

DUBOIS, Richard, *La page critique*, Anjou, Fides, 1994, 282 p.

DUBY, Georges et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en occident*, Paris, Plon, 1992, vol. 5, 647 p.

DUPRIEZ, Bernard, « Ironie », *Gradus : Les procédés littéraires (dictionnaire)*, Paris, Éditions 10/18, 2008, p. 264.

DUPUY, Jean-Pierre, *Ordres et désordres : enquête sur un nouveau paradigme*, Paris, Seuil, 1982, 277 p.

FEUERHAHN, Nelly, « La dérision, une violence politiquement correcte », dans Arnaud Mercier (dir.), *Dérision - contestation*, Paris, CNRS éditions, coll. « Hermès ; 29 », 2001, p. 187-197.

FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique, et coll. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, 234 p.

FRANÇOISE, pseudonyme de Robertine Barry, « Bloc-notes », *Le Journal de Françoise*, vol. 1, n° 14, 11 octobre 1902, p. 168.

FRENETTE, Yves, Marcel Martin et John Willis (dir.), *Envoyer et recevoir : lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2006, 298 p.

GODIN, Pierre, *La lutte pour l'information. Histoire de la presse écrite au Québec*, Montréal, Le jour Éditeur, coll. « Les idées du jour », 1981, 317 p.

———, « Du journal d'opinion à l'information-opium », dans Éric Leroux (dir.), *1870 : Du journalisme d'opinion à la presse de masse. La production industrielle de l'information*, Montréal, Petit Musée de l'impression, 2010, p. 117-132.

GOSSELIN, Line, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, coll. « Études et documents », 1995, n° 7, 160 p.

HAMILTON, Sharon, *The Smart Set Magazine and the Popularization of American Modernism, 1908-1920*, thèse de doctorat, Halifax, Université de Dalhousie, 1999, 307 p.

HAMON, Philippe, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, coll. « Hachette université. Recherches littéraires », 1996, 159 p.

HÉBERT, Pierre, « Présentation », *Voix et Images*, vol. 17, n° 2, hiver 1992, p. 166-168.

HODGSON, Richard, « Mikhaïl Bakhtine et la théorie littéraire contemporaine », *Liberté*, Montréal, vol. 37, n° 4, 1995, p. 48-56.

HOLLOWELL, John, *Fact and Fiction : The New Journalism and the Non-Fiction Novel*, Chapel Hill, Presses de l'Université de la Caroline, 1977, 190 p.

HUDON, Jean-Guy, « Marcel Dugas, poète retrouvé », *Nuit blanche : le magazine du livre*, n° 75, 1999, p. 20-23.

HUTCHEON, Linda, « Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie », *Poétique : Revue de théorie et d'analyses littéraires de Paris*, vol. 12, n° 46, 1981, p. 140-155.

IMBERT, Patrick, *L'objectivité de la presse. Le 4^e pouvoir en otage*, LaSalle, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec », 1989, 211 p.

LAMY, Suzanne et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1983, 286 p.

LANDRY, Kenneth, « L'essai ou la prose d'idées au Québec avant le XX^e siècle. Un survol », *Québec français*, Québec, automne 2006, n° 143, p. 47-49.

LECLERC, Gérard, *Le sceau de l'œuvre*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998, 310 p.

LEROUX Éric (dir.), *1870 : Du journalisme d'opinion à la presse de masse. La production industrielle de l'information*, Montréal, Petit Musée de l'impression, 2010, 161 p.

LILTI, Antoine, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, 568 p.

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, « *Le livre aimé du peuple* » : les almanachs québécois, de 1777 à nos jours, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », 2014, 422 p.

———, « La littérature des almanachs. Réflexions sur l'anthropologie du fait littéraire », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 47-64.

———, « L'interculturalité dans la culture médiatique au Canada francophone prémoderne, XIX^e-début XX^e siècle. L'exemple des almanachs canadiens-français », dans Jean Morency et coll. (dir.), *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2005, p. 129-148.

MARTIN, Michèle, *Victor Barbeau, pionnier de la critique culturelle journalistique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 216 p.

MATHIEN, Michel, *Le système médiatique. Le journal dans son environnement*, Paris, Éditions Hachette Supérieur, coll. « Langue linguistique communication », 1989, 318 p.

MATIVAT, Daniel, *Le métier d'écrivain au Québec : 1840-1900. Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?* Montréal, Tryptique, 1996, 510 p.

MAURIÈS, Patrick, *Le mondain*, Paris, Seuil, 1984, 140 p.

MEIZOZ, Jérôme, « Le droit de "mal écrire" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 111, n° 111-112, 1996, p. 92-109.

———, *L'âge du roman parlant 1919-1939 : écrivains, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Librairie Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire ; 392 », 2001, 510 p.

———, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, 210 p.

———, *La fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Slatkine Érudition, 2011, 282 p.

MERCIER, Arnaud (dir.), *Dérision - contestation*, Paris, CNRS éditions, coll. « Hermès ; 29 », 2001, 288 p.

MEURET, Isabelle, « Le journalisme littéraire à l'aube du XXI^e siècle : regards croisés entre mondes anglophone et francophone », *CONTEXTES* [En ligne], n° 11, 2012, mis en ligne le 18 mai 2012, consulté le 10 juillet 2013, URL : <http://contextes.revues.org/5376>.

NEVEU, Érik, *Sociologie du journalisme*, 3^e éd., Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2009, 128 p.

PARÉ, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, coll. « Essai », 1992, 175 p.

———, *Théories de la fragilité*, Hearst, Le Nordir, 1994, 156 p.

———, *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2003, 277 p.

PERRIN, Laurent (dir.), *Le sens et ses voix : dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz, Université Paul Verlaine, coll. « Recherches linguistiques ; 28 », 2006, 479 p.

PIÉGAY-GROS, Nathalie, *L'érudition imaginaire*, Genève, Éditions Droz, 2009, 208 p.

PINSON, Guillaume, *Fictions du monde : de la presse mondaine à Marcel Proust*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, 365 p.

QUÉRÉ, Louis, *Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « Babel », 1982, 214 p.

RAJOTTE, Pierre (dir.), *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Séminaires ; 13 », 2001, 335 p.

RICARD, André, « Entailles au revers lisse du totem », dans Françoise Tétu de Labsade (dir.), *Littérature et dialogue interculturel : culture française d'Amérique*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1997, p. 235-247.

RINGLET, Gabriel, *Le mythe au milieu du village. Comprendre et analyser la presse locale*, Bruxelles, Éditions de la Vie ouvrière, 1981, 382 p.

RINGLET, Gabriel et coll., *La puce et les lions*, Bruxelles, De Boeck Universitaires, 1988, 203 p.

ROBERT, Lucie, « D'Angéline de Montbrun à "La Chair décevante" : la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, Québec, printemps-été 1987, vol. 20, n° 1, p. 99-110.

ROCHE, Daniel, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, 549 p.

ROGER, Jérôme, *La critique littéraire*, Paris, Dunod, coll. « Les Topos. Lettres », 1997, 128 p.

SAINT-JACQUES, Denis (dir.), *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*, Québec, Nota bene, coll. « Les Cahiers du CRELiQ », 2003, 233 p.

SAINT-MARTIN, Lori, « Échos du passé », *Voix et Images*, vol. 25, n° 1, 1999, p. 203-206.

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne, *Les discours du journal. Rhétorique et médias au XIX^e siècle (1836-1885)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Le XIX^e siècle en représentation(s) », 2007, 269 p.

SARFATI, Sonia et Sandra Martin, « Magazines », *Encyclopédie canadienne*, [en ligne], consulté le 20 octobre 2012, URL : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/magazines>.

SAUVAGEAU, Florian (dir.), *Variations sur l'influence culturelle américaine*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1999, 262 p.

SAVOIE, Chantal, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », *Voix et Images*, Montréal, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 238-253.

———, « “Moins de dentelles, plus de psychologie” et une heure à soi : les lettres de Fadette et la chronique féminine au tournant du XX^e siècle », dans Denis Saint-Jacques (dir.), *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*, Québec, Nota bene, coll. « Les Cahiers du CRELiQ », 2003, p. 183-199.

———, « L'Exposition universelle de Paris et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes », *Études littéraires*, Québec, automne 2004, vol. 36, n° 2, p. 17-30.

———, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX^e siècle », *Tangence*, n° 80, hiver 2006, p. 125-142.

SAVOIE, Chantal et Marie-Josée des Rivières, « Présentation », *Recherches féministes*, vol. 24, n° 1, 2011, p. 1-6.

SIMARD-HOUE, Mélodie, « Fiction de la chronique chez Jean Lorrain », dans Laurence Van Nuijs (dir.), *Interférences littéraires/Littéraire interférenties* [En ligne], Leven, n° 6, « Postures journalistiques et littéraires », mai 2001, consulté le 26 janvier 2013, URL : <http://www.interferenceslitteraires.be>.

THÉRENTY, Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, 400 p.

———, « Vies drôles et “scalps de puce”. Des microformes dans les quotidiens à la Belle Époque », *Études françaises*, vol. 44, n° 3, 2008, p. 57-67.

———, « Le “new journalism” à la française. Actualité et littérature (XIX^e-XXI^e) », *EIFe xx-xxi*, n° 3, 2013, p. 145-158.

THIBAUDET, Albert, *Physiologie de la critique* [1930], Paris, Librairie Nizet, 1962, 213 p.

TODOROV, Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique, suivi des Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1981, 315 p.

TRABELSI, Mustapha, « Ironie et pensée fragmentaire : *Papiers collés* de Georges Perros comme exemple », dans Mustapha Trabelsi (dir.), *L'ironie d'aujourd'hui : lectures d'un discours oblique*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 181-192.

WOLFE, Tom et E.W. Johnson, *The New Journalism*, New York, Harper & Row, 1973, 394 p.

ZIMA, Pierre V., *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, 252 p.